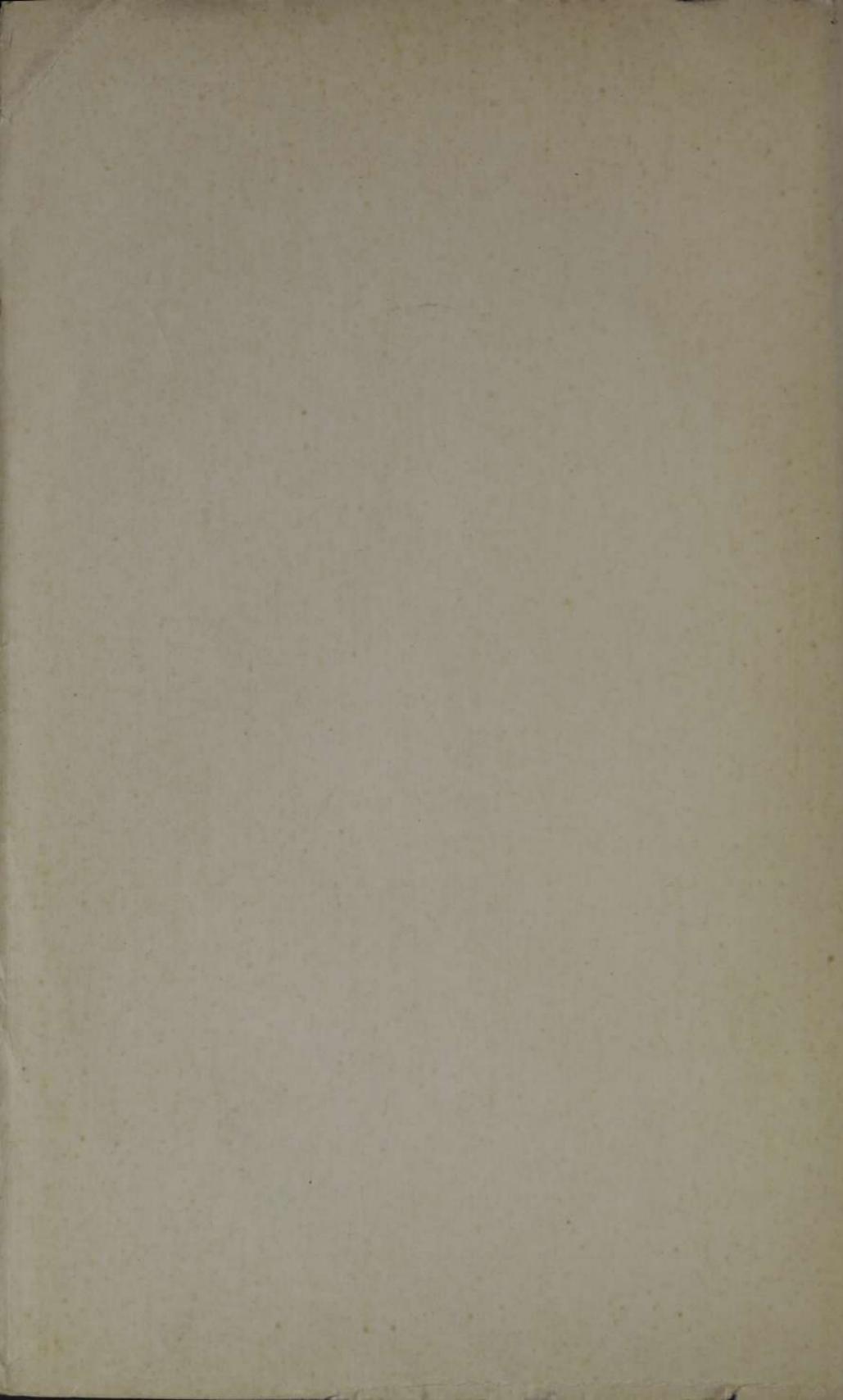


# Ouvrez le Ban !

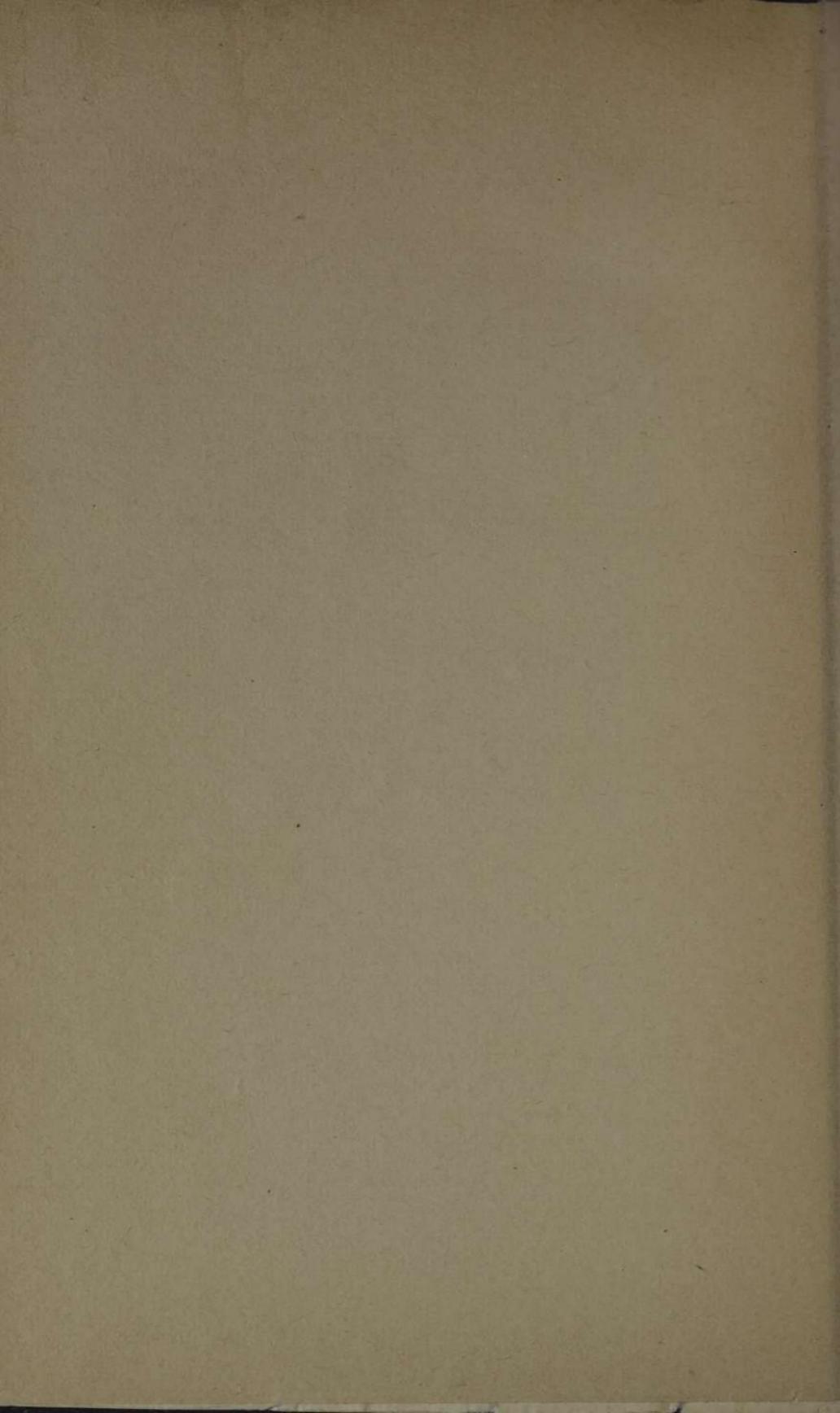
par A. JACOBY



LES ÉDITIONS DE BELGIQUE



MIA  
22786 .



**A. JACOBY**

---

# **OUVREZ LE BAN!**



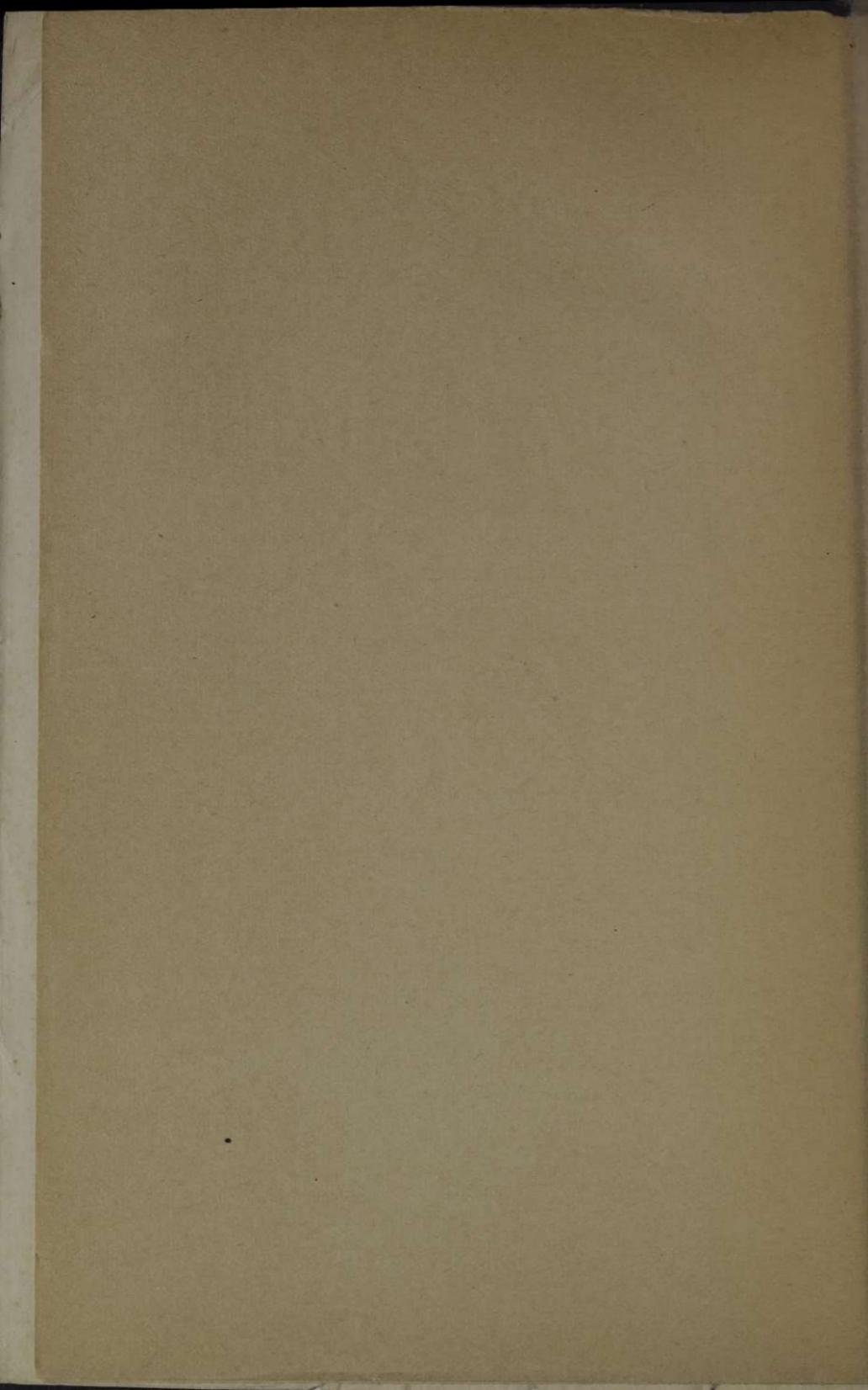
**LES ÉDITIONS DE BELGIQUE**

Max. MENTION, directeur

20, Avenue Jean Volders

BRUXELLES

1935



OUVREZ LE BAN !

Imprimé en Belgique

*Il a été tiré de cet ouvrage :*  
*24 exemplaires sur papier Japon*  
*numérotés de 1 à 24;*  
*50 exemplaires sur papier Featherweight*  
*numérotés de 25 à 74.*

Copyright by Les Editions de Belgique (1935).  
Tous droits d'adaptation, de reproduction et de  
traduction réservés pour tous pays.

## PREFACE

*Le culte des héros est la force d'un peuple.*

*C'est de leur souvenir qu'il doit vivre : lui montrant ce qu'il a été, ils lui apprennent ce qu'il doit être. Leurs exemples forment le meilleur de cette trame sur laquelle se tisse toute vie sociale profonde : la tradition.*

*C'est pitié de voir où nous a conduits en un siècle l'abandon systématique des traditions. On ne s'est pas avisé, en les abolissant, que toute notre pensée et notre vie même reposaient sur ce bloc séculaire : et le sol s'est dérobé sous nos pieds ; et ç'a été la descente dans le chaos.*

*Que de ruines, au bout de la chute ! Les saintes idées de religion, de devoir, d'autorité, de patrie, bousculées, remises en question, raillées, et remplacées par des systèmes improvisés, des idéologies creuses et des morales inopérantes ; toutes les fidélités, toutes les fois, tous les idéals saccagés : et, les étoiles éteintes, l'homme moderne, l'homme du business et de l'arrivisme, l'homme sceptique, l'homme sans amour ni espérance ap-*

paraissant dans l'histoire comme le type de la platitude et de l'égoïsme.

Mais la vie a ses revanches. La guerre, en nous secouant rudement, nous a remis en contact avec les réalités profondes que nous prétendions supprimées.

Elle nous a rendu, de force, l'idée traditionnelle de patrie. Le talon de la botte, heurtant des choses sacrées, a réveillé les cœurs et fait remonter à la surface un vieux fond d'humanité vraie.

Ah! nous croyions alors à la patrie: chacun sentait vivement, et douloureusement, qu'au delà, au-dessus des âmes individuelles il y avait une âme plus grande, plus haute, l'âme commune, qui les embrassait toutes, les ennoblissait toutes et avait droit, pour vivre, au sacrifice de toutes. On haïssait la guerre, certes, et plus que jamais, au contact direct de sa brutalité et de son odieuse injustice; mais l'on comprenait, et à cause de cela même, que la guerre acceptée pro aris et focis était une haute vertu et un devoir impérieux.

Et on sut l'accepter: et, groupés, frémissants, autour d'un drapeau, on retrouva, dans les belles fièvres d'un idéal rajeuni, la notion du devoir et celle d'autorité, et celle, plus profonde que toute autre, de religion. Car il fallait bien cela, les promesses éternelles ou le motif d'amour divin, pour subir de bon cœur le martyre.

Ce furent ces deux idéals conjugués qui produisirent les plus beaux héroïsmes.

Ce sont ces héros et ces martyrs qu'a voulu évoquer le Commandant Jacoby. Il s'est penché sur les tombeaux sacrés, et parmi tant de gloires, a su discerner les plus pures : hautes figures de soldats qui ne connurent que le devoir, et le sacrifice impliqué dans ce tragique devoir ; nobles cœurs pour qui la guerre fut une croisade, qui, l'abondant par le haut, surent trouver dans les tranchées une vie d'ascètes et dans l'armée une école de vertus ; modèles sublimes d'une fidélité à l'idéal poussée jusqu'à la preuve suprême : le sceau du sang.

Il n'a pas voulu que ces admirables figures fussent enfouies à jamais ni ces exemples perdus. Il a eu infiniment raison : une société vit de ces exemples-là.

Il est bon de rappeler à nos temps d'universelle veulerie ce temps, magnifique en sa désolation, où l'on avait le courage d'être beau. Nos martyrs prêchent éloquemment les vertus qui nous manquent : discipline, énergie, dignité, fraternité, et, par-dessus toutes, celle-ci qui devient si rare : le dévouement de l'individu à l'intérêt commun.

Leur attitude, simple et droite, nous dicte l'attitude qui s'impose aujourd'hui et qu'ont faussée le pacifisme outré comme les nationalismes outrés : ni militaristes, ni objecteurs de conscience ; vouloir la paix, et accepter la guerre quand le devoir est là. L'accepter — et donc s'y préparer, puisque, hélas, nos aberrations l'ont de nouveau

*rendue proche. Plus nous lésinerons sur l'effort nécessaire à la défense sacrée, plus il y aura, encore, de nobles vies fauchées.*

*Mais parmi toutes, la préparation la plus nécessaire est celle du cœur des jeunes gens qui demain remplaceront les défenseurs d'hier. C'est chez ceux-ci qu'ils doivent dès maintenant apprendre les vertus qui seront réclamées d'eux.*

*Voilà leur école : puissent-ils y prendre assez de leçons de beauté pour que le sang des martyrs soit une semence de héros !*

P. MARTIAL LEKEUX.

## LE ROI-HEROS

Quand, dans la matinée du 4 août 1914, Sa Majesté le Roi Albert I<sup>er</sup>, en tenue de campagne, apparut au Parlement où l'attendaient tous les Représentants de la Nation, jamais il n'avait été aussi beau. Ce fut une séance inoubliable.

Le discours que là, debout devant son trône, le Roi prononça d'une voix émue, est à jamais inscrit en première page de l'histoire de la grande guerre : « Si l'étranger, au mépris de la neutralité dont nous avons toujours scrupuleusement observé les exigences, viole notre territoire, il trouvera tous les Belges groupés autour du Souverain, qui ne trahira jamais son serment constitutionnel, et du Gouvernement investi de la confiance absolue de la Nation tout entière. J'ai foi dans nos destinées ; un pays qui se défend s'impose au respect de tous : ce pays ne périt pas. »

Jamais, parce que là étaient le devoir et l'honneur, serment royal ne devait être plus fidèlement tenu. Jamais non plus prophétie ne devait mieux se réaliser.

Le jour même, l'Allemagne se déclarait résolue à traverser notre territoire par la force des armes. C'était la guerre.

Le lendemain, le Roi quittait Bruxelles pour se mettre à la tête de l'armée de campagne. A cette occasion, il adressa à ses soldats une proclamation toute vibrante du plus pur patriotisme : « Soldats, César a dit de vos ancêtres : De tous les peuples de la Gaule, les Belges sont les plus braves. Gloire à vous, armée du peuple belge ! Souvenez-vous devant l'ennemi, que vous combattez pour la liberté et pour vos foyers menacés. Souvenez-vous, Flamands, de la bataille des Eperons d'Or, et vous Wallons de Liège, qui êtes en ce moment à l'honneur, des 600 Franchimontois. »

A cet appel, de tous les coins du pays et de tous les milieux sociaux, accoururent des volontaires pour grossir les rangs de l'armée. Entre-temps, nos vaillantes troupes de la 3<sup>e</sup> division d'armée étaient aux prises avec les troupes du général von Emmich. Dans la soirée du 6 août, nos courageuses unités durent se replier, sur la rive gauche de la Meuse, pour rallier, sur la Gette, le gros de l'armée de campagne.

A ce moment, le Roi adressa à l'armée un ordre du jour, dans lequel il félicitait de leur belle conduite les troupes qui avaient été engagées devant Liège : « Au nom de la Nation, je vous salue, officiers et soldats de la 3<sup>e</sup> division et de la 15<sup>e</sup> brigade mixte, vous avez rempli tout votre devoir ; vous avez fait honneur à nos armes et

montré à l'ennemi ce qu'il en coûte d'attaquer injustement un peuple paisible, mais qui puise dans sa juste cause une force invincible. La patrie a le droit d'être fière de vous. »

Le 12 août, la cavalerie de von der Marwitz essaya de forcer, à Haelen, le passage de la Gette : six régiments de cavalerie, soutenus par deux bataillons de chasseurs et trois batteries, prirent part à cette action. Aux 4.000 cavaliers, 2.000 fantassins et 18 canons ennemis, la division de cavalerie belge n'avait à opposer que 2.400 cavaliers, 410 cyclistes et 12 canons. Ces forces soutinrent seules d'abord, l'attaque ennemie. Vers 14 heures 30, l'arrivée de la 4<sup>e</sup> brigade mixte sur le champ de bataille permit à nos troupes de passer elles-mêmes à l'offensive. A 18 heures, l'ennemi se retirait abandonnant ses morts et ses blessés. Le jeudi 3 septembre, à Mortsel, le Roi félicitait les troupes des 4<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> de ligne et remettait personnellement la Croix des braves aux officiers et soldats qui s'étaient spécialement distingués au cours du combat de Haelen.

Le 20 août, les Allemands faisaient leur entrée dans la capitale et, le lendemain, sans avertissement préalable, ils bombardaient la ville de Namur. Puis ce furent, au cours des deux sorties d'Anvers, tandis que s'accomplissait le miracle de la Marne, les combats de Louvain, Aerschot,

Rotselaer, Sempst, Haecht, Termonde... où, sous la conduite de leur chef suprême, s'illustrèrent tour à tour nos divers régiments.

Le 28 septembre, de grosses pièces de siège allemandes et autrichiennes venant de Maubeuge entraient en action. Leur feu fut d'abord dirigé sur les forts de Waelhem et de Wavre-Sainte-Catherine. Ceux-ci réduits au silence, le feu de l'artillerie ennemie se concentra sur les forts de Koningshoycht et de Lierre. Le 2 octobre, ces forts durent se taire à leur tour. L'infanterie belge se reporta alors derrière la Nèthe dont elle fit sauter les ponts. Le 6, vers 4 heures, l'adversaire franchissait la rivière. Six jours plus tard, l'armée belge quittait Anvers, pour ne pas s'y laisser enfermer et le Roi prenait la décision d'arrêter sa retraite sur l'Yser.

Parvenue là, le 15 octobre, l'armée belge fut attaquée dès le lendemain. Ces attaques constituaient le prélude d'une terrible bataille qui allait rendre à jamais célèbre dans l'histoire la défense héroïque de l'Yser par l'armée du Roi Albert I<sup>er</sup>.

Quoique cruellement décimée, celle-ci demeurait cependant digne et vaillante : elle restait debout, droite et fière, derrière l'épée de son Roi. Sous la pression de forces écrasantes, la défense avait été sans cesse se rétrécissant et il n'y avait

plus qu'un tout petit coin du pays, le quarantième à peine, qui fût libre.

Là coule le dernier filet d'eau protecteur, là est le dernier rempart auquel on peut s'accrocher. Dunkerque et Calais sont en péril. La route vers la France doit, coûte que coûte, être barrée. La liberté du monde est jetée dans la balance. Heures angoissantes et terribles !...

Le 26 octobre, l'armée belge est arrivée à la dernière limite de sa résistance. Des ordres sont donnés par le commandement allié pour la retraite; mais il faut la faire accepter par le Roi. Albert I<sup>er</sup> refuse: l'ordre est de tenir encore.

Du haut des dunes flamandes le Roi Chevalier crie à ses compagnons d'armes de plutôt mourir que de livrer passage à l'envahisseur: « Soldats envisagez l'avenir avec confiance, luttiez avec courage. Que, dans les positions où je vous placerai, vos regards se portent uniquement en avant et considérez comme traître à la Patrie celui qui prononcera le mot de retraite, sans que l'ordre formel en soit donné... »

A la lecture de cette fière proclamation, nos troupes frémissent d'enthousiasme; elle leur arracha un cri unanime de suprême énergie et de fidélité inébranlable. Stoïques jusqu'à la mort, elles tinrent avec leur Roi, les fusiliers marins de Ronarch et la 42<sup>e</sup> division du général Crosetti

jusqu'au 31 octobre. Enfin, les troupes françaises et anglaises apparurent. La Patrie était sauvée.

Du 4 août à cette date, l'armée allemande avait défilé gigantesque, formidable; elle avait ensanglanté et dévasté une grande partie du pays, la capitale elle-même était occupée, mais l'honneur était intact.

C'est à Furnes que Sa Majesté le Roi reçut, le 2 novembre, la visite du Président de la République; et c'est là aussi que deux jours plus tard, il reçut des mains de Sa Majesté Britannique l'investiture de l'ordre de la Jarretière. C'est encore au milieu de la Grand'place de Furnes que notre souverain conféra l'Ordre national aux drapeaux de nos intrépides régiments.

A partir de cette date, le Roi Albert I<sup>er</sup> ne régna plus effectivement que sur un petit bout de sol, mais par contre, jamais royauté ne fut plus prestigieuse que la sienne.

Quatre années durant, Sa Majesté le Roi Albert fut l'âme de la résistance salvatrice. Vivant au milieu de l'armée, partageant ses souffrances et sa gloire, tandis que la Reine Elisabeth crée des hôpitaux et y soigne les blessés, il est bien le Roi-Soldat qui incarne vraiment le cœur de la Nation héroïque. En attendant le triomphe final de l'Honneur, de la Justice et du Droit dont il n'a jamais douté, il parle à ses soldats et ranime

leur courage. Chefs et troupiers le contemplent avec fierté et l'écoutent avec amour. La noblesse imposante de sa très haute taille, la douceur de son regard profond et pénétrant, la sérénité de ses traits d'une pureté antique, l'air de bonté répandu sur sa physionomie empreinte de gravité en font le plus simple en même temps que le plus fort des vaillants. Il apparaît à tous comme un modèle de bravoure et d'endurance ; et sa simplicité ajoute un grand charme au prestige qu'il a acquis sur ses troupes. « Notre Roi est, dans l'estime de tous, au sommet de l'échelle morale ; il est seul sans doute à l'ignorer, tandis que, pareil au plus simple des soldats, il parcourt les tranchées et encourage de la sérénité de son sourire, ceux à qui il demande de ne point douter de la patrie. » (1)

Et le miracle, car c'en est un, c'est que sur ce pauvre coin de province inviolé, soustrait aux Barbares par le sacrifice de tant de sang généreux, les Belges s'affirment, dans la plénitude des qualités de leur race, créateurs et braves tels que leur Roi l'avait proclamé dans son ordre du jour du 5 août 1914.

C'est là sur l'Yser, « c'est sur ce lambeau de terre sacrée auquel se crispent toute notre éner-

---

(1) Cardinal Mercier.

gie de vivre et toute notre certitude de vaincre, qu'il faut voir notre petite armée dont les vides sont chaque jour remplis de recrues nouvelles. Quelle vocation de tenir bon, volonté immuable, transmise comme un flambeau par la main du moribond à la main du survivant !... Et aussi, quel orgueil à servir sous un jeune Roi qui, pas plus à l'Yser qu'à Anvers ou à Hofstade, ne les abandonne ni un jour ni une heure, qui n'a plus en ce moment pour palais qu'une modeste maison de curé, mais qui brave avec ses soldats le danger sur le front et dans les tranchées et dont le nom sera béni tant que l'honneur fleurira au cœur des hommes. » (1)

Le 28 septembre 1918, une armée franco-anglo-belge, sous le commandement de notre valeureux Roi, s'élançait à l'assaut des crêtes de Flandre. Le 18 novembre c'était le triomphe et la délivrance. Le droit était vengé. Justice était rendue. La Belgique libérée fit à son Roi héroïque et bien aimé ainsi qu'à son armée victorieuse un accueil indescriptible.

La Belgique, a écrit M. Brand Whithock, ministre des Etats-Unis à Bruxelles pendant l'invasion, si petite comme nation était riche de deux grands caractères : l'un était le Roi Albert, de

---

(1) Carton de Wiart.

bout sur les marches inondées de l'Yser, symbole de l'honneur intact et de la résistance. Et l'écrivain français Paul Bourget a dit : « Michelet disait de Kléber qu'il avait une figure si militaire que l'on devenait brave en le regardant. Du Roi Albert on pourrait dire que l'on devient plus honnête homme, rien qu'en pensant à lui. »

Ces deux citations peignent à elles seules le vrai portrait du grand Roi Albert I<sup>er</sup> devant le cercueil de qui, le 17 février 1934, succombant sous le poids de leur deuil, sont tombées à genoux l'armée de l'Yser et la nation tout entière.

Depuis la guerre, Sa Majesté le Roi Albert I<sup>er</sup> avait pris place dans l'épopée et la légende, aux côtés des Chevaliers de la Table Ronde, des compagnons de Roland et de toute une phalange héroïque qui peuplera à jamais les songes des historiens et des poètes.

Aujourd'hui le Roi-Héros rejoint à travers l'histoire, les rois comme Charlemagne, Godefroid de Bouillon, Saint Louis, toute la lignée des rois vertueux et chevaleresques, dont la gloire a traversé les siècles et atteindra, immortelle, la plus lointaine postérité.

Certes, avec le Roi Albert I<sup>er</sup> c'est toute une période — la plus glorieuse — de l'histoire de la Belgique indépendante qui se clôt. Mais son nom et son exemple resteront. Dans nos jeunes

années, nos professeurs d'histoire nous faisaient admirer, et c'était justice, Léonidas et les trois cents Spartiates qui, plutôt que de chercher leur salut dans une fuite aisée, se firent écraser par l'armée des Perses au défilé des Thermopyles. Ils nous enthousiasmaient par le récit épique du dévouement des six cents braves Franchimontois qui après avoir, la nuit, en y engageant leur liberté et leur vie, traversé les camps des armées de Louis XI et de Charles-le-Téméraire, succombèrent tous dans un assaut d'une audace presque folle et d'une résistance désespérée. Les maîtres de la génération belge de demain auront à citer des traits, autrement évocateurs, cueillis à pleines mains le long du règne et surtout dans l'armée du Roi, champion du Droit et de l'Honneur, Sa Majesté Albert I<sup>er</sup>.

Car en sauvant son pays, le Roi Albert I<sup>er</sup> a, en quelque sorte, posé les fondations d'un royaume nouveau qui repose tout entier sur le Droit et l'Honneur. Homme de guerre par amour de la paix, l'illustre et bien-aimé Roi que tous nous pleurons a incarné, dans une heure cruelle, sa Patrie indomptée, la Justice invincible, l'Union qui fait la force et la Foi dans les destinées du peuple belge.

Puissent nos générations futures s'en souvenir à jamais.

## LE COLONEL RADEMAKERS

Rademakers, Maximilien - Alphonse - Hubert, lieutenant-colonel, commandant pendant la guerre le 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs à pied, né à Maeseyk le 31 mai 1864, était ce qu'on appelle « un bel officier ». Il était grand, solidement charpenté. Son visage était énergique et ouvert, son front haut, ses yeux grands et clairs. Tout en lui concourait à l'allure martiale. Au moral, aussi beau qu'au physique, ses qualités de cœur égalaient celles de l'esprit. C'était, comme l'ont déclaré tous ses chefs : « un officier d'élite possédant au plus haut point toutes les qualités nécessaires pour exercer avec tact, autorité et distinction n'importe quel commandement ».

Nommé sous-lieutenant et lieutenant, respectivement le 29 juin 1885 et le 26 décembre 1890, il entra à l'École de Guerre le 2 octobre 1903. Il n'avait que 29 ans. Un an après sa nomination d'adjoint d'état-major, il fut, le 29 novembre 1904, nommé aide de camp du général Gauchin, commandant la 2<sup>e</sup> brigade d'infanterie.

Lors de sa promotion au grade de capitaine en second, le 26 juin 1899, il fut affecté au 4<sup>e</sup> régi-

ment de ligne qu'il quitta le 31 mars 1901, pour devenir à nouveau aide de camp du commandant de la 2<sup>e</sup> brigade d'infanterie, le général-major Decroos. Cet officier général le tenait en très haute estime. Il n'y en a pas de preuve meilleure que cette appréciation élogieuse qu'il émit, le 4 juin 1901, à l'appui d'une proposition d'avancement : « le capitaine-commandant Rademakers a des aptitudes professionnelles remarquables, il joint aux qualités de l'officier de troupe parfait, une instruction scientifique et militaire très étendue. Il connaît bien les règlements des différentes armes et sait les appliquer avec beaucoup de discernement. D'un tempérament robuste, il pourrait affronter les fatigues de tous les services de guerre. Il est doué de beaucoup de calme et d'une énergie peu commune, il a de la tenue, beaucoup de prestance et aurait, sans aucun doute, beaucoup d'ascendant moral sur une troupe dont il aurait le commandement. Il monte à cheval en excellent cavalier. En résumé il a toutes les qualités d'un officier d'avenir et il est désirable qu'il arrive au commandement au plus tôt. C'est pourquoi je n'hésite pas à déclarer qu'il est digne d'une « mention spéciale », pour être promu à un « choix hors ligne ».

Capitaine-commandant le 27 novembre 1902, le savant officier fut nommé adjudant-major au

4<sup>e</sup> régiment de ligne, le 14 juillet 1906. A sa nomination de major le 26 juin 1912, il prit le commandement du 1<sup>er</sup> bataillon.

C'est à la tête de cette unité que le brillant officier d'état-major partit en guerre et se fit remarquer, dès les premiers jours de la campagne, par sa bravoure, par son zèle et par des qualités militaires où prédominait un goût marqué pour l'action. « J'estime, écrit de lui, le 3 juillet 1914, le lieutenant-général Guiette, qu'il serait désirable, dans l'intérêt de l'armée, de voir avancer cet officier en grade. Il rendra les plus grands services comme chef de corps. Je puis déclarer sans me tromper que soumis à l'épreuve, il se placera en tête du classement. J'appuie sa candidature de tous mes moyens ». Cette épreuve dont parle le commandant de la I<sup>re</sup> D. A. fut, pour le major Rademakers, le combat de Haelen.

Le lieutenant-colonel Beernaerts qui, dans son ouvrage sur Haelen, a donné une relation complète de ce combat, où le 4<sup>e</sup> de ligne reçut le baptême du feu avec un sang-froid merveilleux, écrit à propos de l'engagement des troupes : « A tout seigneur tout honneur. C'est par le 1<sup>er</sup> bataillon du 4<sup>e</sup> de ligne (major adjoint d'état-major Rademakers) que nous allons commencer l'exposé de notre intervention dans la lutte. Nous avons vu qu'avec son bataillon, le major Rademakers mar-

chait à l'avant-garde de la colonne principale. Il fut donc, le tout premier, sur le champ de bataille. Il s'y trouva encore assez tôt pour pouvoir participer par le feu de sa compagnie de pointe, à abattre ces orgueilleux escadrons ennemis qui ne prétendaient pas tenir compte des progrès de l'armement. »

L'auteur passe alors la parole au capitaine-commandant adjoint d'E. M. Libert qui fut à Haelen l'adjoint du major Rademakers. Il serait trop long de donner en entier ici le récit que cet officier fait de l'engagement du 1<sup>er</sup> bataillon du 4<sup>e</sup> de ligne. Citons-en cependant cet extrait : « Tout à coup... je m'entends appeler par mon nom. Le major qui s'est glissé vers la droite, vient de se lever à un coin de haie et agite son sabre en criant : « le 1<sup>er</sup> bataillon en avant ». Tous les hommes couchés entre la maisonnette et la haie se lèvent. A peine ont-ils esquissé le mouvement « en avant » que les mitrailleuses balayent la ligne qui, bientôt, est reclouée au sol. Il n'y a décidément de l'espoir d'avancer que par l'infiltration de la droite. Je suis couché à côté du major dans le champ de pommes de terre, un peu au S.-E. de la maisonnette. Sous le feu continu d'invisibles mitrailleuses, notre gauche a reculé en rampant, face à l'ennemi. Nous subissons de lourdes pertes sans pouvoir riposter. Le major

donna l'ordre de se replier. Les mitrailleuses allemandes fauchèrent toujours nos lignes. Le major lui-même fut blessé à la joue gauche. Les capitaines-commandants Van Vlierberghe et Wacquez ont été tués. »

Le lieutenant-général de Witte dans son livre « Haelen », relate à son tour en termes très élogieux l'intervention du 1/4 sur le champ de bataille. Ajoutons que le major Rademakers avait eu au début de l'action son cheval tué par les balles des mitrailleuses ennemies.

Malgré sa blessure, l'intrépide chef de bataillon ne prétendit pas quitter le terrain de la lutte et il resta au premier rang de sa vaillante unité. Le 26 août, il participa avec elle au combat de Sempst et les jours suivants, à toutes les opérations au sud d'Anvers. Le 2 septembre, le colonel Triest le citait à l'ordre journalier du 4<sup>e</sup> régiment de ligne : « J'ai l'honneur de porter à la connaissance du régiment que, par arrêté royal du 31 août No 2322, le major A. E. M. Rademakers a été nommé officier de l'Ordre de Léopold. Cette distinction est décernée pour acte de courage pendant le combat. Le général, commandant la brigade, adresse ses vives félicitations à cet officier supérieur ; à mon tour je lui adresse les miennes. »

Le 3, à Mortsel, Sa Majesté le Roi en personne le félicitait pour sa belle conduite à Haelen. Le

dimanche 27, entre 16 et 17 heures, au cours d'un engagement entre Malines et Hofstade, une balle ennemie lui traversait le genou gauche, le forçant cette fois à abandonner le commandement de son cher bataillon. Cet éloignement de la troupe pèse au major Rademakers. Nous trouvons en effet dans le carnet de campagne de cet officier supérieur, à la date du lundi 28 septembre, ces notes : « Transporté à Waelhem hier. Visité ce matin par le docteur Gobeaux qui m'a obligé à partir pour l'hôpital militaire d'Anvers. De là rue de Lamorinière chez les Sœurs de l'Espérance. Très tenu, mais trop; bon pour les malades. Je n'en suis pas. Ce séjour me pèse et je préfère retourner à Hofstade auprès de mes braves soldats. Reçu avant mon départ de Waelhem, visite de Van der Cruyssen avec tous les officiers du bataillon. »

Successivement les 16 octobre et 15 novembre 1914 et le 24 janvier 1915, le major A. E.-M. Rademakers demandait en vain à reprendre du service au front. Enfin, le 13 février sa supplique était entendue et, par arrêté royal n° 24926, il était commissionné pour commander le 3<sup>e</sup> chasseurs à pied. Quelques jours plus tard, le 18 du dit mois, il recevait sa lettre de nomination au grade de lieutenant-colonel à la date du 26 janvier. Sous le commandement de ce chef d'élite, le

3<sup>e</sup> chasseurs qui déjà s'était illustré à Impe, à Epegem, à Capelle-au-Bois et à Breendonk devint bientôt une unité de premier ordre. Le 13 février 1915, le régiment est de garde au Nord de Dixmude. Pas un jour ne se passe, comme en fait foi son carnet de campagne, sans que le colonel ne visite les postes avancés. Aussi, le 6 avril 1915, le lieutenant-colonel A. E.-M. Rademakers est-il proposé pour le grade de colonel par le général Lechat, commandant la division, en ces termes particulièrement flatteurs : « Favorable. Le lieutenant-colonel Rademakers a de beaux états de service. Il est intelligent, actif, énergique. Il a un grand ascendant sur ses officiers et sur son régiment. C'est un homme de cœur et d'action ». Là dans ce secteur légendaire de Dixmude plus qu'ailleurs, le colonel Rademakers exerce son métier comme on accomplit un sacerdoce, traitant sa troupe avec sollicitude, prenant pour lui les missions dangereuses, inventif dans l'organisation du secteur et dans la mise en défense de cette fameuse tête de pont où officiers et soldats se font tuer sur place plutôt que de céder un pouce de terrain à l'ennemi. Voici comment les journaux de l'époque ont relaté la part prise par le 3<sup>e</sup> chasseurs aux opérations qui se déroulèrent devant Dixmude pendant le premier semestre 1915 : « Le régiment prend part à toutes les actions. Le 9 mai

1915, au moment où les Français déclanchèrent leur offensive en Artois, un de ses bataillons installa un ouvrage au nord de Dixmude. Cet ouvrage devint une cible contre laquelle les feux allemands furent dirigés avec une infernale furie. C'est au cours de l'un de ces assauts que le successeur du colonel Rucquoy, le colonel Rademakers, tomba mortellement frappé. Son nom était synonyme de vaillance et de courage. Le colonel Rademakers, inflexible vis-à-vis de lui-même, était la magnanimité en personne. On l'aimait comme un père. Plus d'un de ses soldats pleura amèrement quand, le soir venu, il apprit la mort de son chef. »

Le 11 mai 1915, le 3<sup>e</sup> chasseurs, commandé par le colonel Rademakers, était cité à l'ordre journalier de la 5<sup>e</sup> D. A. : « Des forces assez importantes d'infanterie ont attaqué la nuit dernière, après un violent bombardement, la tête de pont à l'organisation de laquelle une nuit seulement avait pu être consacrée. Les troupes du 3<sup>e</sup> chasseurs ont repoussé brillamment l'adversaire en lui infligeant de sérieuses pertes et en lui faisant 37 prisonniers. Le 3<sup>e</sup> chasseurs a confirmé, en ces circonstances, les qualités de calme, de décision et d'énergie dont il avait déjà fait preuve la nuit précédente, au cours de son passage sur la rive Est de l'Yser.

» Je réitère au commandant, aux officiers, aux gradés et aux soldats du 3<sup>e</sup> chasseurs l'expression de mon entière satisfaction et je ne doute pas que, s'inspirant de son exemple, toutes les troupes de la D. A. sauront, quand il le faudra, se sacrifier pour la défense de la Patrie contre l'ennemi exécré. »

Dans une lettre, datée du 2 juin 1915, qu'il adresse à un membre de sa famille, le courageux officier supérieur écrit ces lignes qui montrent combien il est attaché à son régiment et avec quelle conscience professionnelle il exerce ce commandement si délicat de chef de corps en présence de l'ennemi : « Merci pour tes félicitations; j'y suis très sensible. Je demande qu'on arrête les compliments.

» Décorations, ordre du jour, articles de journaux (je t'envoie une coupure du *XX<sup>e</sup> Siècle* du 18-5), c'est beaucoup à la fois. Peut-être trop !

» Il ne vaut rien d'aller trop tôt au Capitole, la vieille Roche Tarpéienne étant dans le voisinage.

» Fleurs un jour, épines le lendemain.

» Il en est des opérations militaires comme des jours : elles se suivent et ne se ressemblent pas.

» Si je dois faire connaissance un jour avec la Roche dont question plus haut, ce sera, je pense,

pour avoir défendu de toucher à ma grande famille, en lui réservant une part d'épines à tort.

» Que ce langage quelque peu nègre, ne t'inquiète pas; tout va bien! Je tâche de ne pas m'emballer à la suite de quelques vaines satisfactions.

» Je crois t'avoir dit lors de ma prise de commandement que je ne me faisais pas d'illusions, parce que je savais trop bien combien la conduite d'un régiment est, à l'époque que nous traversons, sujette à aléas.

» Je disais alors, et je le répète aujourd'hui, que j'assumais toutes les responsabilités avec le plus grand calme, avec absolue sérénité, convaincu d'avance d'avoir l'âme en paix et le repos d'esprit qui résulte de la satisfaction du devoir accompli. »

Dans son carnet de campagne, nous trouvons à la date du 4 juin 1915, ces annotations: « Visite le 12<sup>e</sup> de ligne à notre gauche-Poste 1: sous-lieutenant Vueghs, 1 sergent, 2 caporaux et 10 soldats ». Et voici comment le caporal J. Libois, du 12<sup>e</sup> de ligne, dans une lettre datée du 12-9-1915, raconte la visite du colonel Rademakers à la tête de sape du « Boyau de la Mort », à trente mètres des Allemands (1): « A 12 heures et

---

(1) *Récits de Combattants*, par le baron C. Buffin; No 161 du 15-11-1918.

demie, la vigie de la berge signale une ronde d'officier; nous sourions tous, croyant à une blague, lorsque, tout-à-coup, le colonel Rademakers du 3<sup>e</sup> chasseurs, débouche au coin de notre tranchée. Stupeur générale! D'où vient-il? Sort-il du sol ou tombe-t-il des nues? Il est, en effet, absolument impossible qu'avec son embonpoint il soit parvenu à suivre le boyau sans se faire massacrer cinquante fois. Et cependant, il est là, bien vivant, sa figure sympathique dénotant une franche jovialité et une belle vaillance. Il regarde au périscope, se demandant si les boches lui feront l'honneur d'une balle. Vraiment, c'est un « chic type. »

C'est au cours d'une visite analogue à la tête de pont de Dixmude, où il était allé en plein jour reconforter ses braves soldats qui depuis quatre mois luttèrent sans répit, que l'infatigable chef de corps trouva la mort des héros. Car, il sait bien ce fort que la présence du chef est à certaines heures du combat une force où les âmes des subordonnés se retrempent et que nulle leçon de courage ne vaudra jamais celle de l'exemple.

Le bombardement des avants-postes de Dixmude fut, ce 12 juin 1915, quelque chose d'inférial. Il dura sans arrêt de 13 à 20 heures. Ayant appris que son colonel était mortellement blessé d'une balle dans la tête, l'aumônier du régiment,

l'abbé Lehoucq, natif de Sleidinge et vicaire à Cruyshautem avant la guerre, n'hésita pas avec deux brancardiers à s'élancer dans la fournaise pour lui porter secours. Hélas ! aucun de ces trois intrépides soldats ne devait revenir vivant de cette expédition hardie et fraternelle.

Le 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs à pied fit à son chef de corps, tel un enfant à son père, des funérailles émouvantes à la nécropole militaire d'Adinkerke. Devant la tombe de ce beau conducteur d'hommes, le lieutenant-général baron Rucquoy prononça le discours que voici :

« Qui de nous, Messieurs, ne s'est senti atteint dans la funeste journée du 12 juin, par la disparition de cette belle figure qu'a été le lieutenant-colonel Rademakers.

» Le 3<sup>e</sup> chasseurs, qui l'adorait, perdait un père, l'armée un de ses meilleurs chefs de corps, le Roi et le Pays un de leurs plus héroïques défenseurs ; nous tous un ami.

» Sa mort résume toute sa vie. Frappé au moment où il reconforte un de ses hommes blessé, le coup qui l'atteint affirme d'une manière sublime ce que fut Rademakers ; l'oubli constant de soi-même pour aider et soutenir les faibles.

» C'est une conscience noble et pure entre toutes qui disparaît ; sa mémoire est de celles qui ne périssent pas. Son régiment conservera intact ses

enseignements vibrants de patriotisme et de loyalisme. Le furieux désir de venger la mort de leur chef aimé décuplera son ardeur à réduire les bourreaux de notre cher Pays.

» Rademakers ? votre chef d'un jour, votre ami de vieille date, espère que le Dieu des armées vous a accordé, très belle, la récompense qu'Il réserve aux braves tombés pour la plus sainte des causes.

» Au revoir, au milieu de nous tous, Adieu ! »

Le colonel Gauthier associa intimement le 4<sup>e</sup> de ligne à l'hommage rendu par le représentant de Sa Majesté le Roi à la mémoire du fier soldat. Après avoir rappelé l'admirable conduite du major Rademakers à Haelen et à Muysen, il termina son allocution par ces paroles :

« La terre qui si souvent s'ouvre et se referme en ce moment pour ensevelir ceux tombés au champ d'honneur, te sera bien légère mon cher Rademakers, car le souvenir inoubliable que tu nous laisses est celui d'un ami sincère, d'un chef courageux et intrépide. Dans le repos éternel, tu emportes toute notre affection, et devant ta tombe qui va bientôt se refermer, nous jetons un regard d'admiration sur ta vie sublime qui auréole ton nom et nous t'adressons un suprême adieu. »

Puis le major Tessier, commandant intérimai-

rement le 3<sup>e</sup> chasseurs, souligna l'affection du régiment pour son chef :

« Le 3<sup>e</sup> chasseurs était à La Panne en janvier dernier, jouissant d'un repos momentané bien mérité, lorsque le 28 janvier, le major A. E.-M. Rademakers, promu lieutenant-colonel deux jours plus tard, fut désigné pour prendre le commandement du régiment. Dès la première réunion, lorsque nous vîmes ce grand et beau soldat à l'aspect militaire, au regard franc, qui nous arrivait précédé d'une brillante réputation, nous fûmes tous agréablement surpris et après qu'il nous eût fait connaître ses intentions et ses désirs, nous fûmes tous gagnés par ses paroles généreuses, nos cœurs battirent à l'unisson du sien et, spontanément, la sympathie et le dévouement des officiers lui furent acquis. Le 3<sup>e</sup> chasseurs dont il venait de prendre le commandement était devenu sa chose, et toute son ambition depuis ce moment, et jusqu'à sa mort, fut d'en perfectionner les rouages, et d'en améliorer les éléments en stimulant les uns, en encourageant et récompensant les autres, de façon à faire de son régiment un outil bien trempé, prêt à remplir toutes les missions que Sa Majesté le Roi aurait pu lui confier.

Désigné au début de février pour occuper avec son régiment, sur l'Yser, le S.S.N. de la position de Dixmude, le lieutenant-colonel A. E.-M. Ra-

demakers s'efforça d'améliorer et de perfectionner la position qui lui était confiée tout en cherchant à accorder à ses soldats les meilleures conditions de logement et d'hygiène.

» Pénétré de l'importance des rites militaires et de leur influence bienfaisante sur l'esprit des troupes, il profitait dans les cantonnements de toutes les occasions favorables : nominations, remise de décorations, pour maintenir et développer les sentiments militaires de nos soldats. Aussi lorsque le 9 mai dernier, le régiment reçut ordre d'établir une tête de pont sur l'Yser au Nord de Dixmude, le régiment était-il, sous son habile direction, prêt à exécuter cette occupation qu'il menait à bonne fin et qu'il maintenait et maintenait encore, malgré trois contre-attaques allemandes, une fusillade et un bombardement journalier des plus intenses.

» Hélas ! ce n'était pas sans pertes sensibles pour le régiment que cette occupation et la position de la tête de pont se maintenaient et je suis sûr d'être encore d'accord avec notre regretté chef en envoyant notre salut et une pensée émue à tous les officiers et soldats qui sont tombés là-bas pour garder le point si menacé confié à la garde du régiment.

» Ces pertes continues n'étaient cependant pas sans l'inquiéter et tous ses efforts, pendant qu'il

circulait dans les tranchées et à la tête de pont, tendaient à raffermir la volonté, l'énergie de ces soldats fatigués, à leur donner confiance. Brave jusqu'à l'excès, il n'hésite pas à payer de sa personne et c'est au cours d'une visite à la tête de pont alors qu'il réconfortait un caporal blessé, qu'il fût atteint, dans la tranchée, d'une balle en plein front qui l'étendit raide mort au milieu de ses soldats consternés. »

Au lendemain de l'armistice, la dépouille mortelle du colonel Rademakers fut transférée d'Adinkerke au cimetière de Sainte-Croix-lès-Bruges. C'est là, dans le caveau de famille, non loin de la caserne du 4<sup>e</sup> de ligne qui porte son nom, qu'il dort son ultime sommeil. Mais, l'oubli n'a pas jeté son voile sur ce valeureux et magnanime soldat. Après dix-huit ans, la figure du colonel A. E.-M. Rademakers continue à rayonner de l'éclat le plus pur ; sa vie, ses travaux, ses faits d'armes peuvent toujours être donnés en exemple à ceux dont la mission est de « servir ».

Son souvenir, toujours vivace, tant au 4<sup>e</sup> de ligne qu'au 3<sup>e</sup> chasseurs, ne périra pas.

Sa haute conscience professionnelle, son intégrité, sa bravoure ont créé dans les régiments qu'il honora si grandement, une tradition d'honneur, de désintéressement et d'activité que ses successeurs se sont efforcés de suivre.

Il reste pour tous un exemple et un modèle par la belle unité comme par la noblesse d'une existence entière consacrée à son pays. L'honneur qui lui a été rendu par le baptême d'une de nos casernes : « *Caserne Colonel Rademakers* », est le juste témoignage de la gratitude que lui a vouée l'armée et avec elle la Nation tout entière.



## LE MAJOR VERANNEMAN DE WATERVLIET

La guerre 1914-1918 a révélé que, sous l'uniforme, il y avait des ressources d'ardeur et de pensée dont le pays peut, à juste titre, être fier. Cela montre que le sentiment du devoir était chez nos officiers d'avant-guerre poussé à un degré très élevé, et défend, ainsi admirablement l'armée contre les attaques haineuses dont elle fut si souvent l'objet.

Au premier rang de ces officiers, qui ont prouvé que l'acier de leurs épées était de bonne trempe, apparaît, faisant figure de héros, le major Veranneman de Watervliet. Robert-Eugène-Louis-Marie-Ghislain Veranneman de Watervliet, fils de Léon-Paul-Marie-Ghislain et de Céline-Marie-Alma-Sarah-Jeanne de Formanoir de la Cazerie, naquit à Gand, le 22 février 1881.

Il appartenait à une famille profondément chrétienne; foi religieuse, honneur militaire, vertus civiques étaient légués de génération en génération. Aussi, dès son âge le plus tendre, caressait-

il le rêve d'être officier, afin de servir une noble cause. Cette vocation grandit avec lui et, après de solides études à Bruxelles, à l'Institut Saint Boniface d'abord, au Collège Saint Michel ensuite, il entra à l'École Militaire le 30 novembre 1900. Le 14 février 1903, Veranneman reçut l'épaulette et fut désigné pour le 4<sup>e</sup> de ligne, où il fit toute sa carrière. La guerre le trouva lieutenant, grade auquel il a été promu le 26 mars 1911.

Le 4 août 1914, le 4<sup>e</sup> de ligne, en se dédoublant, donne naissance au 24<sup>e</sup> et le lieutenant Veranneman est versé à l'état-major du III<sup>e</sup> bataillon du nouveau régiment, pour y exercer les fonctions d'officier de ravitaillement. Après Haelen, le jeune officier prend le commandement de la 1<sup>re</sup> compagnie de ce bataillon, unité qu'il conduit vaillamment à la bataille de l'Yser. Le 31 octobre 1914, le 24<sup>e</sup> de ligne est dissous et Veranneman prend le commandement de 1/III du 4. Le 29 novembre, il est nommé capitaine en second. Successivement à Schoorbakke, à Pervyse et plus particulièrement à Steenstrate, la compagnie Veranneman se comporte brillamment. Le 7 juillet 1915 dans le secteur du Passeur, elle subit stoïquement un violent bombardement qui dura plusieurs heures. Hommage fut rendu à sa bravoure en la personne de son chef, qui fut cité à l'ordre du jour de la division le 11 juillet 1915 : « Pour

être resté stoïquement à son poste (tranchée des macchabées) pendant un bombardement violent, le 7 juillet 1915 ».

Dans ce secteur, où le 4<sup>e</sup> de ligne séjourna jusqu'au 1 mars 1916, le vaillant officier se distingua par son sang-froid admirable, montrant partout le plus bel esprit de sacrifice, s'exposant dans les moments difficiles pour la défense à outrance des positions confiées à la garde de son unité. Par A. R. du 17 octobre 1915, il fut nommé chevalier de l'Ordre de la Couronne : « pour sa bravoure et son abnégation et l'exemple d'énergie qu'il a donné à ses hommes, en refusant toute exemption, bien qu'ayant été sérieusement souffrant pendant un certain temps ». Aussi son chef de corps, le colonel Gauthier, l'avait-il en haute estime et, le 20 octobre 1915, il le proposait pour le grade de capitaine-commandant en ces termes : « officier très digne d'avancement. Fait campagne depuis le début. Commande son unité avec compétence et autorité. Est très courageux. Digne à tous égards d'être promu commandant ». Deux jours plus tard, le même chef rendait un nouvel hommage à la chevaleresque bravoure de son subordonné : « Je porte à l'ordre du jour du régiment : Le capitaine Veranneman de Watervliet pour s'être précipité vers les postes d'écoute violemment bombardés le 18 octobre dernier, pour

visiter les postes et rassurer les occupants. Je tiens à signaler la modestie de cet officier qui, dans les rapports qu'il m'a transmis, avait fait abstraction complète de l'acte posé par lui, pour réserver la totalité des éloges à ses inférieurs alors que, par sa conduite et par l'exemple montré, la grande part lui revenait ».

Du 14 avril au 28 novembre 1916, le 4<sup>e</sup> de ligne participe à la garde des tranchées de la ligne du chemin de fer de Nieupoort-Dixmude de K. 4.200 à K. 5.500. Dans ce secteur, dit d'Oud-Stuyvekenskerke, la 1/III, qui compte dans ses rangs le sous-lieutenant Dardenne, l'as des patrouilleurs du 4<sup>e</sup> de ligne, continue à rivaliser de tenacité et de vaillance avec les autres unités du régiment.

Dans les premiers jours de janvier 1917, le 24<sup>e</sup> de ligne est reconstitué. La 1/III du 4 devient la 5<sup>e</sup> compagnie de ce régiment, qui, du 17 janvier au 12 juin 1917, prend la garde dans le secteur Noordschoote-Steenstrate. Du 30 juin au 21 novembre 1917, on la retrouve à nouveau dans le secteur fameux de Dixmude : B. 15 à B. 19.130 de l'Yser. Puis c'est, du 15 décembre de la même année au 26 juin 1918, la garde sacrée aux avancées de Nieuwkapelle, dans la boue tenace et froide, ainsi que dans les prairies marécageuses du Walvardeken. Le 10 juillet 1918, le 4<sup>e</sup> de ligne

est devant Merckem et surveille la lisière Ouest de la forêt d'Houthulst. Dans ce terrain chaotique, arraché à coups d'obus et de grenades aux allemands, lors de l'offensive franco-anglaise de 1917, la compagnie Veranneman fait plus que jamais preuve des vertus guerrières, dont son chef est le digne exemple. C'est de là que, le 28 septembre 1918, ayant toujours à sa tête le capitaine-commandant Veranneman, elle s'élançe sans hésiter à la conquête du repaire de mitrailleuses et de canons, qu'est la forêt d'Houthulst. Au cours de ce combat sans précédent dans les annales de notre armée, le valeureux commandant de compagnie engage son unité avec une rare énergie et un élan sublime.

Le 29 septembre, à 18 heures, le major De Buschere, commandant le II/4, envoie à son commandant de régiment le bulletin suivant, qui dit la belle conduite de la 5<sup>e</sup> compagnie pendant cette deuxième journée de l'offensive victorieuse : « Mon bataillon est très décimé, il reste une vingtaine d'hommes à la 6<sup>e</sup>, le capitaine Defrance est tué ; la 5<sup>e</sup> également a beaucoup souffert, ce qui en reste est commandé par le sous-lieutenant Van de Mosselaer ; le commandant Veranneman et le lieutenant Van de Cayzeele sont blessés ; la 7<sup>e</sup> n'a pas perdu d'officier. Je crois que mon bataillon a fourni un effort maximum. »

A la veille de l'armistice, le 10 novembre 1918, le capitaine-commandant Veranneman de Watervliet était proposé pour le grade de major. Voici les notes élogieuses que son chef de corps remit à l'appui de cette proposition, à laquelle il fut donné suite par A. R. No 9026, du 26 mars 1921 : « Officier d'une très haute valeur morale, que son courage calme et réfléchi, ses vertus, la noblesse de ses sentiments, la pureté de sa vie privée, peuvent faire citer en exemple. Il possède d'une part une culture générale très développée et des connaissances militaires qui le rendent apte à commander avec compétence un bataillon d'infanterie. Au cours de la guerre, il a su par ses solides qualités morales inspirer une pleine confiance à tous ses subordonnés et, par sa belle attitude au feu, il a forcé l'admiration de ses soldats. Sa conduite à Houthulst, où il fut grièvement blessé, l'a placé au rang des plus braves. Enfin, son prestige sur le corps d'officiers du régiment qui le considèrent comme un modèle de dignité et d'attachement au devoir est très grande et me fait affirmer qu'il exercera sur les officiers d'un bataillon une influence heureuse. J'appuie très favorablement sa proposition pour le grade de major. »

Le 13 janvier 1921, le major Veranneman de Watervliet était fait chevalier de l'Ordre de Léo-

pold, avec cette citation qui est le résumé de sa belle carrière militaire : « Officier d'une haute valeur morale, dont la vie pleine de dignité et la brillante attitude au feu forcent l'admiration de tous. Le 28 septembre 1918, s'est distingué dans le commandement de sa compagnie, se portant aux points les plus battus, donnant des ordres avec un calme imperturbable. Le 29 septembre 1918 a été grièvement blessé, tandis qu'il entraînait son unité à l'assaut de la très forte position allemande de la Flanderstellung. »

Ajoutons que le brillant officier supérieur était également porteur des croix de guerre italienne et du mérite de guerre, de la médaille de l'Yser et de la croix polonaise de 4<sup>e</sup> classe de l'ordre de « Virtute militari ».

Hélas ! il ne devait pas être donné au major Veranneman de Watervliet de savourer, comme il le méritait, les fruits d'une paix si vaillamment reconquise par notre armée de l'Yser. Le 9 avril 1926, au lendemain de la fête patronale de Sa Majesté le Roi, le 4<sup>e</sup> régiment de ligne prenait le deuil. En même temps cette mort imprévue frappait durement une épouse dévouée et de jeunes orphelins.

Le commandant du 1<sup>er</sup> bataillon venait d'être terrassé par une affection subite, comme si le ciel avait voulu lui réserver la mort du vrai soldat.

Bruges et l'armée firent au major Veranneman de Watervliet d'imposantes funérailles. Au nom du 4<sup>e</sup> régiment de ligne, le colonel Ouwex salua en ces termes la dépouille mortelle du vaillant officier : « Résigné dans l'adversité, modeste, froidement énergique, estimé de ses chefs, adoré de ses sous-ordres, cité comme modèle de dignité et d'attachement au devoir, quoi d'étonnant alors qu'il inspire confiance à ses subordonnés et exerce son prestige sur son entourage. Si le régiment perd en lui un brillant officier, cette perte affectera plus sensiblement l'unité qu'il commandait avec tant de bienveillance, de fermeté, de justice. Officiers, sous-officiers et soldats du 1<sup>er</sup> bataillon, que le souvenir du major Veranneman soit impérissable parmi vous et soit rappelé en témoignage d'exemple, de bravoure, de ténacité et d'abnégation. »

Le major Dothée parla ensuite au nom des compagnons d'armes : « Pieux, Robert Veranneman le fut entre tous ; il avait la bonté intelligente, la fière conception du devoir, le goût de la loyauté qui sont l'apanage des caractères trempés. Ses camarades admiraient en lui sa générosité, son équité, sa modestie farouche. Sobre en paroles avec ses chefs, sincère avec ses compagnons d'armes, jamais la critique n'effleurait ses lèvres. Dans les moments difficiles, il savait, pour parler

aux petits, trouver des mots doux et persuasifs. Aux heures tragiques de la bataille, notre regretté camarade conservait l'extérieur impassible malgré les inquiétudes qui pouvaient l'assaillir et qu'il voulait cacher à ses subordonnés.

Pendant les quatre longues années de l'atroce guerre, Robert Veranneman a toujours partagé nos espoirs et, hélas ! aussi souffert intensément des vides que créaient parmi nous les engins ennemis. Le silence ému avec lequel il accueillait la nouvelle de la perte d'un des nôtres, le dépeint tout entier.

» Robert, nous reverrons toujours ton noble profil gaulois qui encadrait ton si bon regard et ce sourire que ne possèdent que ceux qui ont toujours eu la conscience tranquille... »

M. l'avocat De Schrevel, président de la section de Bruges de l'Amicale des Officiers de la Campagne, adressa à son tour un triste et suprême adieu à l'héroïque soldat :

« La mort, que vous aviez si souvent bravée d'une façon si superbe, vous sépare aujourd'hui de nous ! Brutalement elle vient de priver les anciens officiers de la campagne 1914-18, groupés dans notre association, d'une amitié et d'un cœur auquel on ne s'adressait jamais vainement. Elle enlève à la Belgique un de ses plus vaillants officiers ; à l'armée un soldat, une des gloires de

notre régiment, d'une bravoure et d'une âme... qui resteront l'honneur de notre race... »

Oui, une âme, — une âme de croyant, âme de patriote, âme de belge épris et respectueux de toutes les traditions qui sont le patrimoine glorieux de la grandeur belge, — voilà le major Veranneman de Watervliet, dont pas un instant, pas une pensée, pas un dessein qui n'aient été occupés, dirigés par ce constant et parfait équilibre entre sa foi, son patriotisme, et son amour de la plus grande Belgique.

Aussi a-t-il laissé au 4<sup>e</sup> régiment de ligne le souvenir durable d'un chef respecté et aimé. Respecté en raison de la profonde connaissance de son métier, de son long passé au régiment, de ses glorieux états de service pendant la guerre, de sa haute conscience professionnelle et militaire. On ne lui connaissait qu'un défaut : une excessive modestie. Aimé, en raison de sa belle intelligence, alliée à un cœur particulièrement sensible, à une âme singulièrement émotive, dont la charité et l'indulgence l'emportaient toujours, le major Veranneman de Watervliet fut un chef heureux.

## LE CAPITAINE-COMMANDANT TINANT

Il appartenait vraiment à la race des braves, ce capitaine-commandant Tinant Louis-Paul-Henri-Joseph, l'un de ceux qui tombèrent au champ d'honneur, au seuil de la victoire décisive. Quoi d'étonnant ? N'appartenait-il pas, d'abord, à l'une de ces belles familles belges où fleurissent toutes les vertus chrétiennes et avec elles les vertus civiques dont elles sont le plus ferme support. Il naquit le 16 décembre 1885 à Houffalize, où son premier éducateur fut son père, qui l'envoya tout jeune à l'institut des Frères de la Doctrine Chrétienne à Carlsbourg. Il y fit sa première communion et passa par toutes les classes depuis la septième jusqu'à la seconde. Professeurs et condisciples se souviennent avec émotion de cet adolescent au cœur généreux et sensible, d'une délicatesse extrême et d'une rare modestie dans le succès.

A dix neuf ans il entend l'appel des armes. Le 3 novembre 1904, après avoir embrassé parents, frères et sœurs, il prend le chemin de Philippeville, où il s'engage à l'école régimen-

taire du 10<sup>e</sup> régiment de Ligne. Ses chefs le remarquent bientôt. Un mois après son entrée à la caserne, il est nommé caporal et, le 22 avril 1907, promu sergent. Le 1 octobre 1910, il passe au 4<sup>e</sup> Régiment d'Artillerie en qualité de maréchal des logis. Mais à sa nomination de sous-Lieutenant, le 25 novembre 1911, il repasse à l'infanterie, au 3<sup>e</sup> Régiment de Ligne à Ostende. Le 26 mars 1914, il est désigné pour le 12<sup>e</sup> Régiment de Ligne à Liège. C'est là, le 4 août 1914, que le sous-Lieutenant reçoit le baptême du feu. Le 5, des hauteurs de Sart Tilman, il adresse à sa mère à Houffalize une carte sur laquelle on lit cette phrase lapidaire qui équivaut à un serment : « En route à la rencontre des Teutons, on fera son devoir de tout cœur ! ». Le 21 juillet 1916, Son Eminence le Cardinal Mercier disait en l'Eglise Sainte-Gudule à Bruxelles : « Si nous pouvions serrer dans nos bras nos héros qui là-bas se battent pour nous, ou dans les sous-sols attendent frémissants leur tour d'aller au feu, s'ils nous permettaient de surprendre les battements de leur cœur, n'est-ce pas cela qu'ils nous répondraient : « Je suis au devoir ? ». Ces derniers mots que, en présence de l'envahisseur, osa prononcer notre Grand Cardinal, résumant, on vient de le lire toute la carrière du vaillant officier. A ses chefs qui lui reprocheront maintes

fois de s'exposer imprudemment, il les répètera et cette obstination dans le devoir fera dire à l'un d'eux : « C'était un brave dans toute l'acception du mot ». Brave, le sous-lieutenant Tinant le fut au cours des nombreux combats que livra le 12<sup>e</sup> Régiment de Ligne devant Liège, sous Anvers et sur l'Yser. Le 26 novembre 1914, les étoiles de Lieutenant viennent illustrer la belle conduite du courageux soldat. Après la bataille de l'Yser le 12<sup>e</sup> Régiment de Ligne assure le secteur de Pervyse. Pendant cette période un insigne honneur échoit au vaillant régiment, dont le drapeau est décoré de l'Ordre de Léopold et de la Légion d'Honneur. Le lundi 5 avril à 10 heures, Son Altesse Royale Monseigneur le Duc de Brabant était placé à la suite du premier peloton de la 1<sup>re</sup> Compagnie et présenté au régiment. Leurs Majestés le Roi et la Reine honoraient cette cérémonie de Leur présence.

Y assistaient : Son Altesse Sérénissime le Prince Alexandre de Teck ; le Baron de Broqueville, Ministre de la Guerre ; le général-major Jacquet, commandant la 3<sup>e</sup> Division d'Armée ; le colonel Jacques, commandant la 2<sup>e</sup> Brigade ; le colonel Van Rollegem, commandant le Régiment.

Le Roi prononça, devant le Régiment, le discours suivant :

« Officiers, sous-officiers, soldats,

» Je vous ai réunis aujourd'hui pour vous présenter mon jeune Fils. Si j'ai choisi le 12<sup>e</sup> de Ligne pour que mon fils y soit formé au métier des armes, c'est parce que ce régiment s'est distingué entre tous par sa vaillance au cours de la campagne passée.

» J'aime à évoquer, devant vous, les brillants états de service du 12<sup>e</sup> régiment.

» C'est son deuxième bataillon, commandé par le vaillant major Collyns, qui est le premier au feu. Le 4 août, ce bataillon fait une énergique défense du Pont de Visé. Le 5 août, le 12<sup>e</sup> de Ligne est vivement engagé entre Evegnée et Barchon, pendant que le 1<sup>er</sup> bataillon du 12<sup>e</sup> combat vers Sart Tilman.

» Le 12<sup>e</sup> de Ligne joue un rôle important à la deuxième sortie de la garnison d'Anvers. Les 11 et 12 Septembre, il exécute une brillante attaque sur Haecht et Over de Vaart et ne se retire, en formant l'arrière-garde de la division, que par ordre supérieur.

» Pendant le siège d'Anvers, il concourt à la défense du 4<sup>e</sup> secteur, est engagé vivement vers Breendonk les 28 et 29 septembre, et dans la tête de pont de Blaesveld du 30 septembre au 3 octobre.

» Lors de la retraite d'Anvers, il forme l'arrière-garde de la division et contient, le 8 octo-

bre, au sud de Lokeren, les forces ennemies qui tentent de couper la retraite de l'armée.

» Mais c'est à la bataille de l'Yser, c'est à Dixmude, en défendant le point le plus menacé de notre position, que le 12<sup>e</sup> de Ligne devait donner toute la mesure de sa valeur. Le 19 octobre, il occupe la tête de pont de Dixmude et protège la retraite de la 5<sup>e</sup> Division par les ponts de cette ville. Le 20 octobre, il y est soumis à un bombardement d'une extrême violence; le colonel Jacques, blessé une première fois, conserve son commandement.

» Nous arrivons ici à la phase critique de la défense de Dixmude.

» La nuit du 20 au 21, la lutte fut particulièrement ardente; de violentes attaques, venant de Beerst, vinrent se briser sur la solidité des lignes du 12<sup>e</sup>. Le brave colonel Jacques, constamment au milieu de ses troupes pour les encourager, blessé une seconde fois, reste à son poste, donnant ainsi à tous un bel exemple de fidélité au devoir.

» Relevé par le 11<sup>e</sup> de Ligne le 21 au soir, le 12<sup>e</sup> reprend ses positions dans la tête de pont au cours de la nuit du 23 au 24 octobre.

» La journée du 24 devait être une des plus chaudes de toute la bataille de l'Yser.

» Au cours de cette journée mémorable, le 1<sup>er</sup>

bataillon, placé à gauche, sous les ordres de l'intrépide major Van Rollegheem, arrête par son énergique résistance onze attaques pendant que le 2<sup>e</sup> bataillon, qui occupe la droite, repousse quinze assauts des Allemands.

» Pendant la nuit du 24 au 25 et la journée qui suivit, les bombardements et les attaques furent continuel.

» La nuit du 25 au 26, un bataillon ennemi parvint à entrer dans Dixmude et à s'avancer jusqu'à Caeskerke; bien que tourné, le 12<sup>e</sup> reste à son poste et le bataillon ennemi est anéanti par nos réserves.

» Quand enfin, le 26 au soir, le 12<sup>e</sup> de Ligne est relevé, il a perdu à la défense de Dixmude le tiers de son effectif, mais il a maintenu toutes ses positions et occupé les tranchées pendant 120 heures, ce qui peut être considéré comme un des événements les plus remarquables de la guerre.

» Le 30 octobre, il fut encore fait appel au dévouement du 12<sup>e</sup> pour défendre le centre de notre front. Il relève les grenadiers épuisés devant Pervyse et repousse plusieurs attaques. C'est là que le brave Major Collyns fut grièvement blessé.

» Après la bataille de l'Yser et jusqu'à ce jour, le 12<sup>e</sup> de Ligne, placé tantôt dans le secteur de Pervyse, tantôt dans celui d'Oostkerke, veille soigneusement sur la garde de nos positions, ne

se laisse rebuter ni par les intempéries, ni par les bombardements et progresse chaque fois que les circonstances le permettent.

» Voilà les beaux états de service du 12<sup>e</sup> Régiment de Ligne.

» Ce sont ces états de service qui ont valu à ce corps d'élite la récompense de la décoration du drapeau.

» En plaçant mon fils à la suite de votre régiment, je suis heureux de vous donner un gage de mon entière confiance.

» Les Princes doivent être élevés de bonne heure à l'école du devoir et il n'en existe pas de meilleure qu'une armée comme la nôtre qui personnifie héroïquement la nation.

» Mon Fils a revendiqué comme un honneur de porter l'uniforme de nos vaillants soldats.

» Il sera très fier d'appartenir à un régiment dont les actes de bravoure et de dévouement au pays, formeront une page glorieuse de notre histoire nationale. »

Ce discours de notre Grand Roi résume les opérations auxquelles Tinant prit part, sans un seul jour d'absence, à la tête d'un peloton qu'il avait haussé à sa taille. La décoration de l'Ordre de la Couronne avec attribution de la croix de guerre, qui lui fut octroyée par A. R. du 9 juillet

1916, avec la superbe citation qu'on lira plus loin, en est le brillant témoignage.

Le 21 juillet 1916, Tinant est nommé Capitaine et passe au 11<sup>e</sup> Régiment de Ligne. Il y prend le commandement de la 1<sup>re</sup> Compagnie qui, sous sa direction, fit, en toutes circonstances, honneur au numéro qu'elle portait.

A la tête de cette unité, Tinant se révéla un conducteur d'hommes de tout premier ordre. Partout, il fut à la hauteur des tâches qui lui furent confiées. Et il en fut ainsi parce que chez lui le sentiment du devoir avait atteint un niveau insoupçonné. Car, ce n'est pas seulement l'enthousiasme, le goût du risque, l'esprit combattif qui lui faisaient prendre la tête des expéditions les plus hardies, non plus que le désir de briller ou « d'épater les copains » : il suivait la ligne rigide du devoir, que sa froide volonté s'était tracée dès le premier jour de la guerre. Ce sentiment du devoir était trempé dans un amour profond de la famille et dans de sincères convictions religieuses. Le 18 janvier 1915, il écrivait à sa chère épouse, à sa bien aimée petite fille et à tous ceux qu'il aimait, ces mots qui révèlent bien tout le fond de son cœur : « Etre privé de toi, de notre cher ange, de vous tous, c'est ce qui m'a fait le plus souffrir ; mais puisque c'est la volonté de Dieu, disons comme dans le Pater : Que Votre

volonté soit faite. Prions-Le qu'Il nous conserve la vie et la santé. Puisque c'est Lui qui est le Maître de nos destinées. S'Il veut que je tombe au champ d'honneur, sois courageuse, élève bien chrétiennement notre chère enfant, et là-haut Il nous réunira, mais cette fois pour l'éternité ».

Au surplus, le capitaine Tinant était un de ces chefs qui avait sur ses sous-ordres un ascendant merveilleux. Chez lui pas de hauteur, pas même le regard autoritaire, mais, par instants, une lueur rapide qui venait l'éclairer, indiquant qu'il y avait dans ce chef une volonté qui ne faillirait pas au temps de l'épreuve. Il connaissait ses hommes et ceux-ci le connaissaient. Il avait fait de sa compagnie une vraie famille, dont il était le père à plus d'un titre. Son colonel annonçant sa mort pouvait écrire : « C'était un homme de cœur, aimant son métier, ses soldats, dont il était aimé et respecté ». Et un de ses officiers, le sous-lieutenant Fassotte, écrivait à son tour le 10 février 1919 : « Soyez assez bon pour exprimer, à l'occasion de cette triste cérémonie, à Madame Tinant, toute la part que je prends à sa douleur qui est aussi la mienne ; car le commandant Tinant était aussi bon pour ses jeunes lieutenants qu'il était brave et implacable au feu ». Et, le jour des Morts, ce même officier adressait ces mots au père de son ancien chef :

« Depuis que le calendrier ramène une à une les dates héroïques, il ne s'est pas passé de jour que je ne songe en m'éveillant : il y a un an nous étions à tel endroit, nous faisons telle chose, notre commandant, notre frère aîné, était encore avec nous ! Ne croyez pas, parce que nous, qui sommes revenus indemnes de la guerre, nous continuons notre vie normale comme si rien ne s'était passé et, parce que nous travaillons, nous nous amusons, nous jouissons de la vie, que nous avons oublié le passé et nos frères d'armes qui dorment le sommeil des braves dans les plaines de Flandre. La guerre nous a appris à vivre l'heure présente indépendamment de ce que fut hier et de ce que sera demain ; elle nous a appris à rire à travers la vie, belle quand même dans la souffrance et dans le péril de mort. Mais, dans notre cœur et dans notre souvenir, au fond du meilleur de nous-mêmes, nos morts vivent une vie impérissable. Et si un jour le tocsin sonne à nouveau, comme c'est hélas ! vraisemblable, nous répondrons « Présents » et, suivant l'exemple de notre commandant, nous saurons à notre tour bien mourir. — Je sais, hélas ! cette philosophie de soldat ne saurait consoler ceux qui comme vous et Madame Tinant ont subi une perte irréparable. Tout ce que l'on peut imaginer ne saurait diminuer le déchirement que cause la

perte d'un être cher. Et en ce jour d'anniversaire, vous revivrez tous deux les angoisses d'il y a un an, vous pleurerez et vous vous révolterez contre ce malheur sans explication. Je souhaite ardemment que vous puissiez vous réfugier dans la prière et dans la certitude que chacun, ici-bas, a sa destinée à accepter et parvient par l'épreuve et la souffrance à la sérénité spirituelle. »

Tel est le secret de la bravoure que déploya, pendant quatre ans, dans l'eau, dans la boue, dans le froid de nuits interminables, le vaillant commandant de compagnie.

Au début d'avril 1918, le 11<sup>e</sup> Régiment de Ligne défend le secteur de Merckem. La situation est mauvaise. Les Anglais ont cédé au Mont Kemmel et permis à l'ennemi de prendre position au S-O d'Ypres. Il croit le moment venu d'enfoncer les défenses que nous gardons au Nord de cette ville.

Le 11<sup>e</sup> de Ligne n'a qu'un bataillon en première ligne, chargé de la défense d'un kilomètre de terrain chaotique et de tranchées presque in-existantes.

Le 17 avril, l'attaque se déclenche précédée et soutenue d'un bombardement d'une extrême violence. Cinq bataillons allemands attaquent le nôtre et, après 10 heures d'une lutte à outrance, le régiment hasseltois hâché par la mitraille, con-

tre-attaque et refoule l'ennemi dans ses tranchées.

La quatrième citation « Merckem » récompense le sacrifice de 37 morts et de 127 blessés.

Cinq mois après ce brillant fait d'armes, le 11<sup>e</sup> de Ligne se portait, comme nous le relatons plus loin (1), à l'assaut des crêtes de Stadenberg. — La 1<sup>re</sup> compagnie, dont le chef a été promu la veille au grade de capitaine-commandant, est, le 28 septembre, à sa place dans l'ordre de bataille. Cinq jours durant elle fait honneur, comme le dira plus tard la citation du commandant Tinant, à la confiance qu'on a mise en elle.

Une semaine de repos et le régiment reformé est encore en première ligne. L'objectif cette fois est la Lys : 19 kilomètres à conquérir.

Mais il faut attendre sur la parallèle de départ ; les Anglais ne sont pas prêts et, pendant cinq jours, le régiment essuie un feu ininterrompu de bombes et d'obus à gaz, qui lui cause des pertes douloureuses. L'ennemi connaît nos intentions et est en éveil. On ne pourra jamais assez dire quel fut le stoïcisme de nos hommes obligés de tenir plus de 120 heures dans cet enfer, sans abri, contre la mitraille et les intempéries, ayant, comme seule perspective de délivran-

---

(1) Voir la biographie du capitaine Garnir.

ce, une attaque générale contre un ennemi puissamment retranché dans les abris bétonnés intacts de la Flandernstellung. Et cependant c'est une réelle délivrance pour tous quand l'assaut est commandé, le 14 octobre à 5 heures 35. Un grand nombre des nôtres restent dans les fils de fer barbelés, fauchés à bout portant par les mitrailleuses ennemies. Les secondes lignes moins denses sont alors enlevées et les artilleurs ennemis faits prisonniers à leurs pièces. Le 15, au lever du jour, l'attaque reprend avec acharnement. A 10 heures, le village de Lendelede est au pouvoir du régiment. A 16 heures 30, la 1<sup>re</sup> Compagnie se trouve à environ 300 mètres au-delà de la Station de cette localité, où elle est arrêtée par un important nid de résistance. Les mitrailleuses ennemies dans un dernier sursaut d'énergie tirent sans arrêt. Le capitaine-commandant Tinant donne ordre à son unité d'attaquer et dirige lui-même l'opération. Mais, au même instant, une balle de mitrailleuse l'arrête dans son élan en le frappant en plein front. L'intrépide officier venait de cueillir sa dernière citation qui le met à part, qui le cite en exemple. « C'était un combattant, dit Shakespeare dans « Hamlet ». Quelle plus brève et plus belle oraison funèbre de ce jeune chef à trois étoiles, tué à trente trois ans. Relevé par ses hommes en larmes et transporté à l'hôpi-

tal militaire d'Hoogstade, le capitaine-commandant Tinant, après avoir prononcé le « fiat Voluntas tua », rendit sa belle âme à Dieu le 24 Octobre.

Le 12 février 1919, la dépouille mortelle du valeureux officier fut ramenée en terre patriale. Houffalize fit, ce jour là, à ses enfants tombés au champ d'honneur d'imposantes funérailles. Au nom de la ville, M. le bourgmestre fit l'éloge funèbre du Capitaine-commandant Tinant, du sergent Jérôme Martiny, du caporal Michel Léonard, du volontaire Armand Delvaux, des soldats Joseph Miny et Victor Collignon. — Au nom de ceux qui avaient eu l'honneur de servir sous les ordres du commandant Louis Tinant, le lieutenant Motkin prononça sur la tombe du brave et regretté officier, ce magnifique discours :

« La patrie, à nouveau, a réclamé une nouvelle victime; la mort a frappé péniblement le 11<sup>e</sup> de Ligne en lui enlevant un de ses officiers les plus aimés, le commandant Tinant.

» Quand il nous a été donné de le connaître, il nous arrivait du 12<sup>e</sup> de Ligne, lors de sa nomination de Capitaine, en juillet 1916. Il venait au régiment précédé d'une réputation excellente comme chef et comme homme. Son courage nous était prouvé par la magnifique distinction qu'il avait à son actif et qui le faisait « Chevalier de

l'Ordre de la Couronne », comme en témoigne la citation suivante : « Chef de peloton modèle, » donne l'exemple dans toutes les circonstances. » Blessé grièvement à Haecht (en 1914) rejoint » le régiment incomplètement guéri ; participe au » combat de l'Yser à Dixmude où il entraîne ses » hommes, quoique marchant péniblement à l'ai- » de d'une canne. »

» Quelques jours à peine après son arrivée au corps, le jeune Capitaine avait conquis les sympathies de ses camarades, l'estime et l'affection de ses subordonnés.

» Conscient de la grande mission qui incombe au Commandant de Compagnie il voulait être vraiment le frère de ses hommes par sa grande droiture, sa franchise et surtout une indulgence continuelle et délicate.

» Sa plus belle qualité d'homme était certainement la délicatesse d'esprit et de sentiment, le tact. Il avait une peur malade parfois de froisser ses interlocuteurs et, quand un camarade paraissait mécontent pour un motif quelconque, il n'avait de cesse qu'il ne l'eût consolé.

» Son large esprit d'hospitalité se manifestait surtout à l'égard de ses camarades, les officiers. Rien n'était trop bon ou trop beau pour celui qui franchissait le seuil du mess de la 1<sup>re</sup> Compagnie ; il était choyé, fêté, comme s'il eût été

le frère du capitaine. D'autre part, combien d'humbles soldats ont pu partir en congé parce que le capitaine avait garni leur gousset. Aussi, sa générosité, sa bonté, étaient-elles proverbiales. A cause d'elles, il ne souffrait aucun esprit de dénigrement; chez lui, le sport si amusant de critiquer les choses et les hommes était inconnu.

» Mince, mais solide, sportsman accompli, il était toujours prêt à relever un défi, dans tout ce qui était violent et adroit.

» Un seul point faible dans sa cuirasse: ses sentiments d'époux et de père. Pour ceux qui le connaissaient bien, il était tout de suite visible quand le Capitaine pensait à sa femme, à sa petite fille à peine connue avant la guerre, qu'il souffrait de leur absence; il demeurait rêveur, mélancolique, et lui qui se faisait un doux devoir de consoler les autres, éprouvait une délectation étrange à recevoir les consolations d'amis éprouvés. Il fallait alors, doucement, avec d'innombrables précautions, évoquer le passé, si cher à nos yeux, lui parler de toutes les petites confidences faites autrefois dans une heure de mélancolie, lui remettre devant les yeux tout le décor ou toutes les personnes qu'il aimait tendrement.

» Lui parler de sa femme, de sa petite, de tous ses parents et amis, de son pays d'Ardenne, de sa vie d'autrefois, le remettre en un mot dans son

ambiance d'avant-guerre, c'était suffisant pour rendre à ses yeux ce jeu vif et intense qui les animait d'habitude; un soupir, une poignée de mains et le capitaine Tinant redevenait l'officier énergique et joyeux que tous connaissaient.

» Au cours de sa présence au 11<sup>e</sup> de Ligne, il avait affirmé devant tous son magnifique sang-froid et son intrépidité que rien n'étonnait. Aux avant-postes, en reconnaissance, il s'affirmait le brave entre les braves. Quand sa compagnie avait l'honneur d'être en première ligne, tout son régiment savait qu'on pouvait dormir tranquille: le Capitaine Tinant veillait.

» Et la grosse offensive des Flandres se déclanche. Il m'a été donné de voir ce vaillant quelques heures avant l'attaque générale; il avait un feu étrange dans ses yeux noirs et toute sa personne respirait l'énergie la plus mâle et une sorte de joie concentrée. Il allait entrer dans son élément: la bataille, l'action de tous les instants, la lutte âpre contre soi et contre l'Allemand.

» Et aussi et surtout, il allait faire un grand pas vers tous ceux qu'il aimait, qui étaient alors si loin de lui et dont la douce vision devait lui être refusée.

» Au feu, lors de la première offensive qui nous donna le Stadenberg et quatorze kilomètres de terrain gagnés péniblement, au prix d'un sang

précieux, il se montre un réel entraîneur d'hommes, tel qu'on l'attendait de lui. Son revolver au poing, il volait plutôt qu'il ne marchait; toujours aux endroits particulièrement exposés, il entraînait ses hommes avec une audace inouïe. Sa grande silhouette se détachait magnifiquement sur le ciel funèbre, témoin de cette lutte atroce. S'il n'a pas été tué vingt fois, au cours de cette bataille, c'est que son heure n'était pas venue. Tous les camarades étaient étonnés de ce que le Capitaine Tinant fut encore en vie, après qu'il fût entré dans la fournaise avec une telle désinvolture, avec une telle fougue héroïque.

» Il était écrit que la deuxième offensive, la dernière, la suprême bataille avant la délivrance marquerait le terme de sa vie. Quand, après l'assaut de Lendeledé, tous apprirent que le Capitaine Tinant gisait grièvement blessé sur le sol reconquis, tout le monde fut dans le deuil, mais personne ne songea à s'étonner.

» Lui, toujours visé par les tirailleurs ennemis, était marqué pour l'ultime sacrifice. Sa perte était d'autant plus pénible qu'elle enlevait à notre armée un de ses officiers les plus brillants, comme en font foi la deuxième distinction lui décernée par ses chefs et la citation qui l'accompagnait: tous, nous l'avons lue religieusement, dévotement, cette superbe citation.

« Tinant Louis, capitaine-commandant, 11° de  
» Ligne, nommé Chevalier de l'Ordre de Léo-  
» pold. Officier d'un sang-froid remarquable,  
» d'un cran et d'une bravoure au-dessus de tout  
» éloge, a puissamment contribué par sa belle  
» énergie, son absolu mépris du danger, à en-  
» rayer, le 21 septembre 1918, à l'Est de Schaap-  
» balie, un commencement de fléchissement à la  
» soudure de deux régiments, suite d'un violent  
» bombardement à obus toxiques qui préluait à  
» une attaque.

» Le 29 septembre 1918, après l'assaut réussi  
» de Stadenberg, s'est porté avec trois soldats  
» en observation en avant de la compagnie, assu-  
» rant ainsi, contre toute surprise, l'organisation  
» et l'occupation de Stadenberg. A été blessé  
» grièvement d'une balle à la tête, le 15 octobre  
» 1918, à l'attaque de Lendeledede. Est mort des  
» suites de sa blessure le 28. Il était au front de-  
» puis bientôt quatre ans. »

» Commandant, vous n'êtes plus parmi nous  
pour nous entraîner par vos vertus militaires,  
mais votre souvenir nous reste. Vivace, il est pré-  
sent au cœur de tous vos hommes qui vous ché-  
rissaient; inoubliable, il demeure pour les offi-  
ciers qui vous admiraient.

» « Mort pour la patrie vengée et délivrée »,  
c'est le titre de gloire que fièrement, toujours, se

rappellera votre famille éplorée, et à laquelle le colonel, les officiers, sous-officiers et soldats du 11<sup>e</sup> Régiment de Ligne présentent leurs compliments de condoléances émues.

» Cher commandant, votre sacrifice généreux vous aura mérité la récompense éternelle. Au revoir donc là-haut. »

## LE CAPITAINE GARNIR

Florent Garnir ! Ces quatre syllabes claires et sonores évoquent l'image d'un jeune officier qui fait honneur à la génération de 1914. L'œuvre des générations, a écrit notre grand Roi Albert I<sup>er</sup>, construit un édifice qui n'est jamais achevé, chacun peut y ajouter sa pierre qui, si petite soit-elle, contribue à élever toujours l'édifice national.

Le capitaine Garnir est de la lignée de ces héros qui, pendant la guerre, bien loin de laisser démolir l'édifice national battu en brèche, ont apporté à la Belgique cette pierre constructive et glorieuse dont parle le Roi-Soldat.

Florent-Victor-Joseph Garnir naquit à Erezée (Province de Luxembourg), le 25 février 1888. A l'école primaire de son village natal d'abord, à l'Institut Saint Remacle de Marche ensuite, il se révèle un élève docile et appliqué. Il termine son école moyenne scientifique en se classant premier. Un regard vif et ardent dit son intelligence et son énergie. A sa sortie du collège, c'est un adolescent déjà d'une trempe peu commune. L'armée l'attire et, à 16 ans, le 4 octobre 1905, il s'engage comme volontaire de carrière au 9<sup>e</sup>

régiment de ligne. Le 12 mai 1906, il est nommé caporal et, le 31 juillet 1908, sergent. Un an plus tard, il passait avec succès l'examen de sous-lieutenant et, le 9 septembre 1911, il était nommé adjudant sous-officier moniteur général à l'École régimentaire. Trois mois après, le rêve de son enfance et de sa jeunesse se réalisait; à force d'énergie il devenait officier. Le jeune sous-lieutenant faisait, le 27 décembre 1911, son entrée à la caserne d'Herckenrode (1) à Hasselt. Le 11<sup>e</sup> régiment qu'il ne quittera plus, il devait l'illustrer bientôt.

A la mobilisation, Garnir est investi du commandement de la 1<sup>re</sup> compagnie du IV<sup>e</sup> bataillon de forteresse. Dès les premiers jours de la campagne, sa forte personnalité se révèle, inspirée par un patriotisme fervent et servie par une volonté de fer. Le 3 août on le trouve avec sa compagnie à Alleur. Le 4, il est chargé d'organiser et d'occuper la redoute n<sup>o</sup> 10 immédiatement à gauche du fort de Lantin. Le 6, il reçoit l'ordre de quitter sa petite forteresse pour marcher sur Voroux-Goreux. « J'ai les larmes aux yeux, écrit-il dans son carnet de campagne, en quittant ce charmant petit ouvrage auquel nous avons tous travaillé et que nous n'avons pas eu l'occasion

---

(1) Aujourd'hui « Caserne Colonel Dusart ».

de défendre ». Arrivé à Voroux-Goreux avec ses 330 hommes, Garnir y apprend la retraite générale de nos troupes vers Waremme et rebrousse chemin. « Nous marchons et marchons toujours sans savoir où l'on va, note-t-il dans son carnet de route. J'entends vaguement parler de Waremme. Nous sommes dépassés par un tas d'autos et de voitures. Je ne vois plus notre chef de bataillon. Il faudra tirer son plan. Je commence aussi à bien sentir la fatigue et à la trouver un peu dure, d'autant plus que mon sac me tire fortement sur les épaules et il ne peut être question de l'abandonner celui-là ni de le confier à qui que ce soit : il contient quelques centaines de francs en pièces de cent sous : la solde de la compagnie que je n'ai pas eu le temps de payer. Quel triste spectacle que cette immense colonne désordonnée et sans plus la moindre force, semble-t-il ! Le mutisme quasi complet ajoute encore à l'impression pénible de cette retraite. » A Pertrée, le sous-lieutenant Garnir apprend, avec une joie indescriptible, la présence de son ancienne compagnie. « J'apprends que ma compagnie, la 1/1 du 11° de ligne, est logée ici dans la brasserie du village. J'y cours et je retrouve mes braves petits soldats que je connais si bien, puisque la plupart je les ai formés. Mille poignées de mains et quelle joie indescriptible de nous revoir les uns

les autres ! On me dit la mort héroïque de tel soldat, d'un brave petit caporal, de l'autre grand caporal Vanderhoydonck, etc... etc... Je ne sais presque plus contenir mes larmes. Le commandant est dans la maison, me dit-on ; j'y vole. Il me reçoit en ouvrant les bras. Il m'embrasse chaudement et ne sait presque pas parler. Il pleure et je pleure aussi. A tout cela je comprends les moments terribles que tous ces braves viennent de passer. En sanglotant mon commandant me dit la disparition de son lieutenant et la mort héroïque d'un grand nombre de ses enfants. Pour l'instant on n'ose insister pour demander des détails. Survient le capitaine Jobé et son sous-lieutenant Coucke, voilà que nous nous retrouvons tous les officiers de la même compagnie de Hasselt. Quel bonheur ! Je suis tout heureux aussi de revoir mon dévoué petit ordonnance qui, dès qu'il me voit, accourt me dire dans un gros éclat de rire : « Mon lieutenant, nous avons été serrés et nous avons eu chaud, je vous assure. » Je regrettais bien de ne pas avoir été avec eux là-bas à Liège. Malgré moi, je les quittai encore une fois pour retourner à ma compagnie de forteresse. »

Quatre jours plus tard, il devait lui être donné de rejoindre définitivement l'unité à laquelle il est si tendrement attaché. Voici comment il nar-

re cette rentrée : « Par le commandant Laurent que nous rencontrons à Hougaerde, nous apprenons les emplacements de nos compagnies. Je retrouve la mienne sur la route le long de la Gette, au moment où elle va prendre position derrière celle-ci. Précisément à ce moment le lieutenant Coucke fait lui aussi sa rentrée à la compagnie. Quel heureux retour ! Cette fois nous étions tous les officiers présents à la même compagnie. Je prends le commandement du 3<sup>e</sup> peloton. »

De retour parmi les siens, Garnir va désormais se dévouer sans compter. En toutes circonstances, il fera corps avec sa troupe en même temps qu'il en assumera la charge et en prendra la direction. Jamais il n'oubliera que la raison d'être de l'officier, c'est le soldat. Il aimera son peloton et plus tard sa compagnie; il vivra pour elle, il s'incarnera en elle. Sachant que par ses soldats il entre en rapport direct avec l'humanité, il écrira, en parlant d'eux dans son carnet de route, « mes hommes » et non ma compagnie. Jamais non plus, lorsqu'il parlera d'action, il n'emploiera le mot « je », mais toujours le « nous » qui sauve la modestie et la vérité. Il sait que le courage même fait appel aux autres : « Ecoutez... voilà ce que nous allons faire. »

Catholique sincère, il ne craindra pas de met-

tre ses paroles et ses actes d'accord avec ses sentiments.

Nous ne pouvons mieux mettre en lumière cette belle âme de chef qu'en transcrivant textuellement certains passages de ses notes de guerre.

« 15 août, fête de l'Assomption. — Repos absolu pour les troupes. Ayant fourni la garde avec mon peloton sur la grand'route de Louvain, je rejoins la compagnie à Corbeek-Loo. Nous assistons à la messe militaire en plein air et à la touchante allocution prononcée par le Révérend Père Brouwers.

» 16 août. — C'est encore repos. La plupart nous en profitons pour remplir nos devoirs religieux. Nous assistons encore à la messe militaire en plein air. A 14 heures nous partons vers Louvain.

» 18 août. — La compagnie se rend à nouveau à Corbeek-Loo, où elle doit assurer la garde du château où se trouve le Roi. Les hommes qui ne sont pas de garde, ainsi que les officiers, cantonnent à l'école des sœurs de Saint-Vincent. La Supérieure nous donne à chacun une médaille. Nous mangeons fort bien chez les petites sœurs. Le régiment doit, en fin de journée, se diriger vers Louvain qu'il dépasse. A 10 heures 30 du soir, il arrive à Thildonk où il loge dans le grand pensionnat des sœurs Ursulines. Tout le monde

y est très bien. Nous dormons dans les alcôves des élèves.

» 25 août. — Le régiment se met en marche d'Edeghem pour Malines. Le soir, la compagnie doit aller en grand'garde à Hofstade. Notre nouvel aumônier du bataillon, qui est de la compagnie, donne l'absolution générale; cela fait impression. Je vois sur la route deux messieurs en civil qui n'ont pas l'air de sourciller et qui semblent suivre les opérations. Un de nos soldats a trouvé une fusée allemande et la montre à l'un d'eux qui l'achète pour cent sous. Je m'approche de l'autre qui dit être journaliste et en compagnie du Ministre Vandervelde. En effet. Je salue le Ministre en passant; il me serre la main et me souhaite bon courage. Nous approchons des batteries qui font un feu d'enfer. C'est la première fois que j'assiste de près à ce genre de spectacle. Le long de la route nous voyons quelques cadavres de carabiniers à la figure bien pâle déjà. Nous sommes sur le champ de bataille. Nous allons venger ces braves petits carabiniers, jurons-nous. Notre marche vers Hofstade est un moment ralentie par quelques schrapnels qui s'abattent vers nos batteries. Nous voilà enfin à Hofstade. Nombre de maisons flambent. Nous croisons des groupes de grenadiers qui reviennent du feu. Nous sommes au centre de cet immense brasier.

Des blessés passent, d'autres sont chargés sur des ambulances. Des détachements s'en reviennent du feu toujours, harassés, épuisés. C'est la nuit, nous sommes éclairés par les incendies. Peu à peu, avec la nuit, la bataille cesse. Sauf le curé et sa servante, il n'y a plus aucun habitant au village, où il n'y a rien à boire ou à manger. On voit que tout a été pillé de fond en comble. Dans les maisons qui ne brûlent pas et que nous visitons, on remarque un désordre inextricable. On voit, par exemple, dans ces maisons, les rideaux et les stores qui sont complètement brûlés. Ce sont partout des mares de sang. Dans l'une de ces habitations, on voit, sur le parquet de la cuisine, une immense flaque de sang et des cheveux qu'on nous dit être d'un garçonnet de 15 ans, sur le cadavre duquel on remarquait une croix faite avec des baïonnettes. Il avait été enterré par les carabiniers un peu avant notre arrivée.

» 27 août. — Le bataillon se rassemble près de la gare de Duffel puis se rend à la Papeterie Anversoise. Le lieutenant Coucke et moi logeons chez le directeur de l'usine de Nickel, un Français, arrivé tout récemment pour remplacer l'allemand qui s'y trouvait. Il nous reçoit chiquement avec un bon dîner. Il nous dit que, dans les chambres que nous occuperons, étaient logés deux jeu-

nes ingénieurs allemands, rentrés chez eux parce que officiers de réserve. En ouvrant un tiroir de la chambre que j'occupe, je découvre, en effet, la plaque d'identité de l'ancien espion sans doute.

» 28 août. — A 13 heures départ pour Wavre Sainte Catherine, afin d'y effectuer des travaux. Nous amorçons la redoute n° 3 dans l'intervalle des forts. Nous apercevons le Roi visitant les travaux de défense.

» 9 septembre. — Toute la division est en marche dans la direction de Wavre Notre-Dame; il paraît que c'est une sortie générale de l'armée de campagne. Nous dépassons Wavre Notre-Dame. Tout le monde est joyeux et content; on marche à l'offensive. Il règne un enthousiasme merveilleux, aussi bien parmi les soldats que parmi les officiers. On parle déjà d'aller à Louvain. Les boches n'ont qu'à bien se tenir. Arrivé à Keerbergen notre compagnie est envoyée en grand'garde. Nous bivouaquons dans un bois de sapins.

» 10 septembre. — Jeudi. — La compagnie reçoit ordre de se porter derrière Hambrug, pont sur la Dyle. Notre arrivée y est saluée par une volée de schrapnels. Ce sont les premiers qui me frôlent de si près. Un soldat du génie est tué, un autre est blessé, quelques-uns fuient cherchant un abri; c'est le baptême du feu. Le général Ber-

trand est près de nous avec une partie de son état-major ; il se met simplement à l'abri des murs de la brasserie incendiée en disant : « Si c'est à moi qu'ils en veulent, ils ont mal visé. » Avant la tombée de la nuit, nous franchissons le pont... Tout à coup la sonnerie de l'assaut se fait entendre. C'est pour nous, crie-t-on. Une seconde d'hésitation, j'escalade le parapet et, avec tout mon peloton, nous bondissons en avant dans la demi-obscurité. Quelques balles passent encore. Nous n'apercevons rien. Nous franchissons deux petits fossés sans difficultés et nous progressons entre les villages de Haecht et de Saint Adrien. Les compagnies passent la nuit au bivouac au Nord du village de Haecht.

» 11 septembre. — La compagnie doit attaquer la gare de Wespelaer. En longeant les murs d'une des premières maisons du village, nous apercevons une vieille femme qui se frotte les yeux, comme au sortir d'un rêve. Les allemands sont-ils ici ? demandons-nous vite. Non, dit-elle, ils sont partis ce matin. Et vous autres, ajoute-t-elle, qui êtes-vous ? Nous sommes belges. Elle ne peut en croire ses yeux, la pauvre vieille. Par ordre des allemands et à cause du bombardement de notre artillerie, elle avait dû rester dans sa cave jusqu'à notre arrivée. Nous traversons le village

en nous rabattant derrière la gare. Nous passons la nuit sur place.

» 12 septembre. — Avant le lever du jour, le régiment ou plutôt le bataillon se rassemble à l'intérieur du village de Wespelaar. Nos autos de ravitaillement sont là. Le temps d'avaler une boîte de sardines et deux biscuits, et de se réapprovisionner en munitions. Puis, c'est la marche vers l'objectif qui nous avait été assigné hier : « la nacelle privée ». Nous laissons à notre artillerie le temps d'arroser le château et le parc que nous allons devoir traverser. Avec un peloton en avant-garde, la compagnie se met en route. Le canal ne doit pas être fort loin. Nous traversons un verger et, à une trentaine de mètres, il y a une haie qui borne complètement notre horizon. Derrière se trouve le canal. J'arrive à la haie en même temps que ma patrouille de tête. Le plus grand silence règne. Je fais coucher tous mes hommes au pied du couvert. Debout je regarde à travers la haie : c'est immédiatement la digue, le canal, l'autre digue et les boches sont là. Je me baisse, je regarde à nouveau, les allemands sont là en tenue bleue et coiffés de shakos semblables aux nôtres ; ils sont là dans des trous creusés entre les arbres de l'autre rive, à 20 mètres. J'en vois qui regardent dans l'eau du canal ; ils n'ont pas l'air de se douter de notre présence.

On devine notre joie. Mes hommes n'en croient rien. Tour à tour ils poussent discrètement leur tête à travers la haie pour mieux voir. Quand tout le monde a bien vu et que chacun a son homme au bout de son fusil, je crie une bonne fois « feu » sans passer par le commandement de « joue ». Pour une surprise, c'en est une; et, de l'autre côté, ils doivent certainement la trouver mauvaise. L'éveil est donné, la riposte ne se fait pas attendre. Mais ils ne savent pas nous atteindre car nous sommes protégés par la digue. Nous continuons un feu à volonté. Les plus hardis se mettent complètement debout et attendent une tête de boche pour la prendre comme cible. Encore un de « maqué », entends-je dire par Copay, par Roex, etc... Après avoir déchargé mon pistolet, je prends le fusil d'un blessé et je m'amuse aussi à leur envoyer quelques dragées bien ajustées. Les allemands ripostent ferme, leurs balles arrachent les feuilles et les petites branches de la haie et labourent les troncs des pommiers derrière nous. Par là nous constatons qu'ils tirent généralement trop haut. Nous avons déjà quelques blessés légèrement aux bras et à la tête. Nous entendons distinctement les coups de sifflet de l'officier allemand et, après chaque coup, nous remarquons que la fusillade est plus intense. Casablanca et mon ordonnance ne vou-

lant pas croire les allemands aussi près passent à travers la haie, mais ils la repassent aussi vite.

» N'apercevant pas la gauche de la 4<sup>e</sup> compagnie qui devait se trouver à ma droite, j'envoie mon chic petit sergent Byloos pour établir la liaison. Au moment où il va franchir un petit espace découvert, je l'entends pousser un cri et je le vois tomber. Je le fais chercher aussitôt par le seul brancardier que nous avions alors à la compagnie et par un autre soldat. Il ne peut plus marcher. On le porte. Quand il passe près de moi, je lui dis un bon mot. Mais, il est bien pâle, le pauvre garçon, et le sang coule toujours. Les porteurs font encore une vingtaine de mètres et essaient de le panser, car le docteur est un peu trop loin encore et l'espace à traverser est dangereux. Il meurt dans leurs bras. Ils viennent aussitôt me le dire. Je ne peux retenir une larme que j'essayais de cacher depuis que je l'avais vu passer. Il était si bon et si brave mon petit sergent. La liaison n'étant toujours pas assurée, j'avais envoyé cette fois un excellent soldat. Arrivé à l'endroit fatal, il est atteint à son tour d'une balle au bras. J'hésite à présent et je n'ose plus envoyer quelqu'un. Je deviens enragé et je fais redoubler le feu des miens. Notre artillerie elle aussi ouvre le feu. Le commandant décide de reporter la compagnie de 3 à 400 mètres en arrière. A travers les fourrés

du parc, nous nous glissons jusqu'en arrière d'un fossé où nous nous installons. Nous avons eu 7 blessés, je crois, là-bas au canal, blessés qui sont à présent évacués. Il reste encore le soldat Loozen mortellement atteint, que nous faisons rechercher à l'aide d'un brancard; il expire en arrivant au poste de secours. Pendant ce temps, avec le camarade de Byloos, je me rends à l'endroit où le corps du malheureux sergent est resté. Nous lui enlevons son argent et ses menus objets, et nous constatons qu'il a une affreuse blessure au ventre et que la balle a traversé le corps de part en part. On m'apporte le shako tout ensanglanté de mon camarade le sous-lieutenant Derrider, (1) qui vient d'être tué au canal... C'est vers la gare que semble se concentrer l'effort de toutes les compagnies. « Garnir, me dit le commandant, voyez après le major afin de connaître notre emplacement. » Je cherche parmi les groupes qui prennent position à gauche de la gare. Je vois le commandant Hendrickx, fumant tranquillement son cigare, derrière sa compagnie en tirailleurs et qui a ouvert le feu. « Regarde, les voilà », me dit-il en me montrant les grands diables bleus qui

---

(1) Jacques Deridder né le 28 décembre 1891, à Esschene. Blessé par éclat d'obus, fut transporté dans le château des Comtes de Wespelaer, où il succomba quelques minutes après son arrivée.

s'avancent en lignes déployées dans le fond de la plaine. Dans la maison immédiatement derrière, je vois qu'on installe une mitrailleuse à la lucarne du toit; je grimpe quatre à quatre et vais aussi pousser ma tête dans l'ouverture, afin de mieux voir l'ennemi. Je suis bien renseigné à présent. Je retrouve le major en train de donner ses ordres à mon commandant. Et vite nous allons prendre position dans les jardins et maisons à droite de la gare. Aussitôt nous ouvrons un feu nourri sur ces grands diables bleus qui avancent petit à petit, bel et bien en tirailleurs, par groupe de quatre ou cinq. Ils débouchent presque tous de la direction de Thildonck... Sur ma gauche, j'aperçois Robberechts avec son peloton. Nous nous faisons signe. Plus à gauche j'aperçois toujours le commandant Hendrickx. Cela va bien. Nous tenons ferme quoique copieusement arrosés par les balles ennemies. Nous avons assez bien de blessés, pas trop grièvement heureusement. Un peu sur ma droite, notre premier sergent-major Vande Poel tombe atteint derrière son peloton. Il est resté pour mort sur le champ de bataille. Le fourrier Moutarde prend le commandement à sa place. Il tombe également. On le transporte rapidement dans une maison voisine. Cela chauffe rudement. La mitrailleuse fauche à tout casser. L'ennemi doit subir de fortes pertes, car sa

progression se ralentit et nous en apercevons qui fuient vers l'arrière. Je ne saurais décrire, tant elles sont terribles, les émotions qui agitent tous ces héros et qui se lisent parfaitement sur leur visage. A la vue des blessés, quelques-uns des miens, réellement terrifiés, veulent fuir. Je vole au-devant d'eux et inconsciemment je porte la main à mon pistolet pour les menacer. Les émotions passées, je me suis bien souvent repenti de ce geste-là. J'ai pu alors seulement me rendre compte combien tous en général avaient été braves et héroïques. On ne peut pas exprimer l'état dans lequel on se trouve à de pareils moments ; on est comme enragé !...

» Le combat terminé, nous nous mettons en route pour Keerbergen. La nuit est arrivée, il pleut à verse. Toutes les troupes qui se trouvent avec le colonel Leestmans occupent une position de rassemblement à l'entrée du village. Après avoir attendu là pendant deux heures, sous une pluie battante, nous pouvons nous abriter pour le restant de la nuit. Trempés jusqu'aux os et n'en pouvant plus, nous nous affalons sur le parquet sans paille. J'ai soupé d'un biscuit et de deux navets. »

Au cours des combats de Haecht et de Wespelaer qui se déroulèrent acharnés et sanglants,

avec des alternatives de revers et de succès, le 11<sup>e</sup> de ligne eut 55 tués et 203 blessés.

Le 24, le Roi passe en revue, à Wavre Sainte Catherine, les troupes de la 3<sup>e</sup> division d'armée ; et Garnir écrit, à cette date, dans son carnet de campagne : « Le Roi m'a serré la main ; il n'a pu s'empêcher d'en faire autant avec mon guide de droite, le brave caporal Lamberty, dit Casa-blanca. »

Le 29, le 11<sup>e</sup> de ligne combat à Willebroeck ; 18 morts et 111 blessés et disparus, tel est, cette fois, le bilan de la journée. Le peloton du sous-lieutenant Garnir prend une part active à ce combat : « A 9 heures attaque allemande sur toute la ligne. Les balles sifflent mais nous avons de bons trous. Une demi-heure se passe ; toujours des balles et pas de boches à voir. Nous ne tirons pas. Je fais une visite rapide de toute ma ligne. Tout le monde est bien à son poste ; ils peuvent venir. Un de mes hommes de gauche me signale deux boches à 600 mètres au moins. J'ai beau regarder, je ne les vois pas. Je regagne mon chemin de halage. A ce moment apparaît au loin, sur le chemin, de l'autre côté du canal, un groupe d'hommes que nous prenons pour un petit poste du 12<sup>e</sup> de ligne qui se replie et que nous tenons à

l'œil. Ce groupe se rapproche de plus en plus, les balles sont moins nombreuses. Mes hommes prétendent que ce sont des boches. Attendons, dis-je, je les tiens au bout de mes jumelles. Mes hommes ont le doigt sur la détente. Franchement ils marchent drôlement pour des types qui se replient. Certain à présent que ce sont des allemands, ils sont à 200 ou 300 mètres, je crie « feu » et leur envoie une fusillade soignée qui les disperse complètement, les uns ont sauté dans le canal et les autres ont disparu d'un bond dans les broussailles... A 13 heures, nous occupons une tranchée amorcée au Sud-Ouest de Krekelenberg face à la route Thisselt-Krekelenberg. Les Allemands nous envoient de violentes rafales de schrapnels. Par erreur un pli signé « Commandant Laurent » (adjudant-major du régiment) m'arrive. J'y lis : « Le régiment va reprendre le village de Thisselt. » Aussitôt j'envoie un caporal porter ce pli au major Baudrihayé. Les bordées de schrapnels continuent, des balles maintenant nous arrivent, des mitrailleuses ennemies fauchent. Ces balles semblent venir du chemin de fer. En effet, on aperçoit bientôt des groupes ennemis vers la Borne 6. Ce jour-là, nos pertes furent lourdes. Mon commandant est blessé à la tête et saigne abondamment. L'on raconte que le lieutenant Pochet serait

blesé et aurait été abandonné sur le terrain. Le capitaine Debande est tué. » (1)

Après les combats sous Anvers, la compagnie Garnir s'embarque, le 10 octobre, à Tronchiennes à destination de Nieupoort. Voici comment Garnir relate son arrivée dans la région de l'Yser : « Le 1<sup>er</sup> bataillon du 11 ira s'installer en garde de logement à Ramscapelle. Tel est l'ordre. Jusque là nous longeons le chemin de fer. Arrivé au village on fait halte, en attendant les billets de logement. On nous assigne une jolie ferme à un quart d'heure de là. Installation convenable, bonne hospitalité, gens très affables, omelette, poulet, etc. Nos soldats sont invités à manger à la maison. En un clin d'œil ils sont amis et serrés autour de la grande table, mordant à belles dents dans les tranches de pain bis que leur coupe la maman fermière. Celle-ci semble ravie de servir ces grands enfants, tout comme sa fille qui leur verse du café à profusion et qui souvent s'arrête pour mieux dire à sa mère : « C'est étonnant comme ces gens parlent bien le français. »

Le 14 octobre, le bataillon se rend à Stuyvenskerke par Keyem et Tervaete. A leur passage devant le château de Vicogne, le châtelain et sa

---

(1) Debande, Jules, né le 11 août 1878 à Kevin (France).

filles distribuent des tartines et des pommes aux soldats. Après avoir traversé Oudstuyvekenskerke et Caeskerke, le bataillon arrive à 9 heures du soir à Dixmude où il cantonne. Le lendemain, il est envoyé à Oudecapelle. Dès le 16 octobre, l'attaque allemande se déclenche sur l'Yser. Le Haut Commandement a demandé à nos troupes de résister 48 heures. Le 11<sup>e</sup> de ligne formant, avec le 12<sup>e</sup> et les fusiliers marins de l'Amiral Ronarch, la brigade B. défend la tête de pont de Dixmude.

Le 20, un bombardement formidable commence. Dixmude n'est qu'une explosion : 20 et 30 obus par minute éclatent dans les rues. Croyant nos troupes complètement démoralisées, les Allemands passent à l'assaut. Mais la mitraille n'a pas abattu le courage du 11<sup>e</sup> qui contre-attaque et les repousse. Le 21, quatre assauts ennemis restent sans succès. Dans la nuit du 23 au 24, par quinze fois l'infanterie allemande est repoussée. Le bombardement continue, effroyable.

Les attaques se succèdent en vain ; nos troupes ne cèdent pas un pouce de terrain, et, le 1<sup>er</sup> novembre, c'est la retraite allemande. Ils n'ont pas passé et ils ne passeront plus : l'inondation est là, protégeant le dernier lambeau inviolé de la patrie. Le 11<sup>e</sup> de ligne, une fois de plus, est décimé : 45 morts, 249 blessés et disparus. Mais le drapeau est décoré de la Croix de l'Ordre de

Léopold et dans ses plis, à côté de « Liége », brille le mot « Dixmude ».

Pendant la bataille de l'Yser, la conduite du lieutenant Garnir fut magnifique. Au cours de la journée du 24 octobre, il fut sérieusement blessé et, le 19 novembre, il fut cité à l'ordre du jour de l'armée pour « sa belle conduite et son énergie pendant la défense de Dixmude ». Le 27 décembre, le vaillant officier est promu lieutenant. Le 11 juin 1915, le 11<sup>e</sup> de ligne qui est de garde dans le secteur de Dixmude-Oudstuyvekenskerke envoie 5 patrouilles de reconnaissance vers la ferme Vandenwoude. Garnir en commande une. Le 12, la 2<sup>e</sup> section du peloton Garnir reçoit à nouveau la mission de se porter à l'attaque des fermes ennemies qui émergent des inondations. « Notre artillerie, dit le lieutenant Garnir dans son carnet de campagne, ouvre un feu violent sur les fermes. On marche dans l'eau jusqu'aux genoux. Les balles sifflent de toutes parts. Mes hommes ont brillamment marché. Mon brave Pope est tué; Yonkers blessé. Ma section recommence par quatre fois l'attaque; mon sergent Lejeune est touché à la joue. Enfin, c'est fini, car l'aube est là. » Le 29 juillet, le peloton Garnir fournit à nouveau deux patrouilles en avant de nos lignes. Le soldat Van Gansewinckel est tué. Dans le carnet de campagne du jeune lieutenant nous lisons, à la

date du 24 octobre : « Secteur d'Oudstuyvekenkerke. Encore un soldat de mon peloton tué : le petit Vandemoorteele ; 18 blessures par schrapnel. Est enterré à Adinkerke. Un autre blessé Daems ». Et à la date du 1<sup>er</sup> décembre : « Jusqu'au 17, service des tranchées aux tanks à pétrole et au boyau de la mort. Service très dur par suite du mauvais temps : pluie, boue, même de l'eau dans les abris. Le soldat Alpaerts, de mon peloton, est tué en R2 d'une balle au ventre pendant qu'il travaillait derrière sa tranchée. Les brancardiers viennent le prendre avec le drapeau de la croix rouge ; est enterré à Adinkerke. »

Et quelques pages plus loin il écrit encore : « Du 11 janvier au 3 février 1916, aux tranchées de Stuyvekenkerke. En patrouille avec mon peloton, je tombe sur une embuscade boche. Nous ne continuons pas. Heureusement aucune perte. Le 30 janvier, Berben blessé à la cuisse, à la G. G. n° 1, par le nouveau « Polyte ».

Le 15 février, Garnir est fait Chevalier de l'Ordre de la Couronne avec attribution de la Croix de Guerre pour la bravoure dont il n'a cessé de faire preuve, notamment à la bataille de l'Yser où il fut blessé.

Le 18 décembre, les étoiles de capitaine viennent à leur tour récompenser le brave officier

luxembourgeois de sa belle attitude au feu depuis le début des hostilités.

A cette date, il prend le commandement de la 2<sup>e</sup> compagnie. Sous ses ordres, celle-ci devient bientôt une troupe d'élite. Garnir conquiert et attire les cœurs. Ses hommes et ses gradés ont pour lui plus que de l'admiration : c'est un culte. En revanche, il connaît ses subordonnés et les aime tendrement. Ceux-ci l'ont surnommé « la poule », voulant exprimer par là la sollicitude réellement maternelle qu'il leur témoigne. Quand on voit Garnir, que ce soit aux tranchées ou au cantonnement, on le voit entouré de ses soldats « comme une poule de ses poussins », (disent ses camarades). Officiers et simples troupiers sont fiers et heureux de l'avoir pour chef. Ecoutez ce qu'ils lui écrivent.

« Mon capitaine, écrit du C.I.S.O.I. de Bayeux, le premier sergent Lapperre, à la date du 7 novembre 1917, le lieutenant m'a donné de vos nouvelles et m'a appris que les autres officiers de la compagnie se portaient bien. J'en ai été très heureux. Je me souviens avec attendrissement de vous tous qui avez toujours été si bons à mon égard. D'abord, je n'ai jamais senti si bien l'attachement que j'avais pour la compagnie que depuis que je l'ai quittée. Quand un deuil la frappe, quand j'apprends la mort d'un brave garçon ou

la blessure d'un autre, j'en ressens une peine sérieuse. Des poilus m'écrivent de temps en temps ; ils me tiennent au courant de la vie de « notre famille » et, en les lisant, je ne souhaite qu'une chose : me retrouver un jour sous vos ordres, dans mon ancienne unité. »

Le sous-lieutenant Bronne en traitement pour blessure à l'hôpital militaire de la porte de Gravelines, à Calais, écrit, le 4 mai 1918 : « Mon capitaine. Si vous avez notre affection, c'est parce que vous êtes un chef qui commande en chef. Au combat nous avons grande confiance en vous parce que nous connaissons votre bon cœur, votre esprit de justice et votre bravoure. »

Le 26 mai, le même officier écrit : « Dans quelques instants je quitte Calais pour l'hôpital militaire belge de Mortain et je m'empresse de vous adresser mes plus vifs remerciements pour le soulagement que vous apportez à ma douleur en me narrant si délicatement les derniers moments de ce cher frère que j'aimais tant !... Mon affection pour lui était d'autant plus forte qu'elle était cachée. J'ai beau chercher à me distraire, impossible. Sa douceur, sa bonté, son brave cœur, puis les souvenirs passés viennent augmenter mon chagrin.

» Mes nuits sont affreuses !... C'est cruel de se voir séparés à tout jamais, surtout entre frères.

J'ai hâte de revenir parmi vous tous qui m'êtes si chers et qui êtes les seuls à même de partager mes souffrances. »

Et de Birmingham, où il est en congé de convalescence, le même encore écrit le 16 juin : « J'espère que la présente vous trouvera en bonne santé ainsi que toute « la famille ». Mon absence de la compagnie me pèse beaucoup. J'ai hâte de me retrouver parmi vous tous. Le cafard ne m'atteint pas, mais la nostalgie ! Je suis impatient de revoir les hommes de mon peloton. A-t-il été bien géré depuis mon départ ? Il est vrai que ce n'est pas bien difficile de le conduire mieux que je ne le faisais. J'espère le retrouver intact, comme je l'ai quitté dans l'autre secteur. Je ne suis absorbé, mon capitaine, que par une seule pensée : celle de vous revoir en bonne santé. »

Le 3 mai 1918, le sous-lieutenant Lamoral écrit, à son tour au capitaine Garnir de l'hôpital militaire de Villiers-le-Sec : « Mon cher capitaine, j'ai été très peiné d'apprendre que j'étais remplacé à la compagnie, mais je m'y attendais bien un peu à cause de l'activité au front et de la grosse promotion faite dernièrement. J'espère que les autorités auront pitié de moi et me laisseront rentrer dans ma petite famille, la 2<sup>e</sup> compagnie, et dans ma plus grande famille, le 1<sup>er</sup> bataillon...

Je tiens à vous dire que j'étais fier de pouvoir servir sous vos ordres. Je suis content aussi de vous avoir satisfait pendant mon séjour à la compagnie et, si je peux y retourner, je tâcherai de toujours m'en montrer digne. Je n'aime pas de tant parler, mais je tiens à vous dire cependant qu'avec vous j'aurais été partout sans hésitation aucune. J'avais aussi la chance à la compagnie d'être avec deux autres officiers que j'estimais également beaucoup comme collègues et comme excellents camarades. »

A ces témoignages ajoutons celui du soldat Lefevre de la 4<sup>e</sup> compagnie du 11<sup>e</sup> de ligne de forteresse, qui servit sous les ordres de Garnir au début de la campagne. Il écrit du camp de Zeist en Hollande, le 6 juin 1918 : « J'attends, mon cher lieutenant, de vos bonnes nouvelles, car je pense bien à vous. Jamais, je n'ai rencontré un aussi bon chef que vous. »

Pour sa belle conduite habituelle et plus particulièrement pour le mépris du danger dont il fit preuve au combat de Merckem, le 17 avril 1918, le capitaine Garnir fut créé chevalier de la Légion d'honneur avec attribution de la Croix de Guerre française.

Jamais étoile de chevalier ne fut mieux méritée.

Le 28 septembre 1918, la victoire s'annonce enfin. C'est l'attaque générale de la Crête des Flan-

dres qui depuis trois ans a brisé les tentatives de nos alliés.

Le 11° de ligne, encadré du 9° et du 12° de ligne, part à 5 heures du matin à la conquête du Stadenberg. Cinq lignes successives de résistance à enlever. Dès 11 heures l'élan irrésistible de nos admirables soldats a dépassé les trois premières. Le 12° est arrêté à la lisière de la forêt d'Houthulst.

Il faut attendre, passer la nuit sous le bombardement. Nuit affreuse, dans la pluie.

Le 29, à 6 heures, l'attaque est reprise. Bientôt la Flandersnstellung est atteinte.

Puis c'est l'assaut au pas ordinaire, silencieux, grave, stoïque, héroïquement volontaire et tenace. La crête de Stadenberg est conquise. Hélas ! 71 tués et 270 blessés sont le prix de ce succès, qui vaudra au drapeau du 11° de ligne sa cinquième citation : « Stadenberg ».

Le capitaine Garnir est au nombre des braves qui tombèrent là, les armes à la main, à l'aube de la victoire. C'est dans le grondement de nos canons clamant la délivrance que, le soir de ce jour fameux, fut enterré le valeureux commandant de la 2° compagnie du 11° de ligne. Les larmes qui mouillèrent les yeux des soldats à l'annonce de sa mort disent mieux que des paroles combien il était aimé.

C'est toujours là, au carrefour des « Cinq Chemins », sous la tombe n° 19, que repose celui que le Roi-Héros fit Chevalier de l'Ordre de Léopold et que l'Armée a cité à son ordre du jour du 11 novembre 1918 en ces termes :

« Commandant de compagnie accompli, d'une bravoure remarquable et d'un absolu mépris du danger. Parti au combat le sourire aux lèvres et frappé en tête de son unité, le 29 septembre 1918, conserva dans la mort cette sublime vision de la Victoire qu'il avait fait passer dans l'âme de ses soldats. Au front depuis 50 mois. Chevalier de l'Ordre de la Couronne. Chevalier de l'Ordre de la Légion d'Honneur. Croix de Guerre belge et française. »

## LE CAPITAINE KERVYN DE MEERENDRE

Parmi les survivants du 4<sup>e</sup> de Ligne qui s'illustrèrent de particulière façon, au cours de la grande guerre, il faut citer le capitaine de réserve Kervyn de Meerendre, Julien, Marie, Alfred, Antoine, Ghislain. Venu de la compagnie universitaire du 10<sup>e</sup> de Ligne le 31 juillet 1914, Kervyn de Meerendre est simple soldat à la 1<sup>re</sup> compagnie du 4<sup>e</sup> de ligne lorsque le pays est envahi. Mais ce jeune soldat n'est pas une recrue ordinaire pour le régiment. A Haelen et dans les combats autour d'Anvers il se comporte admirablement. On lui reconnaît toutes les qualités du soldat et il conquiert vite les galons de caporal, de sergent et d'adjudant; et, le 13 octobre 1915, il est commissionné en qualité d'officier pour la durée de la guerre, en exécution de l'A. R. du 15-8-1914 n° 2310. Comme il est bien le fier témoin de son époque cet étudiant enthousiaste qui affronte la guerre avec un cœur ardent, ce jeune officier qu'angoisse le destin de la Belgique, ce chrétien héroïque qui puise dans ses principes religieux une sincérité intrépide

unie à une générosité fervente ! Et comme il est aussi le digne représentant de sa race, ce jeune homme passionné de faits d'armes et féru de « la tradition » que de nobles aïeux lui ont léguée. En lui tout est élan, générosité, patriotisme. Nul plus que lui n'est avide de donner et de se donner. Il possède héréditairement une bravoure qui le rend volontaire, aventureux, excessif. L'armée est pour lui, surtout à partir du jour où il est investi d'un grade, une grande école, le symbole de la discipline intérieure et extérieure, l'adoption d'un ordre fixe et d'une hiérarchie, l'atmosphère naturelle du service et du devoir... Si ses chefs l'avaient interrogé, il leur eut certes, tout comme Ernest Psichari, dit son rêve en ces termes : « Mon désir d'action, le goût que j'ai à faire campagne, le plaisir que j'éprouverais à avoir des hommes entre mes mains... la joie de les sentir prêts à tout faire pour vous et à vous suivre au bout du monde... »

Armée, infanterie, expéditions multiples, patrouilles dangereuses, embuscades à proximité de l'ennemi, héroïsme quotidien pendant des années : Kervyn va jusqu'au bout de sa route. Le front n'est pas pour lui le pays du découragement et de la tristesse, mais de l'action et de la joie. Il est heureux de se trouver là où les meilleurs des Belges passent les belles années de

leur jeunesse en fleur ou la riche saison de leur maturité. La tranchée lui est une salubre retraite et comme un cloître de silence ; là il trouve tout, il se trouve lui-même.

La guerre est pour lui la grande expérience et l'épreuve décisive. Rien d'inquiet en lui. La guerre ? Elle a sa place nette et précise dans son existence. Le sang des chevaliers de la vieille Flandre qu'il tient de ses ancêtres ne lui dit qu'une chose : « Dans l'histoire de Belgique, les hommes doivent à leur Roi le service de guerre ».

Aussi se révèle-t-il un chef pourvu de toutes les qualités, traitant sa troupe avec sollicitude et sachant obtenir d'elle le dévouement le plus absolu.

Parmi les expéditions hardies dont il prit volontairement la direction, notons tout d'abord celle du 20 octobre 1917 devant Dixmude, quelques mois après sa nomination au grade de lieutenant. Cette opération fut exécutée à 23 heures dans les lignes allemandes, sur les tranchées I (B 16 de l'Yser) et III (B 16.400). Elle comportait deux attaques. Celle du Nord commandée par le lieutenant Dedeken avait à pénétrer dans les tranchées I et y progresser, au besoin, jusqu'au Nord de l'intersection avec la tranchée III. Un détachement, commandé par

le lieutenant Van der Dussen de Kestergat, assurait son flanc droit.

Celle de l'Est, commandée par le lieutenant Kervyn de Meerendre et gardée au flanc sud par un détachement confié à l'adjudant Lambert, devait se porter, par le passage de l'éclusette, vers le sud de la tranchée III. Le détachement du lieutenant Kervyn était composé des soldats Eugène, Lalleman, Brouwers, Devis, Tetaert, Van Everbroeck, Maertens, Leleu, Libert, Lelercq, Timmermans, Adelhof, Beurieux, Dedier, Daman, Matthijs, Pottier, Mouffe, V.; Biebuyk, De Coster, Demol, Hanssens, Ols, Collinet, Romignon, Mouffe, J., Van der Meersch de la 1<sup>re</sup> compagnie, ainsi que du sergent Christiaens et des caporaux Lagar, Darge et Van de Camp. Cette opération, qui réussit pleinement et au cours de laquelle le 4<sup>e</sup> de Ligne eut 4 tués et 11 blessés, valut aux participants des félicitations successivement du lieutenant-général Bernheim, commandant la 1<sup>re</sup> division d'armée, du général-major Burguet, commandant la 2<sup>e</sup> brigade et du colonel Deguffroy, commandant le régiment. Chefs et soldats furent en outre décorés ou cités à l'O. J. A.

Quant au lieutenant Kervyn de Meerendre il fut fait Chevalier de l'Ordre de la Couronne avec palme et attribution de la Croix de Guerre avec

cette citation : « Officier de valeur possédant à » un haut degré le sentiment du devoir, il exerce » sur ses hommes un grand ascendant par un » courage et une bravoure admirables. Pendant » une présence au front de 38 mois, il a donné de » nombreuses preuves d'un dévouement et d'un » zèle inlassables.

» Le 20 octobre 1917, s'est offert spontanément » pour diriger une opération vers les tranchées » ennemies au Nord de Dixmude, a réussi à » ramener des prisonniers grâce à d'heureuses » dispositions et à son esprit de décision au cours » de l'entreprise. »

Dans la nuit du 25 au 26 mai 1918, le vaillant officier tente une embuscade en avant de nos lignes au Sud de Dixmude. Il a sous ses ordres les sergents Samyn et Vleeschouwers, les caporaux Darge, Gebelen et Leclercq, et les soldats De Rudder, Van Everbroeck, Baurieux, De Gryse, Libert, De Voogdt, Van Hullebusch, Ploegaert, Matthys, Pollier, Van Houtte, Van de Merghel, Plum, Debrabander et Calleuw, tous soldats de la 1<sup>re</sup> compagnie. Un de nos postes avancés étant attaqué par un fort détachement ennemi, il n'hésite pas à se porter à son secours faisant là preuve d'une fraternité d'armes digne d'être citée en exemple. En récompense de cette belle et bonne action, le lieutenant Kervyn de

Meerendre fut nommé Chevalier de l'Ordre de Léopold en ces termes : « Brillant officier et excellent conducteur d'hommes très estimé de ses sous-ordres, auxquels il a inculqué à un haut degré le sentiment patriotique et l'esprit du devoir. Au front depuis 46 mois, est titulaire de la Croix de Chevalier de l'Ordre de la Couronne et de la Croix de Guerre. Dans la nuit du 25 au 26 mai 1918, étant en embuscade en avant de nos lignes et constatant que l'ennemi venait d'attaquer un de nos postes, n'a pas hésité, malgré la grande infériorité numérique du détachement qu'il commandait, à foncer résolument sur l'adversaire. Par sa décision, son calme et ses dispositions a mis fortement à mal le détachement allemand surpris, a délivré un de nos hommes fait prisonnier et ramené deux adversaires dans nos lignes. A été grièvement blessé au cours de cette opération par des éclats de grenades. »

Est-il nécessaire d'ajouter que tous les militaires cités ci-dessus furent également l'objet d'une distinction honorifique ?

Le lendemain le commandant de la 1<sup>re</sup> compagnie adressait à l'autorité supérieure le rapport ci-après :

« But : tendre une embuscade au Nord-Est du point 27 du plan direct au 1/5000 et tâcher de

faire des prisonniers dans un détachement ennemi qui déboucherait par la passerelle située au point A du croquis.

» Force : un officier un sergent, trois caporaux, 22 soldats.

» La mission était dévolue au lieutenant Kervyn de Meerendre et son peloton.

» Exécution : Le détachement quitta nos organisations au poste B, il suivit l'itinéraire prescrit et parvint à 10 h. 15 à l'endroit prévu pour l'embuscade.

» Le dispositif de l'embuscade comportait un groupe commandé par le sergent Vleeschouwers à droite à proximité du réseau de fil de fer barbelé; un groupe à gauche sous les ordres du caporal Leclercq; un groupe d'attaque au centre sous les ordres immédiats du lieutenant Kervyn.

» Après une heure d'attente, un tir de mitrailleuse et d'artillerie se déclencha vers notre première ligne. Ce tir fut suivi du lancement d'une fusée à deux feux verts qui fut recoupée dans les lignes ennemies. Le lieutenant Kervyn crut qu'un de nos postes avait été attaqué; il en fut persuadé lorsqu'il perçut des cris partant de la même direction. Il prévint ses hommes de se tenir prêt à agir.

» Cinq minutes plus tard le bruit de voix s'accroissant, le lieutenant Kervyn donna l'ordre à

son détachement de faire demi-tour et de venir prendre position dans le fossé asséché marqué au croquis. Il laissa néanmoins le sergent Vleeshouwers à son emplacement flanquant la gauche du nouveau dispositif. Sitôt ces dispositions prises, le lieutenant Kervyn et ses hommes aperçurent nettement la troupe ennemie au-delà du réseau de fil de fer et entendirent le chef de patrouille faire l'appel de ses hommes. Le lieutenant Kervyn prescrit à ses hommes d'attendre son commandement pour tirer. L'ennemi passa là et se reforma en rassemblement compact à l'Est du réseau. L'embuscade veillait prête à tirer.

» A un moment donné trois coureurs se détachèrent du groupe se dirigeant vers le point 212. A cet instant le lieutenant commanda : Joue..... feu !. Aussitôt deux fusils mitrailleurs et une quinzaine de fusils ouvrirent le feu sur l'ennemi rassemblé à 30 mètres de distance, tandis qu'une cinquantaine de grenades étaient lancées presque à bout portant.

» Alors retentit le commandement : « En avant ».

» Le détachement donna son plein. Les soldats mitrailleurs Van Everbroeck et Libert firent feu avançant debout et ravitaillés par le soldat Romignon qui courut d'une arme à l'autre sous

un feu de grenades ennemies qui s'était déclenché, corrigeant les enrayages des armes et les ravitaillant sous le feu. Ces trois soldats étaient sous les ordres du caporal Darge qui fut blessé.

» Suivaient les soldats De Rudder, Ploegaert et De Gryse, grenadiers, qui protégeaient les F. M. ; ils avaient jetés 50 grenades mills avant de se lancer en avant et maintenant lançaient leurs grenades O. F. sur l'ennemi atterré ou fuyant.

» Cette troupe d'attaque était conduite par le caporal Gebelen qui, délégué de son commandant d'expédition, orientait celle-ci dans sa progression. Ici se présentent des actions isolées qui témoignent de la belle valeur des participants. Le caporal Gebelen délivre un de nos prisonniers faits au poste B en tuant le boche qui était à ses côtés dans un trou d'obus. De Rudder en tue un autre qui, après avoir fait le mort, venait de le mettre en joue. Deux prisonniers furent faits, dont un blessé. Ploegaert, malgré une fièvre intense, avait tenu à participer à cette opération d'où, au mépris du tir ennemi et des grandes difficultés du terrain, il ramena dans nos lignes un camarade mortellement blessé. »

L'ambition n'est pas le principal stimulant qui incite le noble officier à continuer ses exploits. Il a pour guides et soutiens toujours fidèles deux sentiments chevaleresques : le courage et l'amitié.

Digne descendant de valeureux gaulois et d'illustres Croisés, sa bravoure est innée, il est chevalier de race. Aussi émerge-t'il à l'avant de sa génération, noble figure de proue parmi ceux-là qui, dès la première heure de guerre, marchèrent à la mort comme on marche à la vie, d'un élan aussi joyeux qu'intrépide. D'ailleurs il aime ses hommes, car il sait que nulle force n'est plus attachante et plus entraînante que celle qui s'humanise, sans s'affaiblir, par l'indulgence et l'amitié. Et c'est parce qu'on sait que son peloton le suivra partout où on l'enverra que, le 13 septembre 1918, dans le secteur mouvementé de Steenstraate nous le trouvons à la tête de ce détachement de contre-attaque qui a pour mission de reprendre trois de nos postes tombés aux mains de l'ennemi. Voici comment nous avons, dans « l'historique du 4<sup>e</sup> de Ligne », relaté cette opération offensive : « A l'aube du 13 septembre, le III/24 est de garde dans le secteur de Steenstrate, sous-secteur de Smiske, lorsque les Allemands attaquent les postes tenus par ce bataillon. Dès le lever du jour, le tir de l'ennemi atteint une intensité extraordinaire; à 9 heures, il est au paroxysme de la violence. L'infanterie allemande, protégée par un feu d'artillerie terrifiant parvient à reprendre, vers 10 heures, les postes de Lannes-Copes, Alésia et la ferme Pa-

pegoed. Malgré des efforts désespérés, elle ne parvient pas cependant à réduire la garnison de Catinat (1). Mais nos réserves veillent et, en un tournemain, elles sont prêtes au retour offensif. Nos troupes de soutien, 9<sup>e</sup> compagnie et des éléments de la 11<sup>e</sup> compagnie renforcés par un peloton de la compagnie du capitaine-commandant Bonnevie du 4<sup>e</sup>, sous les ordres du lieutenant Kervyn de Meerendre, contre-attaquent à 11 heures, par un soleil radieux; et, dans un assaut magnifique, au cri de vive le 24<sup>e</sup>, ils reprennent tous les postes et capturent une cinquantaine de prisonniers et 8 mitrailleuses. Cette fois, l'ennemi a reconnu son maître. A partir de ce moment, son talon ne foulera plus cette parcelle de terre belge si vaillamment reconquise. »

Le 14 septembre, le major Franckart, commandant le III<sup>e</sup> bataillon du 24<sup>e</sup> de Ligne, adressait au major Houbion, commandant le I/4, la lettre ci-dessous :

« J'ai l'honneur de vous adresser mes bien  
» vifs remerciements pour le concours efficace et  
» brillant que m'a apporté la compagnie du

---

(1) C'est au cours de cette contre-attaque que fut tué le sous-lieutenant volontaire de guerre Tybergin, Charles, qui défendait le poste de Catinat. Cet officier, qui s'était distingué en maintes circonstances pendant la campagne, était né à Uccle le 15 janvier 1894.

» capitaine-commandant Bonnevie, lors de la  
» contre-attaque du 13 septembre courant. Deux  
» pelotons, formant 2 colonnes d'assaut, com-  
» mandés par le lieutenant Kervyn de Meerend-  
» dre et l'adjudant Delaruwière, se sont élancés  
» en plein de notre artillerie, avec un mordant  
» irrésistible et un mépris complet du danger, à  
» l'attaque des postes qui leur avaient été assi-  
» gnés comme objectifs, les ont enlevés de haute  
» lutte et ont fait beaucoup de prisonniers.

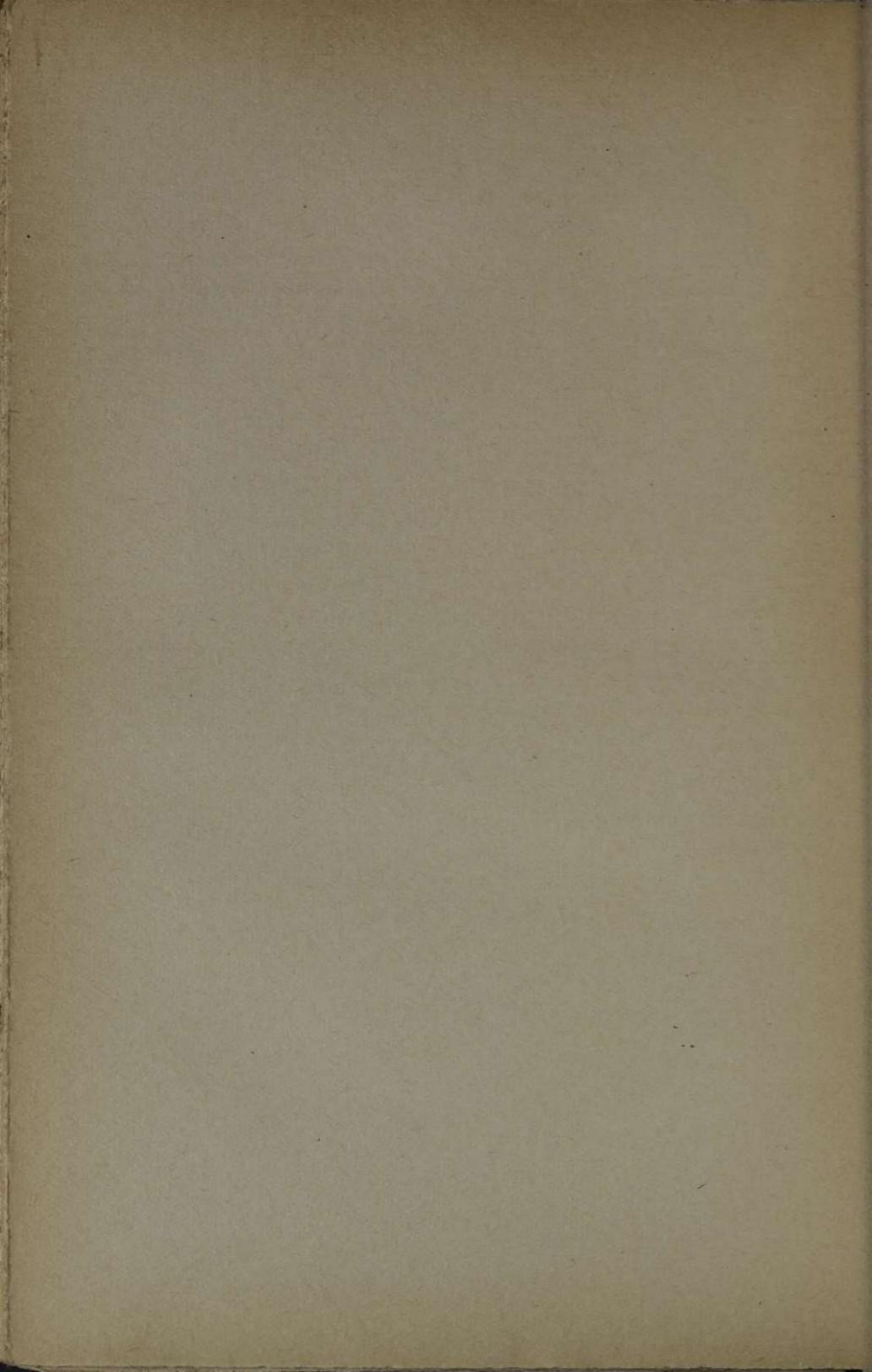
» Il était très réconfortant de constater l'excel-  
» lent moral de cette compagnie et ce me sera  
» un bien agréable devoir que de porter la belle  
» attitude de cette unité à la connaissance de mes  
» chefs.

» Veuillez agréer mes très vives félicitations et  
» je vous prie de vouloir bien les réitérer au ca-  
» pitaine-commandant Bonnevie. »

Au lendemain de ce coup de main des plus  
heureux, le lieutenant Kervyn fut décoré de  
l'Aigle Blanc de Serbie de 5<sup>e</sup> classe et cité à  
l'O. J. A. : « Brillant officier, modèle de chef  
» dont l'exemple et l'attitude électrisent les hom-  
» mes au combat. Ne compte plus ses actes de  
» bravoure. Le 13 septembre 1918, en plein jour,  
» dans le secteur de Steenstrate, mena son pélo-  
» ton à la contre-attaque des organisations enne-  
» mies qui venaient de nous être enlevées; a ré-

» établi la situation en 5 minutes, capturant deux  
» mitrailleuses et des prisonniers. A maintenu  
» son gain malgré une contre-attaque ennemie.  
» Porteur de la Croix de Chevalier de l'Ordre de  
» Léopold, de la Couronne et de la Croix de  
» Guerre. »

A l'armistice, le lieutenant Kervyn de Meerendre a abandonné l'épée pour la plume. Capitaine de réserve, il est aujourd'hui Directeur du Journal « Le Bien Public » à Gand. C'est dire que cet écrivain ancien combattant continue à « servir » et qu'il est de ceux qui constituent l'armature du pays. Il est donc aussi de ceux vers lesquels les jeunes hommes de notre temps, qui cherchent des modèles et des guides, doivent tourner leurs regards.



## LE CAPITAINE GEORGES MAROY

Le capitaine Maroy, né à Saint-Amand-lez-Fleurus, le 23 avril 1893, fut un des as de l'infanterie.

Je ne lui connais d'égal que le lieutenant Camille Dardenne. Fait extraordinaire, cet intrépide officier est sorti des rangs des miliciens. La déclaration de Napoléon, disant que tout soldat porte dans sa giberne les épaulettes d'officier, a donc été confirmée une fois de plus au cours de la campagne 1914-1918. Mais, comme on va le lire, ce fut à coups d'exploits fameux que ce soldat milicien conquiert les étoiles de capitaine.

Après avoir terminé sa quatrième moderne au collège des Jésuites à Charleroi, Maroy fit deux ans à l'Institut Agricole de Gembloux. Puis, de là, entra à l'Université de Louvain comme candidat ingénieur des Eaux et Forêts. En sa qualité de milicien de la classe de 1913, il faisait, à la déclaration de guerre, partie du bataillon universitaire du 10<sup>e</sup> de ligne en garnison à Louvain. Le 4 août il rejoignit son régiment d'origine, le 2<sup>e</sup> de ligne à Gand.

Avec cette unité, il participa, le 18 août 1914,

au sanglant combat de Hauthem-Ste-Marguerite dont les lecteurs trouveront un aperçu dans les pages consacrées à cet engagement par le colonel Crame. Puis, ce furent les combats de Sempst, Weerde, Hofstade, Ellewyt et, après la deuxième sortie d'Anvers du 9 au 13 septembre 1914, la retraite vers la mer.

Ce fut en pleine bataille de l'Yser, le 27 octobre 1914, que le soldat Maroy fut promu caporal. Et c'est au lendemain de celle-ci, le 4 novembre, que les galons de sergent le récompensèrent de sa belle conduite au feu. Après avoir combattu à Pervyse et à Schoorbakke, le jeune gradé fut envoyé à l'Ecole des candidats officiers à Gaillon. Le 6 août 1915, il en sortait porteur du diplôme d'officier avec le grade d'adjudant et était désigné pour rejoindre le 14<sup>e</sup> régiment de ligne au front de l'Yser.

Le 28 septembre, l'étoile de sous-lieutenant brillait au collet de sa vareuse.

Le 28 novembre, le 14<sup>e</sup> régiment de ligne était au repos à La Panne, lorsque l'aviation ennemie vint jeter la mort et l'épouvante dans la jolie cité balnéaire. Au cours de ce bombardement, le jeune sous-lieutenant se fit remarquer par son sang-froid et son esprit de solidarité.

Le 7 décembre, son colonel le citait à l'ordre du régiment en ces termes :

« Le Général-Major commandant la 1<sup>re</sup> briga-  
» de me prie d'adresser les sincères félicitations  
» du Lieutenant-Général commandant la 3<sup>e</sup> D. A.  
» au sous-lieutenant Maroy pour : « Se trouvant  
» cantonné à La Panne, le 28 novembre 1915, au  
» cours d'un bombardement par avions ennemis,  
» avoir immédiatement porté secours à un caporal  
» mortellement blessé et avoir, sur un long trajet  
» participé à son transport à l'Ambulance de  
» l'Océan. »

Au début de janvier 1916, le 14<sup>e</sup> de ligne est de garde dans le secteur de Pervyse; Maroy y effectue sa première patrouille d'officier et, le 11 janvier, le commandant de la brigade le porte à l'ordre du jour :

« A la suite du rapport sur la patrouille exécutée  
» par le sous-lieutenant Maroy, dans la nuit du 7  
» au 8 courant, j'ai l'honneur d'adresser mes fé-  
» licitations à cet officier et aux militaires placés  
» sous ses ordres pour le mordant dont ils ont fait  
» preuve au cours de cette opération. »

Quatre mois plus tard, on retrouve le 14<sup>e</sup> de ligne à Dixmude. Le sous-lieutenant Maroy, s'y révèle un fier guerrier. Sous la signature du lieutenant-général Jacques, l'ordre du jour n<sup>o</sup> 27 en date du 23 octobre 1916 de la 3<sup>e</sup> Division d'Armée s'exprime comme suit, en ce qui concerne le vaillant officier :

« Les reconnaissances effectuées dans les nuits  
 » du 13 au 14 et du 15 au 16 octobre, tant dans le  
 » sous-secteur Nord que dans le sous-secteur Sud  
 » ont montré que les troupes de la division n'a-  
 » vaient rien perdu de leur mordant : fantassins,  
 » cyclistes et troupes du génie efficacement sou-  
 » tenus par le feu précis de notre artillerie, ont  
 » exécuté les reconnaissances ordonnées avec un  
 » brio sans pareil. A tous, j'exprime ma satis-  
 » faction. » (1)

» Je cite particulièrement à l'ordre de la divi-  
 » sion : Maroy, sous-lieutenant auxiliaire du 14<sup>e</sup> :  
 » « Pour la décision et la bravoure avec lesquelles  
 » il a conduit une patrouille dans la première  
 » ligne de défense ennemie, opération qui a ame-  
 » né la capture d'un prisonnier. »

Dans le courant du mois de décembre, le sous-  
 lieutenant Maroy renouvelait son exploit et était  
 décoré de la Croix de Guerre pour :

« S'est présenté spontanément pour diriger une  
 » patrouille offensive très périlleuse (faire des pri-  
 » sonniers dans une des tranchées principales de  
 » Dixmude). A par son audace, l'esprit de déci-  
 » sion et d'initiative et l'exemple qu'il n'a cessé

---

(1) Fut tué ce jour-là en tête de ses hommes, en se lançant à l'assaut d'un poste ennemi : Walmach, Joseph, sous-lieutenant auxiliaire, compagnie cycliste 3 D. A., né à Tongres le 3 juillet 1892.

» de donner au cours de cette opération, conduit  
» celle-ci à bonne fin. »

Le 24 décembre, le 18<sup>e</sup> de ligne est reconstitué pour former avec le 8<sup>e</sup> la brigade portant le numéro de ce dernier régiment. La compagnie du 14<sup>e</sup> de ligne à laquelle appartient Maroy est versée dans le régiment de nouvelle formation où elle prend le numéro 11. La réputation de Maroy le suit au 18<sup>e</sup> de ligne et, là aussi, il attire bientôt sur lui l'attention de ses chefs.

Voici comment E. Lallemand, ancien aumônier du 18<sup>e</sup> de ligne, raconte, dans son livre « Croquis et silhouettes de guerre », l'arrivée de Maroy au III<sup>e</sup> bataillon de ce régiment :

« Je ne l'ai connu que fin 1916. Il nous arrivait  
» du 14<sup>e</sup> de ligne, un régiment d'élite, et venait  
» d'opérer un raid dans les tranchées de Dixmu-  
» de, raid pour lequel il obtenait la Croix de  
» Guerre. On racontait qu'il avait été un temps  
» tenu en suspicion. Evidemment devant ces uni-  
» versitaires délurés, un brin tapageurs et criti-  
» ques, certains officiers se tenaient distants. Or  
» donc il paraît qu'un jour un officier avait mis  
» en doute la valeur des étudiants. Immédiatement Maroy avec un de ses amis demandent à  
» partir en patrouille; la nuit suivante, ils réussis-  
» sent un coup magnifique. Depuis ce jour, on ne  
» douta plus de son courage.

» Arrivé chez nous, il se spécialisa très vite  
» dans ce sport de la patrouille, qui demande un  
» flair de braconnier, un grand esprit de décision  
» et de promptitude, une audace qui ne recule  
» devant rien. »

Plein d'entrain et de bravoure, indifférent au danger, il témoigne en toute circonstance d'une sollicitude sans borne pour ses hommes, qui le lui rendent en affection et générosité.

Il faut dire que cet esprit de dévouement était chez Maroy à base de charité chrétienne et de devoir patriotique. Instruit et réfléchi, il sait tout ce que contient de sens le mot chef. Il sait aussi que le subordonné est fidèlement attaché, jusqu'à la mort, au chef qui a su trouver le chemin de son cœur et que la discipline adoptée volontiers par le soldat belge ne saurait être faite ni de raideur, ni de crainte, ni de servilité. Il obéit par amitié, suivant un vieil adage d'origine féodale : « J'obéis d'amitié ».

Et c'est pourquoi lorsque, au 18<sup>e</sup> régiment de ligne, fut créé le groupement des patrouilleurs, celui-ci fut confié au sous-lieutenant Maroy, à qui la deuxième étoile fut octroyée le 13 avril 1917.

C'est surtout à partir de l'année 1918 que Maroy, à la tête de l'unité qu'il a formée à son ima-

ge, va, coup sur coup, accomplir une série d'exploits qui forcent l'admiration.

Il n'y a pourtant là rien de mystérieux. Maroy connaît ses hommes et ils le connaissent. Ils sont liés par la vie circulant, en quelque sorte, de l'un à l'autre. Il est leur chef et ils sont ses hommes. Et tous ensemble ils forment un petit système complet, un système de gravitation morale, roulant dans l'immensité du front et, de toutes parts, battu par l'ouragan des obus. Maroy commande et ils obéissent. Et il est tel que le centurion, ayant la centurie derrière lui, et disant à l'un « Va-t'en et il s'en va, » et à l'autre : « Viens et il vient. (1) »

Le 5 janvier 1918, Maroy est fait Chevalier de l'Ordre de la Couronne avec cette belle citation :

« Très bon officier, allant et courageux, s'offrant toujours pour les missions périlleuses ;  
» s'est particulièrement distingué dans la nuit du  
» 24 au 25 décembre 1917, en s'aventurant avec  
» deux de ses hommes dans les lignes ennemies,  
» dans le but d'enlever une sentinelle ; est par-  
» venu à la découvrir ; l'a attaquée à l'arme blan-  
» che et l'a ramenée dans nos lignes. Décoré de  
» la Croix de Guerre. A déjà été l'objet de qua-  
» tre citations. »

---

(1) « Le Centurion » par Ernest Psichari.

Le 11, l'ordre de régiment signé du colonel L. Gilain dit :

« Je félicite chaleureusement le lieutenant Ma-  
» roy et le sous-lieutenant Maka pour l'audace  
» qu'ils ont montrée dans la conduite de patrouil-  
» les et les remarquables travaux et renseigne-  
» ments qu'ils m'ont fournis. »

A partir du 31, le 18° de ligne qui occupe le secteur de Merckem fait partie de la 4° division d'armée. Le II de l'ordre pour la journée du 1<sup>er</sup> février de cette grande unité commandée par le lieutenant-général Michel est ainsi libellé :

« II. — *Secteur de Merckem.*

» Une patrouille de la 11° compagnie du 18°,  
» sous le commandement du lieutenant Maroy et  
» composée du sergent De Salle, du caporal Bal  
» et des soldats Van den Bossche et Van Oost,  
» a pénétré par surprise, le 30 janvier vers 19 heu-  
» res, dans un abri bétonné allemand situé à en-  
» viron 75 mètres au Nord de la ferme Jean (300  
» mètres environ en avant de nos postes de sur-  
» veillance).

» Une lutte corps à corps s'engagea en dehors  
» de l'abri entre notre patrouille et les occupants  
» — une douzaine d'allemands — qui avaient été  
» obligés d'évacuer l'abri. Plusieurs ennemis fu-  
» rent mis hors de combat et deux prisonniers  
» furent ramenés dans nos lignes.

» Notre patrouille n'a éprouvé aucune perte. »

Disons en passant que les noms des soldats miliciens de 1915, Van Oost Maurice et Van den Bossche Pierre, dont les Croix de Guerre s'ornent de sept citations, sont intimement liés à celui du lieutenant Maroy. Il y avait aussi Bal. « C'était » un sergent, mais un sergent pas ordinaire. Il » avait reçu cette promotion pour sa bravoure, » mais il ne savait pas lire. Alors quand il de- » vait faire exécuter un rôle de garde, pour ne » pas faire voir son ignorance, il n'appelait per- » sonne et faisait toute la garde lui-même. C'é- » tait un petit Flamand trapu, qui marchait avec » Maroy depuis ses débuts ; il l'aurait suivi jus- » qu'au bout du monde. (1) »

Le 10 février, le vaillant chef des patrouilleurs régimentaires était fait Chevalier de l'Ordre de Léopold avec cette lumineuse citation :

« Officier d'un courage, d'une bravoure et » d'une énergie remarquables. S'est fréquem- » ment offert pour exécuter des raids audacieux. » Au cours de la soirée du 30 janvier 1918, dans » le secteur de Merckem, a pénétré, à la tête » d'une patrouille de deux gradés et deux soldats, » dans un abri allemand occupé par une douzaine

---

(1) Croquis et silhouettes de guerre, par E. Lalle-  
mant: « Un as de la patrouille ».

» d'hommes. A dû, aidé de ses patrouilleurs, en-  
» gager une lutte corps à corps, mettant plusieurs  
» ennemis hors de combat et a réussi à en ame-  
» ner deux dans nos lignes sans éprouver de  
» pertes et malgré un feu violent de mitrailleurs  
» et le jet de grenades. A été déjà l'objet de six  
» citations et tout récemment a obtenu la Croix  
» de Chevalier de l'Ordre de la Couronne pour  
» avoir enlevé, avec deux soldats, une sentinelle  
» double ennemie. »

Le lendemain de l'octroi de cette distinction honorifique, la 4<sup>e</sup> division d'infanterie quitte le secteur de Merckem. Au début du mois de mars, elle relève la 1<sup>re</sup> division dans la zone de Nieu-capelle et, le 27 du même mois, elle doit quitter précipitamment ce secteur pour aller remplacer la 32<sup>e</sup> division britannique en avant de Boesinghe. Là Maroy continue ses exploits et, le 18 avril, est cité à l'ordre du jour du régiment :

« Pour le courage, l'endurance et l'initiative  
» dont il a fait preuve dans la nuit du 14 au 15  
» avril, au cours d'une reconnaissance qui a pé-  
» nétré dans les lignes ennemies du secteur de  
» Boesinghe; a ramené un prisonnier. »

Le 17 avril, les Allemands attaquèrent les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> divisions d'armée entre Kippe et Langemarck dans le dessein d'atteindre le canal de l'Yser et de marcher sur Poperinghe. Mais ils avaient

compté sans nos héroïques soldats des divisions de Liège et de Namur. Les 23 bataillons allemands chargés de l'attaque échouèrent lamentablement devant nos huit bataillons, laissant entre leurs mains 779 prisonniers dont 20 officiers, 7 mitrailleuses lourdes, 53 mitrailleuses légères et des centaines de fusils.

La victoire de Merckem, illuminant l'horizon assombri, fit renaître, dans le cœur de nos soldats, l'espoir de la délivrance qu'ils avaient pu croire encore une fois compromise.

Dans les mois qui suivirent, l'armée belge, par des incursions dans les lignes ennemies, prend une part glorieuse aux larges opérations offensives conduites par les alliés et qui allaient amener la victoire décisive.

A partir du 18 avril, le secteur de Boesinghe est divisé en deux secteurs de division : celui de Woesten affecté à la 10<sup>e</sup> division et celui d'Elverdinghe à la 4<sup>e</sup>.

Dans ce dernier secteur, Maroy renouvelle ses expéditions en terrain ennemi. A quelques jours d'intervalle il s'élançe avec son groupement de patrouilleurs à l'assaut de deux postes allemands. Le 24 avril, au lendemain de la seconde de ces hardies entreprises, le major Van der Veken commandant le III<sup>e</sup> bataillon du 18<sup>e</sup> de ligne envoyait au chef de corps le rapport suivant :

« Au moment où l'armée belge est appelée à  
» produire un immense effort, il convient de sti-  
» muler l'ardeur belliqueuse de ses membres et  
» de porter à leur apogée leur force morale.

» L'autorité supérieure dispose de deux puis-  
» sants leviers, l'avancement et la distinction ho-  
» norifique.

» En transmettant de nouvelles propositions  
» pour actions d'éclat, j'ai l'honneur d'attirer la  
» bienveillante attention de mon colonel sur le  
» cas du lieutenant Maroy dont l'héroïsme, que  
» je qualifierai de quotidien, appelle les plus hau-  
» tes récompenses et aussi sur celui du sergent  
» Met den Anxt qui, à quelques jours d'interval-  
» le, s'est comporté brillamment.

» Il existe d'heureux précédents, où de vaillants  
» chefs, des sous-officiers valeureux ont obtenu  
» de l'avancement.

» Pour ces raisons, je demande à mon colonel  
» l'autorisation d'introduire, en faveur du lieute-  
» nant Maroy, une proposition pour le grade de  
» capitaine et la demande de commission de sous-  
» lieutenant auxiliaire pour le sergent Met den  
» Anxt. »

Le rapport fut transmis en retour au chef de bataillon avec cette apostille du colonel Gillain, commandant le régiment : « Je partage entière-

» ment votre avis et vous prie de remettre sans  
» tarder ces propositions. »

Le 2 mai, le lieutenant Maroy était cité à l'ordre journalier de l'armée :

« Officier d'élite, d'une bravoure qui force l'admiration et lui donne un ascendant irrésistible sur ses soldats. Titulaire de sept citations et décoré de la Croix de Guerre, Chevalier de l'Ordre de Léopold, pour actions d'éclat. Vient de donner une fois de plus la preuve des plus belles qualités militaires, en s'offrant à conduire une patrouille, laquelle, au prix du plus grand péril et dans des conditions d'exécution extrêmement difficiles, a réussi à enlever deux sentinelles allemandes et à ramener l'une d'elles dans nos lignes, malgré un barrage par grenades et un feu violent de mitrailleuses. »

Et le 4 du même mois, une nouvelle palme ornait le ruban de sa Croix de Guerre. Celle-ci lui fut octroyée avec cette longue et expressive citation :

« Officier hors pair, d'une valeur morale transcendante, dont les exploits soulèvent l'enthousiasme et créent une noble émulation de nature à élever puissamment la valeur d'une troupe. Titulaire de huit citations; décoré de la Croix de Chevalier des Ordres de la Couronne et de Léopold et de la Croix de Guerre, pour actions

» d'éclat. A donné une fois de plus, au péril de  
» sa vie, la preuve des plus brillantes qualités  
» militaires. Une mitrailleuse ennemie placée de-  
» vant nos lignes, agissant d'enfilade dans le  
» secteur tenu par les Anglais, il sollicita de l'en-  
» lever à l'adversaire. Au prix des plus grands  
» dangers a réussi, avec l'aide de ses braves pa-  
» trouilleurs, et malgré une défense par grenades  
» et un violent tir de mitrailleuses, à ramener,  
» indépendamment de la mitrailleuse, cinq pri-  
» sonniers, laissant sur place deux Allemands  
» grièvement blessés. »

Hélas ! ce fier soldat ne devait pas recueillir de son vivant les trois étoiles qui auraient consacré d'une façon tout à fait exceptionnelle sa valeur guerrière. Le sort cruel ne l'a point voulu et il est tombé avant que le dernier clairon eût sonné la retraite du dernier combat.

Le 7 mai, en effet, il fut tué aux avancées du sous-secteur sud du mamelon 27 de la zone d'Elverdinghe. Sa Majesté le Roi, voulant cependant rendre un hommage éclatant à la bravoure de ce jeune héros, le nomma capitaine en second le jour de sa mort. Cette nomination fut confirmée par l'arrêté royal du 16 mai 1918 ainsi conçu :

« Voulant par un témoignage particulier de  
» Notre bienveillance reconnaître l'exceptionnelle  
» bravoure et le courage héroïque dont a fait

» preuve, à l'occasion de nombreux exploits, le  
» lieutenant d'infanterie Maroy, Georges, Nous  
» le nommons capitaine en second. »

Empruntons encore au livre de l'Abbé Lallemand cette page dans laquelle il narre le dernier exploit de notre héros ainsi que sa mort au champ d'honneur :

« Le jour de l'attaque du 17 avril, on nous re-  
» prend au secteur d'Houthulst pour nous étendre  
» plus bas vers St. Julien, en avant d'Ypres. Là,  
» à peine dans le secteur, nouveau coup de main.  
» Maroy s'en prend toujours aux postes de mi-  
» traillèuses. Il en a remarqué une près d'un bé-  
» ton. Cette nuit on ira l'enlever. Une sentinelle  
» garde l'endroit par où la patrouille doit débou-  
» cher. Le lieutenant est à deux pas... la senti-  
» nelle l'a aperçu... un déclic de grenade ! Heu-  
» reusement le Boche est tellement médusé qu'il  
» laisse tomber l'engin à ses pieds. Eclatement !  
» C'est lui qui est écartelé. Notre homme l'a  
» échappé belle ! Aussitôt il bondit, fonce avec  
» ses patrouilleurs dans l'abri. Il y a là quatre  
» types sans défense, on les emmène. On n'ou-  
» blie pas le joujou dangereux et l'on s'en revient  
» tranquillement. Pas un blessé ! Je me trompe :  
» un des Allemands, seul de la troupe, reçoit une  
» balle de ses congénères.

» Et c'est ainsi chaque fois : Maroy ramène

» toujours indemne tout son petit monde ; jamais  
» il n'a laissé un homme en route. Tout lui réussit : distinctions, citations pleuvent sur lui et sur ses hommes. On ne sait plus quoi lui donner. Il a la Croix de Guerre avec multiples palmes, l'Ordre de la Couronne, l'Ordre de Léopold. Ses chefs le proposent pour le grade de capitaine : cela ne s'est jamais vu encore, ce sera le couronnement de la gloire. Malheureusement, cette nomination Maroy n'eut pas le bonheur d'en jouir un seul jour. Il se mourait quand elle arriva !

» C'était dans ce même secteur de St. Julien.  
» Le brillant patrouilleur était aux avancées entre chien et loup. Il s'était mis à observer les boches en vue d'un prochain coup de main. Tout à coup une mitrailleuse allemande se démasque exécutant un tir. L'adjudant chef de poste crie à Maroy : « Mon lieutenant, baissez-vous. » Lui, dédaigneux comme toujours, esquise simplement le geste : il est un peu courbé. Une balle en pleine poitrine. On l'emporte, on nous l'amène. Mais quand il arrive au poste, il est à bout. Je lui parle : « Georges... » Il a encore un regard vers moi, puis c'est tout, il perd connaissance. Je lui donne l'absolution. Quatre minutes après, devant ses amis frappés de stupeur, il trépassait.

» Ce fut de la consternation ! C'est alors qu'on  
» vit combien ce charmant héros était estimé,  
» aimé. Ses patrouilleurs avaient revendiqué  
» l'honneur de le porter à sa tombe. Pendant la  
» triste cérémonie, ces gaillards, bardés contre  
» les émotions, pleuraient à chaudes larmes. Son  
» ancien major, un dur, ne savait contenir son  
» émotion.

» ... ..  
» Nous avons perdu, nous, un excellent cama-  
» rade, et l'armée, un as de la patrouille ! »

Au lendemain de l'armistice, la dépouille mortelle du regretté officier fut ramenée dans son village natal. Le 29 juillet 1919, les officiers et sous-officiers du 18<sup>e</sup> régiment de ligne sous la conduite du major Crouquet érigèrent le monument sous lequel il repose au cimetière de Saint-Amand. Ce mémorial a été offert par les patrouilleurs régimentaires. Ce geste de subordonnés à l'égard de leur chef parle mieux que le plus vibrant panegyrique. Il est, en effet, l'expression durable du noble sentiment, doux et fort, qui, par delà la tombe, les incline affectueusement et généreusement vers le cœur de celui qui, aux heures les plus indécises de la guerre, les reconforta par le cordial d'un exemple sans défaillance.



## LE LIEUTENANT DE VILLERS DE WAROUX

Le lieutenant comte de Villers de Waroux de Bouilhet et de Bovenistier Frédéric-Joseph-Marie-Ghislain, fils du comte Théodore de Villers de Waroux et de la comtesse, née baronne van de Woestyne, naquit à Conneux (Province de Namur), le 28 juin 1891.

Après de solides études à l'école abbatiale de Maredsous, de Villers de Waroux avait terminé ses études à Louvain et se destinait à la carrière diplomatique, lorsque les Allemands envahirent notre territoire.

« Il paraissait, a écrit de lui un de ses anciens » professeurs (1), né pour la paix, pour la rendre » aimable à ceux qui vivaient dans son ambian- » ce. Au collège, on le nommait « le bon Fred- » dy ». C'est dire qu'il n'apparut pas à ses con- » disciples sous les dehors d'un jeune dieu Mars. » Certes, Bellone ne devait pas hanter son som- » meil, ni présenter des lauriers à ses rêves d'ado- » lescent. Il n'est pas taillé pour le jeu, et bien

---

(1) « Nos aînés au champ d'honneur », par Dom H. de Moreau, recteur à l'école abbatiale de Maredsous.

» moins, aurait-on pu croire, pour la guerre. En  
» revanche, il est appliqué... Jamais élève ne fut  
» plus sympathique à ses maîtres. »

La guerre, pour laquelle il ne semble pas taillé, car en lui tout est douceur et délicatesse, va pourtant en faire un officier de première valeur. Fils tendre et affectueux, il sera dans la « famille militaire » un soldat modèle. La raison en est simple. C'est que, voyez-vous, à la guerre il n'y a pas que le matériel, il y a le moral. Le véritable officier est celui qui est résolu « à servir » dans le sens le plus absolu de ce noble terme. De Villers de Waroux fut de ceux-là. De plus c'est un fils de noble race. En lui, sous des dehors d'apparence timide, bouillonne le sang des preux chevaliers des régiments des gardes wallonnes, qui servirent l'Espagne au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Là réside le secret de l'engagement en qualité de volontaire et du rôle glorieux que le « bon Freddy » va jouer dans la campagne 1914-1918. A la lecture de l'ultimatum allemand, il a senti battre à son poignet le sang généreux de ses ancêtres et il a observé avec une attention passionnée la chevalière qui orne son doigt et sur laquelle sont gravées les armes des siens. Et, tout naturellement, il répond à l'appel de la Patrie.

Le 2 août 1914, s'arrachant à l'étreinte affectueuse des siens, il court s'engager au régiment

des grenadiers. L'instruction militaire est de courte durée. Car, moins de deux mois après son arrivée, le jeune volontaire se signale par une reconnaissance hardie entre les forts de Waelhem et de Wavre-Ste-Catherine. Il est, pour ce premier fait d'armes, cité le 11 octobre à l'ordre du jour de la division du lieutenant-général Baix en ces termes : « Le sergent-fourrier Terwecluwe » et le caporal Roncelet du 2<sup>e</sup> carabiniers de for- » teresse, les soldats volontaires comte de Villers, » van der Straeten, baron van der Elst, comtes » Cornet et Terlinden des grenadiers, ont fait » preuve de courage et de bravoure en se pré- » sentant spontanément dans la nuit du 1<sup>er</sup> au » 2 octobre courant, les deux premiers pour aller » visiter les tranchées situées entre les forts de » Waelhem et de Wavre-Ste-Catherine, les 5 » autres pour aller rechercher le commandant du » secteur et rapporter ses ordres. Les tranchées » à visiter et le terrain à parcourir étaient non » seulement battus par le feu de l'ennemi, mais » encore auraient pu être occupés par ce der- » nier. »

Après les sorties sous Anvers, le valeureux volontaire est passé au 24<sup>e</sup> régiment de ligne et de là, après la mémorable bataille de l'Yser, au 4<sup>e</sup> régiment de ligne. Le 1<sup>er</sup> novembre, il reçoit ses premiers galons. A la tête de son escouade,

le caporal de Villers se conduit vaillamment dans le secteur de Pervyse. Le 5 décembre, il est nommé sergent. Le régiment défend, à cette date et jusqu'au 5 janvier 1915, la tête de pont de Schoorbakke et les avant-postes de Nieuport. C'est l'époque où l'on manque d'officiers; car nombre d'entre eux sont tombés à Liège, à Anvers, à Haelen, à l'Yser. Et c'est ainsi que les chefs, qui ont pu apprécier combien de Villers a une haute idée de la profession des armes, décident, au début d'avril 1915, de l'envoyer à l'école des candidats sous-lieutenants. A Gailion, de Villers est, tout comme il l'avait été à Maredsous, puis à Louvain, un bon condisciple et un élève appliqué. Le 1<sup>er</sup> juin, son stage est terminé. Le diplôme de sous-lieutenant de réserve dans sa giberne, il rejoint son régiment à l'Yser dans le secteur de Bixschoote. Le 6, l'étoile d'argent brille à son collet. Moins de trois mois plus tard, le 21 juillet 1915, après s'être signalé par sa bravoure dans les tranchées de « Drie Grachten », il est promu au grade de sous-lieutenant.

C'est un bel officier, de la plus parfaite élégance et chez qui tout s'imprègne de délicatesse, de modestie et de simplicité. Combattant avec le peuple, ce fils de l'aristocratie a su se mettre d'une façon admirable au niveau du peuple. Sa

haute conception du devoir militaire, les qualités de son intelligence, l'ampleur de sa culture, la belle humeur qui rehausse d'un perpétuel sourire sa physionomie si avenante, vont en faire un chef obéi et aimé. Sa proposition comme officier de réserve est ainsi conçue: « Par son instruction, son éducation parfaite, sa bravoure au feu, sa manière d'être avec ses supérieurs qui l'estiment et avec ses inférieurs qui l'aiment, le sous-lieutenant comte de Villers est parfaitement digne de faire partie du cadre de réserve des officiers. »

Pendant un an, il combat valeureusement à Steenstraate et à Oud-Stuyvekenskerke avec le 4<sup>e</sup> régiment de ligne. Le 8 décembre 1916, le 24<sup>e</sup> régiment de ligne, qui vient d'être reconstitué, a besoin de jeunes chefs capables de guider, d'entraîner les autres, mais aussi de s'exposer et s'il le faut de mourir!

Le choix se porte naturellement sur le lieutenant de Villers qui est affecté à la 10<sup>e</sup> compagnie. Le jeune officier a bientôt fait de son peloton un outil de première valeur. Son unité, il la commande avec un tact et un désintéressement parfaits. C'est que, outre les dons qui, en temps de guerre, font les vrais chefs, il possède « les vertus du chrétien, celles de l'homme aimable, les qualités d'un parfait gentilhomme ». Il possède

à un rare degré l'esprit de corps : « c'est son cher 24<sup>e</sup> de ligne » ; les troupiers sont « ses chers enfants », « ses meilleurs amis ». « Tout d'eux l'in-  
 » téresse ! Il les console dans leurs peines, il leur  
 » fait visite à leur chevet, il leur vient en aide  
 » dans la pénurie, il s'entretient avec eux de  
 » longues heures, à la veillée, dans les tran-  
 » chées. »

Le 12 février 1917, le brillant officier est proposé pour les cadres actifs en ces termes : « Le  
 » sous-lieutenant de réserve Comte de Villers est  
 » un excellent officier, d'une bravoure à toute  
 » épreuve, très instruit, d'un dévouement et  
 » d'une abnégation exemplaires. Militaire dans  
 » l'âme, il possède toutes les qualités requises  
 » pour être admis dans les cadres actifs. »

Il est aussi, en toutes circonstances, pour ses hommes un exemple de courage et de dévouement. Le 26 mars 1917, il est promu lieutenant. Le 30 avril il est proposé par ses chefs pour la Croix de Guerre avec cette belle mention :

« D'une grande bravoure et d'une abnégation  
 » parfaite, a fait toute la campagne sans la moindre défaillance donnant à ses hommes un  
 » magnifique exemple d'endurance et d'ardeur.  
 » Fut cité à l'ordre du jour de la D. A. le 11-8-15  
 » pour avoir tenu stoïquement à la Maison du  
 » Passeur avec les hommes de la compagnie. »

Le 6 juillet, il est de garde à la tête de pont de Dixmude, lorsque son unité est soumise à un bombardement d'une extrême violence. Blessé par des éclats d'obus dans la région lombaire, il n'hésite pas, malgré ses souffrances et le sang qui coule de sa plaie, à se porter au secours d'un de ses hommes blessé grièvement. La Croix de Guerre qui lui est accordée le 20 décembre le récompense de sa belle bravoure en même temps que de son geste fraternel. Cette distinction est accompagnée d'une citation à l'O. J. A. ainsi libellée :

» A fait toute la campagne sans défaillance.  
» A toujours été pour ses hommes un bel exem-  
» ple de grande bravoure et d'abnégation par-  
» faite. A été blessé dans les tranchées de pre-  
» mière ligne en se portant, sous le bombarde-  
» ment violent, au secours d'un de ses soldats  
» blessé grièvement. »

Cette citation montre avec quel calme imperturbable et avec quel sang-froid habituel, le lieutenant de Villers accomplit ses fonctions de chef de peloton aux tranchées. Ce calme absolu en face de la mort est confirmé par son commandant de compagnie dans une lettre que celui-ci adresse à sa mère, la Comtesse de Villers, le 28 janvier 1919 :

« Maintes fois sans y être appelé par son ser-

» vice, malgré la grande fatigue des jours de  
» garde et de combat, il a prétendu m'accom-  
» pagner dans les endroits dangereux. Dans les  
» boyaux aux parapets peu élevés, sur les pas-  
» serelles conduisant aux redans de la Maison  
» du Passeur, à la grand'garde de Stuyvekens-  
» kerke, aux endroits exposés au tir précis de  
» l'ennemi, partout, il marchait de son pas me-  
» suré, sans jamais se presser, ni courber la  
» tête. »

Aussi le troupier était-il transporté d'admira-  
tion pour ce bel et grand officier qui, sous les  
balles et les obus, marchait la tête haute comme  
à la revue. Le 10 juillet 1918, les 4<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> régi-  
ments de ligne montent aux tranchées dans le  
secteur de Kortekeer. Dans ce secteur au terrain  
chaotique, le 4<sup>e</sup> de ligne livre le 28 août des  
combats particulièrement sanglants pour la prise  
du poste de Craonne.

Le 6 septembre, à 5 heures 45, profitant d'un  
brouillard intense et d'un violent « trommel-  
feuer », les Allemands, munis de leurs « flam-  
menwerfers », se lancent à l'assaut des postes  
tenus par le III/24 et qui avaient été si brillam-  
ment enlevés par le 4<sup>e</sup> de ligne. L'heure est choi-  
sie. Mais les nôtres veillent... Pendant plus d'une  
heure, quoique cernés, ils résistent à tous les ef-  
forts allemands. Finalement, écrasés par le nom-

bre et manquant de munitions, nos soldats sont obligés de se rendre.

La riposte des nôtres ne se fait pas attendre... A 10 heures 50 une contre-attaque conduite par le capitaine-commandant Lorette Ernest et composée de la 11<sup>e</sup> compagnie et de fractions de la 10<sup>e</sup> compagnie qu'entraînent leurs brillants officiers, fonce sur l'adversaire et l'oblige à une capitulation honteuse. En moins de vingt minutes, la situation est rétablie.

C'est au cours de cette contre-attaque que le lieutenant Comte de Villers de Waroux trouva la mort des braves en même temps que le 1<sup>er</sup> sergent-major Lepez Marcel, le sergent volontaire de guerre De Troch Jean, le soldat volontaire de guerre Ermens Edouard et les soldats Morreels Jules, Demeester Léon et Maene Jérôme.

Les détachements des 10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> compagnies du 24<sup>e</sup> de ligne furent cités à l'ordre journalier de la division pour leur belle conduite.

Madame la Comtesse de Villers de Waroux a bien voulu nous communiquer quelques unes des lettres qu'elle a reçues au lendemain de la mort de son fils bien aimé.

Voici tout d'abord celle en date du 6 septembre, adressée par le capitaine-commandant Lo-

rette au Comte Jean de Villers engagé volontaire  
au corps de transports :

« Mon cher de Villers,

» Je suis le messenger d'une bien triste nou-  
» velle. Pardonnez-moi cette brutalité, mais la  
» douleur que j'éprouve moi-même m'empêche  
» de trouver les mots qui bercent un peu les  
» grandes peines. Ce matin, les Allemands ont  
» attaqué et enlevé un des postes de Freddy ;  
» parti immédiatement en contre-attaque, il n'est  
» pas revenu. Un espoir nous restait qu'une bles-  
» sure l'avait empêché de rejoindre nos lignes et  
» qu'il était fait prisonnier. Ses hommes ont bat-  
» tu le terrain et l'on a trouvé le corps de votre  
» frère, de mon si brave ami, à 150 mètres à  
» l'Est du poste de la Maison Briennet.

» Freddy est mort en brave ; ses hommes, ses  
» camarades, tous nous le pleurons bien amère-  
» ment.

» Corbisier est près de moi au moment où je  
» vous écris ces tristes lignes : nous sommes dans  
» la désolation. C'est vous dire la part que nous  
» prenons à votre grande douleur.

» Ce soir Freddy sera rapporté et conduit sans  
» doute à Westvleteren. Je me permettrai de  
» prendre ses souvenirs les plus précieux, et je  
» vous les enverrai à la descente de garde.

» Mes condoléances affectueuses, mon cher de  
» Villers. »

Puis un extrait de celle du lieutenant Joseph Muylle, frère d'armes du cher disparu :

« Sa mort fut celle d'un héros : l'on meurt  
» d'ailleurs comme l'on a vécu. Chargé après une  
» attaque boche de sonder la nouvelle ligne en-  
» nemie, il marcha droit devant lui sans courber  
» la tête, le bras tendu prêt à lancer une gre-  
» nade. C'est ainsi que ce merveilleux soldat  
» devait mourir. Il tomba, non pas en arrière,  
» mais en avant, face à l'ennemi. Les soldats  
» qui l'ont vu ont rapporté qu'il était tombé à  
» genoux, le bras levé comme si, dans un dernier  
» spasme, il avait voulu jeter son engin de mort  
» sur celui qui lui avait troué la tête, puis son  
» corps s'allongea sur le sol.

» Le même jour, on rapportait son corps sur  
» une civière. Mes hommes marchaient courbés,  
» lorsqu'ils virent arriver le corps, ils se redres-  
» sèrent, mirent la main à la visière du casque  
» et saluèrent. Les brancardiers découvrirent le  
» visage. Le corps passa entre une haie de sol-  
» dats qui restèrent debout au salut, malgré les  
» rafales des mitrailleuses. Beaucoup d'hommes  
» pleuraient. Un homme disait : Le meilleur de  
» tous s'en est allé. »

Et, enfin, un passage de celle de l'Aumônier Van England du III/24 :

« C'était en excellent chrétien, je l'ai souvent » vu à l'Eglise. J'ai dit à sa demande plusieurs » messes pour les défunts et aussi en l'honneur » de Saint-Benoît. Il osait aussi défendre ses » principes devant ses chefs, plus audacieuse- » ment que je n'aurais osé le faire, en cela encore » je l'ai admiré, car il en imposait à ses contra- » dicteurs. »

Le 9 septembre, par une belle journée ensoleillée, eurent lieu à Hoogstaede les funérailles du lieutenant Comte de Villers de Waroux. Pendant l'office religieux, un soleil d'automne très doux faisait jouer ses tons d'or pâles sur les colonnes ocrées du parvis de l'église paroissiale où se pressait la foule en kaki des enterrements militaires. On aurait dit que le ciel avait voulu joindre son hommage à celui qu'était venu apporter à son cher lieutenant tout le III<sup>e</sup> bataillon du 24<sup>e</sup> de ligne.

Au cimetière militaire, devant les officiers et soldats qui l'écoutent émus jusqu'aux larmes, le major Frankard dit les adieux du bataillon :

« Le lieutenant Comte de Villers, dont nous » escortons le cercueil, par son aménité, sa bra- » voure, sa haute compréhension du devoir, ses » belles qualités morales, s'était attiré de nom-

» breuses sympathies. Ses subordonnés l'ado-  
» raient. N'avait-il pas été avec eux, au début  
» de la campagne, sac au dos, fusil en main,  
» pour défendre âprement notre pays envahi ? Il  
» était du grand nombre de ces Belges au sang  
» généreux qui avaient répondu à l'appel de la  
» patrie en danger.

» Remarqué par ses chefs, rapidement il pas-  
» sait par les grades intermédiaires et décrochait  
» l'étoile d'officier.

» Pendant les quelques mois que je l'ai connu,  
» je l'ai toujours vu s'offrant pour remplir les  
» missions périlleuses, toujours les accomplissant  
» ponctuellement, quel que fut le danger. De  
» nombreuses fois, il avait bravé la mort, la re-  
» gardant en face ; mais son heure était venue et  
» notre ami est tombé en brave, face à l'ennemi,  
» en conduisant ses hommes à la contre-attaque  
» immédiate d'un poste qui nous avait été ôté  
» momentanément.

» Toute sa carrière militaire peut se résumer  
» dans les quelques mots qu'il a lancés à un  
» camarade, qui lui faisait remarquer la présence  
» certaine d'ennemis dans le poste qu'il devait  
» reconquérir : « J'ai reçu l'ordre, j'y vais ».

» Ce fut ce sentiment qui lui fit accomplir de  
» nobles choses pendant 4 ans, ce fut celui qui  
» le conduisit à la mort.

» Le voilà entré parmi les héros, il nous est  
» sacré. Sa belle conduite nous sera un guide et  
» plus qu'avant il sera toujours vivant. De là-  
» haut, il aura vu ses soldats qu'il avait tant de  
» fois conduits au combat, ses camarades, ses  
» amis qui dans une ruée irrésistible reprenaient  
» de haute lutte, ce morceau de notre patrie con-  
» quis quelques jours auparavant.

» Quelle joie eut été la sienne de pouvoir con-  
» duire ses hommes à travers ces tirs d'artillerie  
» amie et ennemie et voir fuir cet adversaire au-  
» quel nous tenons tête depuis plus de 4 ans.  
» Mais, hélas ! c'était fini et nous ne reverrons  
» plus ce bon ouvrier du droit. Mon Cher de  
» Villers, je t'aimais comme un père aime le  
» grand enfant dont il est très fier ; les autres  
» officiers étaient tes amis et toujours ton sou-  
» venir restera vivant parmi nous.

» Ton ombre sera toujours en notre société et,  
» quand nous parlerons des vertus morales et mi-  
» litaires, nous penserons à toi, car tu les possé-  
» dais au plus haut degré. »

Puis, le capitaine-commandant Lorette, dans un discours marqué au coin d'une sincérité profonde, dit l'attachement extraordinaire que lui avait voué la 10<sup>e</sup> compagnie :

« En la personne du Comte de Villers de Wa-  
» roux, la Belgique perd le plus noble, le plus

» valeureux de ses défenseurs; nous, nous pleurons la disparition du plus brave camarade, du plus charmant des amis. A toutes ces qualités que viennent d'énumérer les voix autorisées de ses chefs, je veux en ajouter d'autres : l'exquise bonté, la modestie, la grande noblesse de caractère.

» Pendant trois ans j'ai eu la joie d'avoir comme collaborateur cet excellent de Villers et j'ai pu juger combien ces qualités étaient développées chez lui. Je l'aimais comme un frère. Ses chefs l'estimaient hautement, ses camarades lui portaient la plus vive affection, ses soldats l'adoraient pour son exquise bonté, pour son intrépide bravoure; avec lui, comme chef dont la haute taille ne s'est jamais courbée sous les balles allemandes, ils seraient allés à la mort sans sourciller.

» Le 6 septembre, ce fut une bien grande douleur à la 10<sup>e</sup> lorsque nous apprîmes que le lieutenant de Villers venait de disparaître en tentant de reprendre immédiatement un de nos postes pris par l'ennemi. Pour être enlevé par les Boches, de Villers devait avoir été blessé grièvement ou être réduit à l'impuissance. Aussi, quelques heures plus tard, quand ses hommes découvrirent son corps étendu dans un trou d'obus, face à l'ennemi, la tête trouée

» de cette maudite balle, il serrait encore une  
» grenade dans sa main crispée.

» Dors en paix, mon cher Freddy. L'Allemand  
» n'a pas touché à ta dépouille sacrée; elle re-  
» pose dans la terre libre que tu as tant chérie,  
» pour laquelle tu as donné tout ton sang. Plus  
» tard, quand nous parlerons d'Honneur, de  
» Loyauté, de Bravoure, nous prononcerons ton  
» nom avec respect, et tes pauvres chers parents,  
» que cette affreuse nouvelle va navrer, seront  
» fiers lorsqu'ils connaîtront les détails de la  
» mort sublime d'un enfant de leur race.  
» Mon cher Freddy, Adieu. »

Le 7 octobre 1918, le lieutenant Comte de Vil-  
lers de Waroux, était fait Chevalier de l'Ordre  
de Léopold, à titre posthume, avec cette magni-  
fique citation :

« A été pendant toute la campagne un modèle  
» de bravoure, de courage, d'intrépidité, d'ab-  
» négation et de modestie, donnant constamment  
» l'exemple de toutes les vertus militaires. Est  
» tombé au champ d'honneur le 6 septembre  
» 1918 pour la défense des foyers et de l'honneur  
» du peuple belge en conduisant sa troupe à la  
» contre-attaque immédiate d'un poste qui venait  
» d'être enlevé par l'ennemi. Est titulaire de la  
» Croix de Guerre — Médaille Commémorative  
» — Médaille de la Victoire. »

## LE LIEUTENANT MEEUS

Le lieutenant Antoine-Jean-Marie Meeus appartint pendant la guerre à cette petite pléiade d'officiers patrouilleurs qui, par leurs exploits fameux, ont récolté les plus beaux lauriers de nos régiments d'infanterie.

Pétillant d'esprit, d'une égalité d'humeur à défier les cafards les plus audacieux et les plus subtils, d'un entrain inlassable que soutenait une constitution merveilleusement équilibrée, cet Anversois à la mine toujours souriante joignait aux richesses d'une chaude imagination les ressources d'un esprit pondéré et lesté de bon sens. Aussi la mémoire de ce séduisant et magnifique soldat est-elle restée chère aux anciens combattants des 7<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> de ligne. Ils se rappelleront longtemps encore sa silhouette élégante, la finesse et la distinction de son fier visage, l'intelligence et la bonté qu'on lisait dans son clair regard. Ils rediront son calme, son courage, son sang-froid dans le danger, la compassion agissante et efficace que lui inspirèrent ces contacts continuels et recherchés avec les peines, les fatigues, les souffrances, les agonies, les misères de toute nature infligées par les atrocités d'une

guerre inique, à ses chers soldats. Le joug de son autorité ne pesait, ni ne blessait, car cette autorité était faite surtout de la très affectueuse confiance qui rayonnait du subordonné au chef et du chef au subordonné ! C'était, de plus, un entraîneur : il semblait que sa seule présence créât une atmosphère de gaieté, d'entente, de bonne humeur, d'enthousiasme entraînant. Ce rayonnement, c'était la fleur visible à tous. Mais elle n'était que l'épanouissement d'une vertu intérieure, d'un renoncement absolu, de l'acceptation chrétienne du sacrifice. Là est le secret de l'influence salutaire qu'il rayonnait. On aurait dit que tous les petits côtés humiliants et bas de notre nature n'existaient pas en lui. Il allait vers la beauté, vers le bien, vers la générosité avec un élan si spontané, si naturel, qu'on se sentait honteux de son propre égoïsme et porté à le fouler aux pieds. Telle est la source de ce charme et de cet ascendant dont il était seul à ne pas avoir conscience.

Né à Anvers le 22 mai 1895, le jeune officier, après avoir terminé ses études au collège St. Jean Berchmans, était entré à l'armée, en qualité de volontaire de milice. Il avait été appelé sous les drapeaux au 7<sup>e</sup> régiment de ligne, le 16 septembre 1913. Moins d'un an plus tard, il entrait en campagne avec ce régiment. Avec lui il parti-

cipe au combat de Meersel-Kieseghem sur la Gette et, lors des sorties d'Anvers, aux engagements de Haecht, Tessenderloo et Aerschot. Après l'agonie d'Anvers, c'est la retraite sur l'Yser. A partir du 14 octobre 1914, le 7<sup>e</sup> de ligne, reconstitué avec les débris de la 7<sup>e</sup> brigade mixte, occupe et défend pendant 10 jours et 10 nuits le secteur de St. Georges. C'est là, en pleine bataille, que, le 21 octobre, le soldat Meeus est nommé caporal. Le bombardement ennemi, ce jour là, devint effroyable; mais les unités du 7<sup>e</sup> de ligne, y comprise celle à laquelle appartenait le nouveau gradé, tinrent stoïquement malgré des pertes terribles et n'abandonnèrent pas un pouce du terrain confié à leur garde. Insouciantes de l'affreux pilonnage auquel elles furent soumises, elles arrêtaient par leurs feux l'adversaire à chaque tentative de marche en avant. Ce fut au cours de ces journées mémorables que le caporal Meeus posa un acte de bravoure et d'abnégation comparable à celui du soldat Trésignies à Pont Brûlé. Pour cette raison héroïque, unique dans les annales de la grande guerre, le vaillant chef d'escouade fut, par A. R. du 25 octobre 1914, fait chevalier de l'Ordre de Léopold avec cette superbe citation: « Pour le » courage remarquable et le dévouement au-des- » sus de tout éloge dont il a fait preuve, en allant

» rechercher, sur la rive opposée de l'Yser et  
» sous un feu violent, quarante hommes, dont 15  
» blessés, un officier gravement atteint, ainsi  
» qu'une mitrailleuse. »

Après ces terribles engagements, au cours desquels furent tués le major Houart et le capitaine Dungalhoef du 7, et le lieutenant d'artillerie Cambrelin, Meeus participe les 30 et 31 octobre à la reprise de Ramscappelle. Le 4 novembre, le 7<sup>e</sup> de ligne combat sur le front de Lombartzijde-Groote Bamburg. Quoique violemment contre-attaqué par des forces supérieures, il parvient cependant à interdire aux Allemands l'accès des écluses et des cinq ponts de Nieupoort. Le 6 novembre, il prend la garde dans le secteur de Ramscappelle. Le 11 janvier 1915, il relève devant Dixmude des unités de la 5<sup>e</sup> division. C'est là dans les tranchées de première ligne que, le 17, parvient au caporal Meeus la nouvelle de sa nomination au grade de sergent. Le 23 février, sa belle conduite au feu lui vaut l'étoile d'adjudant sous-officier. Et le 3 mai, il est commissionné en qualité d'officier auxiliaire. C'est surtout à partir de cette promotion que le problème du « rôle social de l'officier » se pose à son esprit et on peut dire aussi à son cœur. Jamais âme d'officier ne se donna plus directement et plus franchement à ses hommes. On peut le crier bien haut,

il avait une véritable tendresse pour ses soldats : il les considérait et les traitait vraiment comme sa famille. En 1916, le 7<sup>e</sup> de ligne participe à la garde du secteur de Steenstraete. Avec la même tenacité, au milieu de dangers accrus, le peloton du sous-lieutenant Meeus se signale dans l'organisation et la défense de la partie du front qui lui est confiée. Le 15 septembre, le jeune officier est décoré de la Croix de Guerre et, le 18 décembre, promu au grade de lieutenant de réserve. Le 1<sup>er</sup> janvier 1917, le 17<sup>e</sup> régiment de ligne est, au moyen de onze compagnies issues du 7 et d'une compagnie du 23, reconstitué et placé sous les ordres du lieutenant-colonel A. E. M. Lambotte. Le lieutenant Meeus passe au nouveau régiment. Un peu après son arrivée, un ordre lui donne un poste de confiance et d'honneur : le commandement du peloton de patrouilleurs. Du 21 février au 17 novembre 1917, le régiment participe à l'occupation du secteur mouvementé de Dixmude. Dans la nuit du 28 au 29 octobre, au moment où l'armée française se prépare à mener une action offensive dans la direction de la forêt d'Houthulst, un détachement commandé par le capitaine Dendal prélude à l'attaque projetée par un raid audacieux sur le château de la borne 19. Le détachement comprend : la 5<sup>e</sup> compagnie, dont les trois chefs de peloton sont les

lieutenants Debondt et Monteyne et le sous-lieutenant Hacha; les pelotons de patrouilleurs des 7<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> de ligne commandés respectivement par les lieutenants Verbist et Meeus. Le détachement du génie, chargé du lancement des passerelles et de la destruction des organisations ennemies, est sous les ordres du lieutenant du génie Dassel. Le personnel d'artillerie comprend notamment les lieutenants Dendal et Smits. Le major B. E. M. Dendal a fait le récit dans tous ses détails de cette hardie et vaste opération offensive (1). Voici ce que le distingué officier supérieur écrit à propos du lieutenant Verbist qui, avec son peloton de patrouilleurs, occupait la droite du dispositif d'attaque: « 1 h. 50. Soudain, quelques coups de feu régulièrement espacés :  
» Tac... Tac... Tac... La mitrailleuse du poste  
» P! Ah ça! Elle n'est donc pas muselée!  
» 1 h. 55. Brutale, rageuse, une rafale de 75  
» siffle à nous raser la tête et s'abat en éclatements à 200 mètres environ de nous... Le fameux *barrage mobile!*... Nous attendions avec  
» une vive curiosité cette innovation dont on  
» parlait tant... Les commentaires, les récits,  
» l'imagination en avaient fait dans nos esprits  
» quelque chose de formidable: une sorte de

---

(1) Bulletin belge des sciences militaires d'avril 1932

- » bouclier mouvant de force tonnante. A la vé-  
» rité ce que nous voyons tomber nous paraît,  
» par comparaison, assez peu impressionnant...  
» 2 heures. Le barrage mobile fait un bond.  
» Les hommes se dressent et, prestes, aspirés par  
» le barrage, franchissent les passerelles. Tac...  
» Tac... tac... tac la mitrailleuse du poste P  
» déroule implacablement son ruban...  
» Ça n'intéresse, en somme, que le peloton de  
» droite (patrouilleurs du 17, lieutenant Meeus).  
» Sans s'en soucier, le restant du détachement,  
» selon la consigne donnée, colle au barrage.  
» Grâce aux quelques coups de vérification im-  
» prudemment tirés par la mitrailleuse vers  
» 1 h. 50, Meeus a pu ajuster son dispositif, or-  
» ganiser la réduction du pill-box. L'adjudant  
» Oidtman (1) en est plus particulièrement char-

---

(1) Nommé Chevalier de l'Ordre de Léopold II et décoré de la Croix de guerre avec la citation suivante :

« Volontaire de guerre, au front depuis plus de dix-  
» huit mois. Sous-officier d'une bravoure au-dessus de  
» tout éloge, dont la conduite au feu a toujours été un  
» bel exemple pour ses soldats. Faisant partie d'un dé-  
» tachement de reconnaissance, chargé de l'attaque du  
» château de la borne 19, n'a pas hésité à marcher à  
» l'attaque d'une mitrailleuse ennemie; l'a contrainte à  
» la retraite et a ainsi considérablement facilité la réduc-  
» tion d'un nid de résistance, devant lequel plusieurs  
» hommes étaient tombés. Momentanément isolé de son  
» chef de peloton, a poussé de l'avant vers l'objectif lui  
» assigné et y captura des soldats allemands. »

» gé. Il s'agit d'un béton. Les hardis patrouil-  
» leurs l'encerclent en rampant... Une lutte sé-  
» vère s'engage.

» Vingt minutes plus tard... Meeus me rejoin-  
» dra souriant sur le parapet de la tranchée du  
» Château : « Mon capitaine, le poste P est ré-  
» duit. »

Le 14 novembre, le lieutenant Meeus était cité à l'ordre du jour de l'Armée : « pour sa belle  
» conduite lors d'un raid exécuté au château de  
» la borne 19 (Sud de Dixmude). Sa conduite  
» en cette circonstance eut une influence décisive  
» sur la réussite de la dite opération. »

Au début de l'année 1918, le 17<sup>e</sup> de ligne, dont le major Debruyne prend le commandement le 6 février, monte la garde dans le secteur de Ramscappelle-Pervyse. Le 24 avril, il est endeuillé par la mort du sous-lieutenant Teeuwen (1), tué à la grand'garde d'Oud-Stuyvekenskerke par un éclat de bombe.

Le 29 mai, le régiment part pour la région d'Ypres où il relève, dans le secteur des cinq chemins le 8<sup>e</sup> régiment de ligne. Les coups que le lieutenant Meeus va, dans ce secteur, porter à l'ennemi seront redoutables et répétés. Il y devient réellement le chef du groupe régimentaire

---

(1) Le sous-lieutenant Teeuwen, Henri, était né à Tongres le 28 mars 1894.

de patrouilleurs, dont les éléments conduits et dirigés par lui vont devenir des héros. Lorsqu'au milieu d'un ouragan de fer et de feu Meeus conduit vers l'objectif assigné sa troupe, qui doit nous ramener des prisonniers, c'est par son calme radieux, sa décision énergique, son geste sobre et impératif, son attitude superbe, que ce jeune officier dirige ses lions vers la tanière ennemie et ramène dans nos lignes la capture convoitée. Ses gradés et ses soldats ont du reste pour lui une estime empreinte de vénération. Il n'en est pas de preuve plus significative que les deux lettres, l'une en français, l'autre en flamand (1), qu'ils lui adressèrent le 1<sup>er</sup> janvier 1918. La

(1 Aan onzen eerbiedwaardigen en dapperen Luitenant Meeus.

Geachte Luitenant,

Vandaag, de eerste dag der eerste maand van 1918. bieden wij U, onze beste wenschen van gezondheid voor het nieuwe jaar. Denk niet dat we U die wenschen toesturen, omdat het de gewoonte is, van zulks te doen. Neen!

Op dit oogenblik dat we allen gezellig rond U geschaard zijn, durven wij zeggen dat wij meer dan erkentelijkheid aan U verschuldigd zijn.

Waart Gij niet steeds voor ons een voorbeeld van moed, zelfopoffering en koelbloedigheid? Deedt Gij niet ten allen tijde, al wat in Uwe macht was om ons de ontberingen dezer ruwe tijden te doen vergeten. Ontberingen die we gemakkelijker doorstaan hebben, omdat we overal om ons henen de liefde gevoelden, die Gij koesterde voor uwe mannen.

En beziel met de beste gevoelens van vriendschap, zullen wi jU volgen in het nieuwe jaar 1918 » het jaar van Overwinning en Vrede.

lettre en flamand est illustrée d'un dessin à la plume représentant un lion écrasant de sa patte droite un casque à pointe allemand, et celle en français d'un coq aux ailes déployées, la patte gauche posée pareillement sur un casque ennemi. Cette dernière est ainsi libellée :

« A notre Brave et très estimé Chef de Peloton, le Lieutenant Meeus.

» Mon Lieutenant,

» L'usage veut qu'au renouvellement de l'année, les êtres qui ont entr'eux des relations de parenté, d'alliance ou même d'amitié, s'expriment des souhaits de santé et de bonheur.

» La guerre, qui a sapé bien des usages et détruit bien des institutions, a cependant laissé subsister celle là, parce que si, d'un côté, elle a donné libre cours à toutes les passions de haine de l'homme contre l'homme, elle n'en a pas moins laissé vivre les sentiments d'amitié et d'amour qui sont plus forts que tout au monde.

» Au seuil de cet hiver de guerre, nous venons, Cher et Brave Lieutenant, vous prier d'accepter pour votre famille et pour vous-même nos meilleurs vœux de bonne et heureuse année.

» Et ces souhaits, nous ne pouvons les formu-

» ler, sans y ajouter toute notre admiration pour  
» l'exemple de courage, de l'abnégation, du  
» sang-froid dont vous avez toujours fait preuve.  
» Toute notre reconnaissance pour l'empresse-  
» ment ininterrompu à nous rendre la vie la plus  
» agréable possible. Vous efforçant sans cesse de  
» nous faire oublier Ceux qui nous sont chers, de  
» nous faire oublier les privations, que nous  
» avons supportées aisément grâce encore à l'af-  
» fection, à l'amour que nous ressentons tous  
» pour vous.

» C'est dans ces sentiments d'admiration, de  
» profonde et vive reconnaissance que nous en-  
» trons dans l'année 1918 qui sera, nous l'espé-  
» rons tous — tant pèseront les sacrifices des uns  
» et des autres — l'année de la victoire et de la  
» paix.

» Les patrouilleurs: Fritz Van Nitsen, Ver-  
» heyen, Menu, Capart, Van Cleemput, Cuypers,  
» Picavet, Janssens, Van Reeth, Gaussin,  
» Schockaert, Godisiabois, Pittevils, Marlier, Co-  
» nar, Mahy, De Meyer, Verscheuren, Polus,  
» Puts, Vermeulen, Bilquin, Van Fraechen,  
» Huybrechts, Vermachelen, Beerden, Oidtman,  
» Jaspas. »

La lettre en flamand est signée des mêmes  
noms.

Le 3 juillet, le lieutenant Meeus ouvre la série

de ses coups de main. Avec le lieutenant Van Nitsen et les sergents Menu et Verheyen, il capture en plein jour 12 prisonniers, dont 2 sous-officiers et 2 « gefreite » du 33<sup>e</sup> régiment d'infanterie Landwehr.

Ce raid audacieux lui vaut une citation à l'ordre du jour du régiment : « pour le courage, le » sang-froid et le mordant dont il a fait preuve » en attaquant par surprise en plein jour un poste » ennemi fortement organisé tuant quatre Alle- » mands qui tentaient de résister et capturant » douze autres dont 2 sous-officiers, 2 gefreites et » 8 soldats ». Et le 17 juillet, il reçoit la Croix de Chevalier de l'Ordre de la Couronne avec cette autre belle citation : « Officier d'une bra- » voure, d'un sang-froid et d'une énergie hors » de pair. Au front depuis le début de la cam- » pagne, comme commandant du groupement de » patrouilleurs régimentaires, ne cesse de se dis- » tinguer au cours de ses nombreuses sorties par » son audace et son mordant. Le 3 juillet 1918, » s'est particulièrement distingué en attaquant par » surprise et en plein jour, et accompagné de » trois gradés seulement, un poste ennemi forte- » ment occupé et ramenant 12 prisonniers dans » nos lignes. En octobre 1914, étant caporal, re- » çut la Croix de Chevalier de l'Ordre de Léo- » pold pour le courage remarquable et le dé-

» vouement au-dessus de tout éloge dont il fit  
» preuve en allant rechercher sur la rive opposée  
» de l'Yser et sous un feu violent, 40 hommes,  
» dont 15 blessés, un officier gravement atteint  
» ainsi qu'une mitrailleuse. »

Le 12 août à l'aube, il attaque avec sa phalange d'élite un poste ennemi, livre un vif combat dans les lignes adverses, s'en dégage et ramène 1 prisonnier du 2<sup>e</sup> régiment de cuirassiers ainsi qu'une mitrailleuse.

L'ordre journalier de l'Armée du 4 septembre rend comme suit hommage à la grande bravoure du valeureux lieutenant : « Officier d'un courage,  
» d'une intrépidité et d'un sang-froid sans pa-  
» reils. Chef de patrouilleurs régimentaires, est  
» toujours aux missions les plus périlleuses, se  
» distingue constamment par son audace, son  
» énergie et son mordant, son coup d'œil et son  
» jugement remarquables. Chevalier de l'Ordre  
» de Léopold et de l'Ordre de la Couronne, et  
» titulaire d'une citation à l'O. J. A. pour faits  
» de guerre. Le 12 août 1918, s'est à nouveau  
» distingué dans la conduite d'un raid exécuté  
» sur un poste ennemi. Son ascendant sur ses  
» hommes, ses habiles dispositions ont, malgré  
» la résistance opiniâtre et les contre-attaques  
» répétées de l'adversaire, assuré la réussite com-  
» plète de l'opération au cours de laquelle un

» prisonnier et une mitrailleuse furent ramenés  
» dans nos lignes, tandis que des pertes sévères  
» étaient infligées à l'ennemi. »

Le 28 septembre, le 17<sup>e</sup> de ligne se porte à l'assaut de la Flandernstellung. A 12 heures, il plante son drapeau sur le dernier objectif assigné. Le lendemain 29, à 8 heures 30, il reprend sa marche dans la direction de Moorslede qu'il enlève de haute lutte. A 15 heures 30, après sept heures de combat acharné, il atteint Sint-Pieter. Pendant ces mémorables journées, le lieutenant Meeus est constamment au premier rang des troupes victorieuses.

Le lendemain, l'ennemi, protégé par ses abris en béton, résiste avec l'énergie du désespoir. Les mitrailleuses crépitent de tous côtés, la progression reprend cependant, mais elle est brisée par le feu violent de l'adversaire. Le lieutenant Meeus ralliait autour de sa personne, comme autour d'un drapeau, les survivants du groupement des patrouilleurs du 17<sup>e</sup> de ligne, lorsqu'il fut frappé d'une balle en pleine tête. Il est évacué sur l'hôpital militaire de La Panne : la balle, logée près d'une artère, ne peut être extraite. Aussi, une fois l'armistice signé, le vaillant lieutenant décide-t-il, avant que l'hémorragie qui le menace ne se produise, de gagner Anvers par n'importe quel moyen, afin d'y revoir ses parents

auxquels il est d'autant plus profondément attaché qu'il est leur enfant unique. Il a le bonheur d'y retrouver son père et sa mère en excellente santé, mais sa joie fut de courte durée. Le 8 décembre, l'inévitable se produisit et le brave lieutenant Meeus rendait sa belle âme à Dieu.

Les 7<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> régiments de ligne lui firent des funérailles grandioses. Devant ses compagnons d'armes réunis au grand complet au cimetière de Schoonselhof, le lieutenant-colonel De Bruyne prononça, au nom de la grande famille fraternelle, un discours des mieux sentis et des plus émouvants. Après avoir retracé la carrière remarquablement brillante du jeune officier de 23 ans, le commandant du 17<sup>e</sup> de ligne ajouta : « Tant de vaillance, tant d'héroïsme allaient-ils » enfin trouver leur récompense dans le triomphe » final de notre juste cause ? Après quatre années de durs combats, Meeus allait marcher à » la délivrance des siens, de ses parents adorés » et leur apporter la gloire de leur fils et l'énivrance de la victoire de nos Armes.

» Le 30 septembre, au moment où il se rendait en première ligne pour s'assurer des positions prises par le régiment, une balle perfide, perdue dans l'immensité de la plaine de » Saint-Pieter, le frappe à la tête, le blessant affreusement.

» Nous eûmes des moments de profonde dé-  
» tresse, puis des moments d'espoir à peine con-  
» tenus lorsqu'il nous fût annoncé que la bles-  
» sure n'était pas mortelle. Hélas ! la mort a fait  
» son œuvre, elle nous enlève le plus noble, le  
» plus glorieux de nos officiers.

» Sa vaillance, son héroïsme, n'étaient pas les  
» seules qualités de notre regretté compagnon  
» d'armes. Car seuls peuvent le dire les soldats  
» qu'il savait si bien conduire à la victoire, leur  
» chef était pour ses hommes un ami, un pro-  
» tecteur dévoué et, pour beaucoup, un consola-  
» teur dans leurs souffrances morales ; ils sa-  
» vaient que leur officier s'intéressait de tout  
» cœur à leur bien-être, leur parlait de leurs fa-  
» milles absentes, leur apportait tout ce qui pou-  
» vait adoucir les durs moments de leur existence  
» de soldat.

» Pour ses collègues, pour ses supérieurs, le  
» lieutenant Meeus était l'ami le plus sincère.  
» Charmant, affectueux, dévoué, adoré de tous,  
» sa grande bonté n'avait d'égale que sa modes-  
» tie.

» Pour son chef de corps, il fut, comme offi-  
» cier de renseignements, l'aide le plus précieux  
» dans la conduite des opérations journalières  
» contre l'envahisseur ; sa brillante intelligence,

» son jugement, sa décision valurent au régiment  
» des succès signalés.

» Devant la tombe trop tôt ouverte, qui va re-  
» cueillir les restes de notre regretté camarade,  
» au nom des officiers, gradés et soldats du 17°  
» régiment de ligne, j'adresse à ce héros un su-  
» prême adieu ! Meeus, tes patrouilleurs te pleu-  
» rent de toute leur âme, tes amis, tes chefs ont  
» peine à contenir leur douleur ; ils te prient  
» d'emporter dans la tombe leurs regrets éternels,  
» leurs cœurs t'accompagnent en ta dernière de-  
» meure. Tu fus un vaillant soldat ! Ton noble  
» cœur, ton dévouement entier étaient acquis au  
» service de la Nation. L'âme immortelle et glo-  
» rieuse de la Patrie t'accueille auprès d'Elle.  
» Ton souvenir ne nous quittera jamais. »

Ce serment les anciens frères d'armes du lieu-  
tenant Meeus l'ont tenu. Son souvenir a survécu,  
malgré les déceptions et les rancœurs de l'après-  
guerre. Je n'en veux donner qu'une preuve.  
J'ouvre le « Claque à fond » de septembre 1933,  
organe de la Fraternelle des anciens combattants  
des 7°, 17° et 27° de ligne, et j'y trouve, sous la  
signature de M. J. Pécher, le compte-rendu d'un  
banquet organisé à Malines à l'occasion de  
l'inauguration d'une plaque commémorative à la  
caserne du 7° de ligne. J'y lis au sujet du lieu-  
tenant Meeus, cette page émouvante : « Le repas

» battait son plein dans une salle archi-comble;  
» les camarades s'étaient voracement abreuvés  
» d'un potage « Maison » et s'apprêtaient à atta-  
» quer les hors-d'œuvres variés, tandis que le feu  
» roulant des conversations était ponctué par les  
» détonations des bocks. C'est à ce moment que  
» se produisit un fait inouï : dans l'embrasure  
» de la porte apparurent, bras-dessus, bras-des-  
» sous, deux personnages quasi légendaires :  
» Menu (dit Patje) et Verheyen, les fameux pa-  
» trouilleurs du 7<sup>e</sup> !

» Vivement chacun se serre pour leur faire  
» place à table. Ils avaient certainement fêté la  
» joie de se retrouver et leur conversation n'en  
» était que plus savoureuse ! Ce fut une succes-  
» sion de récits à vous faire dresser les cheveux  
» sur la tête ; « Tu te souviens, Emile ?... » Puis  
» suivaient des histoires vécues de coups de poi-  
» gnard et de corps-à-corps, racontées avec un  
» naturel qui impressionnait visiblement l'entou-  
» rage...

» Patrouilles exécutées dans le brouillard pour  
» supprimer des sentinelles indiscretes ou  
» pour faire parler des prisonniers, travail ef-  
» frayant mené rondement et toujours au péril  
» de leur vie... Parmi ces faits d'armes, on en  
» vint au raid fameux sur Warwick Farm. Un  
» camarade, qui avait son Historique du 7<sup>e</sup>, l'ou-

» vrit à la page qui donne la photo du lieutenant  
» Meeus et, à cette vue, nos intrépides amis ne  
» purent réprimer une émotion sincère qui nous  
» gagna tous...

» Pauvre Lieutenant Meeus, c'est à toi que  
» nous avons pensé en contemplant ce groupe  
» héroïque. Ta simplicité et ta bonté ont laissé  
» chez tous ceux qui t'ont connu et aimé, le sou-  
» venir inoubliable d'un être incarnant les plus  
» nobles vertus qu'un homme puisse réunir.

» Ta vie, ton sacrifice et la douleur qu'il causa  
» aux tiens constituent pour nous un symbole vers  
» lequel avec respect nous devons sans cesse le-  
» ver les yeux.

» Peu importe l'amertume que nous vaut  
» l'après-guerre, l'ingratitude, les injustices !  
» C'est dans le culte de nos souvenirs qu'il nous  
» faut puiser les enseignements et la ligne de  
» conduite que nous nous devons de poursuivre  
» encore et toujours, d'abord pour nous-mêmes,  
» ensuite afin d'honorer la mémoire de ceux qui,  
» moins heureux que nous, tombèrent dans la  
» fleur de l'âge, nous confiant l'héritage sacré  
» de leur patriotisme pour que la Belgique vive.

» C'est dans cette pieuse pensée que nous sou-  
» mettons à vos méditations la dernière citation  
» de notre cher et regretté Antoine Meeus ;

» Ordre du jour de l'armée du 21 septembre

» 1918, qui lui valut la Croix de la Légion d'Honneur et la Croix de Guerre Française avec la citation suivante :

» Officier d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables.

» Présent au front depuis le début de la campagne. Déjà en 1914, comme caporal, fut décoré de la Croix de Chevalier de l'Ordre de Léopold pour le courage et le dévouement au-dessus de tout éloge dont il a fait preuve en allant rechercher, à l'aide d'une barque, sur la rive opposée de l'Yser et sous un feu violent, quarante hommes, dont quinze blessés, un officier grièvement atteint, ainsi qu'une mitrailleuse. Comme commandant du groupe réglementaire de patrouilleurs, ne cesse de se distinguer au cours de ses nombreuses sorties, par sa bravoure, son audace et son mordant, notamment lors du raid exécuté le 29 octobre 1917 sur le château de la borne 19, en réduisant un nid de résistance solidement établi et dans lequel sept Allemands furent capturés. Est porteur de la Croix de guerre belge. »

## LE LIEUTENANT NORBERT STEINMETZ

C'est dans la vieille et bonne ville de Bastogne que naît, le 25 mai 1891, Norbert Steinmetz. De très bonne heure, le futur héros porte en soi, non seulement la conscience, mais encore l'orgueil de sa race. Issu de parents profondément chrétiens et patriotes, il est du reste, dès son jeune âge, initié aux principes de foi et de patriotisme qui font l'armature des âmes viriles et généreuses et qui sont les caractéristiques du peuple d'Ardenne. Il n'est encore qu'écolier et déjà l'armée l'attire et le subjugue. Il sait — son père le lui a enseigné — que le « sabre et le goupillon » ont des affinités profondes et que la profession de l'officier, comme celle du prêtre, est marquée d'un cachet tout spécial de loyauté, d'énergie et d'oubli de soi-même. Dans l'esprit du jeune étudiant, Patrie et Religion s'appellent et s'unissent étroitement, l'idéal militaire et l'idéal religieux s'y mêlent en un.

Aussi, à dix-huit ans, sa décision est prise : il sera officier. Et c'est ainsi qu'après des études solides à l'Athénée d'Arlon, il quitte sa famille, qui alors habite Walzin, pour aller s'engager à l'Ecole Régimentaire du 6<sup>e</sup> régiment de ligne, à

Ath. Steinmetz y trouve toute une pléiade de petits caporaux qui, comme lui, ont juré de devenir officiers et qui, quelques années plus tard, feront fleurir dans nos plaines du Brabant, du Limbourg et de Flandre, l'héroïsme sous toutes ses formes. Jamais plus fier hommage ne fut rendu aux admirables professeurs militaires qui modelèrent la conscience professionnelle de ces jeunes chefs. Les sous-lieutenants De Cooman, Dewinckelaere, Van Camp, Deville, Dugauquier, Claude, Lamotte, Mendiaux, autant de caporaux contemporains de Steinmetz, autant de chevaliers sans peur et sans reproche qui coururent au devoir et qui affrontèrent la mort dans un sentiment de volontaire immolation, dès que fut lancé l'appel aux armes. Au contact de semblables camarades, dans cette atmosphère de force militaire et morale, le jeune soldat a tôt fait de comprendre la grandeur de la servitude militaire et de s'assimiler la chevaleresque poésie des armes que vient encore de célébrer si noblement Ernest Psichari. Studieux, obéissant et sérieux, il attire bien vite sur lui l'attention de ses chefs, et les galons de caporal et de sergent récompensent coup sur coup son ardeur au travail. La taille haute, le visage fin et animé, l'œil bleu et clair, le regard franc et direct, un peu mystique, Steinmetz est le « type » parfait de notre race ardennaise saine,

robuste et têtue. Nature dont un des traits principaux est l'humeur spontanée, enjouée et prime-sautière, il est la coqueluche de tous ses compagnons d'armes. Cette humeur enthousiaste et généreuse, qui est le propre d'un cœur sensible et délicat, restera pendant la guerre la qualité dominante de Steinmetz; et c'est surtout par cette chaleur de cœur et d'esprit qu'il s'imposera à sa troupe.

En 1910, le sergent Steinmetz réussit d'emblée ses examens d'officier et, deux ans plus tard, il est nommé sous-lieutenant au 4<sup>e</sup> régiment de Chasseurs à Pied. C'est pénétré au plus haut degré de l'esprit de ses nouvelles fonctions et de leur but, qu'il rejoint son régiment à Charleroi. Il aime du reste son métier et, de toute son âme, il instruit et forme ces jeunes cœurs et ces jeunes intelligences que la guerre révélera.

On est en 1913; des rumeurs de guerre étreignent déjà les cœurs, et dans les milieux militaires on est persuadé qu'elle est proche; aussi, le jeune sous-lieutenant consacre-t-il à ses soldats le meilleur de ses forces et le plus clair de son temps. Orienter ses hommes vers la guerre, s'entretenir avec eux, resserrer les liens de solidarité et de camaraderie si nécessaires pour aller à la bataille, telle est sa principale préoccupation. Que de fois la cité carolorégienne ne l'a vu, dans

sa vareuse vert-bouteille, défilent en tête de ses « petits chasseurs » pittoresquement coiffés du calot puéril cerclé de jaune ! Mais c'est à la guerre que le jeune et élégant officier va donner sa pleine mesure.

Lorsque nous jetons un regard rétrospectif vers les longs siècles de notre glorieux passé, nous constatons avec fierté que les vertus qui caractérisèrent toujours nos ancêtres, ce furent leur loyalisme et l'attachement profond à leurs principes.

Notre Histoire est faite des gestes nobles et spontanés pour défendre cette liberté si profondément chevillée au fond de nos âmes belges. Les fiers et religieux paysans luxembourgeois ne furent jamais les derniers à parler haut lorsqu'il s'agit de cette liberté. L'héroïque résistance des farouches Ardennais saisissant, en 1794, leurs fourches et leurs faux au cri de « Il y va de la foi », en est une preuve entre tant d'autres. Le geste de 1914 allait prouver que les petits-fils de ceux qui firent la guerre des paysans savaient à leur exemple mourir pour Dieu et la Patrie.

Enfant des Ardennes et digne descendant de ceux qui surent se sacrifier pour nous donner l'exemple du courage et pour nous conserver la foi, Norbert Steinmetz allait rallumer le flambeau qu'il avait reçu de leur main.

La dernière guerre a trié les hommes. Elle nous a dévoilé ceux qui possédaient la maîtrise d'eux-mêmes, ceux qui utilisèrent les moindres ressources de leur corps et de leur âme pour la défense du Droit et de l'Honneur, ceux qui, dans l'épreuve, demeurèrent aussi forts et aussi religieux que dans la prospérité. « Il y a des hommes » de peu, a dit l'Ardennais, qui tremblent devant le méchant et lui baisent la main espérant par là se dérober à son opposition, et qui, lorsqu'un innocent est attaqué sur la place publique, se hâtent de rentrer dans leur maison et d'en fermer la porte. » Ah ! certes, le lieutenant Steinmetz ne fut pas de ceux-là ! A peine l'ennemi entré en Belgique, il se trouve au premier rang de la petite armée qui fait front au colosse de l'Est. Sachant qu'il y a de l'honneur et que l'honneur est chose sacrée, il jure, au nom de la liberté sainte, qu'il préfère mourir que faillir à ses devoirs de soldat !

Depuis le début de la guerre jusqu'au jour où une torpille vient le frapper à mort à son poste de combat, devant Dixmude, il est un brave dans toute l'acception du mot. Son admirable conduite à Liège, sous Malines, à Haecht et à Overde-Vaart en est le meilleur témoignage. Grièvement blessé au cours de la seconde sortie d'Anvers, le 12 septembre 1914, et évacué sur l'An-

gleterre, il a hâte de quitter ce pays et de rejoindre son service aux tranchées où, dans l'égalité de la souffrance et du danger, lutte et fraternise l'élite belge. Comme tous les purs, il méprise les « embusqués » et jamais il ne sollicitera ni n'acceptera d'emploi à l'arrière.

Pendant cette période de stabilisation où l'armée belge se terre, s'organise et résiste derrière l'Yser, le jeune lieutenant ne cesse de réclamer les missions les plus périlleuses et les postes les plus avancés.

Chrétien convaincu, Steinmetz remplit ses devoirs religieux avec la même ponctualité que ses devoirs militaires. Sa religion, non seulement il la pratique sans défaillance, mais il s'en inspire, il en vit, et c'est en elle qu'il puise les forces nécessaires en face de l'adversité et de la mort. En combattant pour la Patrie, il combat aussi pour la foi de ses pères : « Pro aris et focis ». C'est un sentiment religieux profond qui chez lui rend sacré et impérieux le devoir de défendre les autels profanés, les foyers dévastés et la Patrie odieusement attaquée. Pendant deux ans, ses actes seront ceux d'un parfait soldat et d'un excellent chrétien, mettant ainsi dans une lumière ardente les vertus de l'âme ardennaise. Plus d'une fois, son audace ressemble à de la témérité et, dans

les bombardements les plus violents, il est étonnant de calme et de sang-froid...

Et c'est ainsi que, le 15 mai 1916, en sa qualité d'adjoint au commandant du III<sup>e</sup> bataillon du 4<sup>e</sup> chasseurs à pied, il se laisse littéralement écraser par une torpille à son poste de combat, plutôt que d'abandonner la liaison avec les compagnies placées sous les ordres de son chef et soumises à un bombardement particulièrement meurtrier.

Aussi, une si belle et si fière figure de soldat chrétien est-elle digne qu'on entretienne devant elle la flamme sacrée du Souvenir. Nous ne pouvons la laisser s'effacer ni laisser se perdre avec elle l'honneur des siens et le profit spirituel et moral que les générations, qui montent vers un avenir incertain, trouveront dans cet exemple vivant de bravoure et de foi. De tels chefs sont l'expression la plus noble d'une nation et, face à la jeunesse qui vient, il nous faut, nous qui les connûmes, dresser bien haut les portraits de ceux qui restent, à jamais, l'incarnation et le symbole de notre caractère et de notre idéal.

Avec ceux des frères Albert et Jean Heintz, comme lui enfants de Bastogne, avec ceux de Louis et Antony Collard, le nom du lieutenant Norbert Steinmetz est inscrit à la première page des fastes de notre Luxembourg. Ce nom, nos

enfants de Belgique doivent l'apprendre et le retenir, car il rayonne d'ineffables clartés de gloire et d'héroïsme.

C'est pourquoi, avant de quitter notre héros, j'invite la jeunesse de Belgique à laquelle il était si fier d'appartenir, à m'accompagner là-bas dans la vieille église d'Alveringhem où, dans la grande tempête toute frémissante du fracas des obus, furent transportés, pour le liturgique adieu, tant de nos bien-aimés soldats. Là, comme les valeureux chasseurs de 1916, devant le long cercueil drapé des couleurs nationales et étoilé de la décoration de Chevalier de l'Ordre de Léopold, qu'elle se recueille et prie un instant. Puis, dans la grande paix du cimetière, sous les arbres où sont couchés tant des nôtres et où désormais le vent chante et les berce, qu'elle relise avec moi l'adieu émouvant que le major Peellaert adressait, le 20 mai 1916, à ce jeune officier de chez nous qui a appris à la jeunesse comment il faut vivre et comment il faut mourir.

« Mon Général, Messieurs,

» Au moment où nous allons escorter notre  
» camarade Steinmetz vers le champ où sont  
» couchés les héros de la Patrie, permettez-moi,  
» sous l'empire d'une profonde émotion, de vous  
» dire quels sentiments animent les officiers du

» III<sup>e</sup> bataillon du 4<sup>e</sup> chasseurs à l'égard de leur  
» cher disparu.

» Au milieu de nous, Steinmetz avait marqué  
» sa place : c'était un jeune et ardent officier,  
» doué d'une belle intelligence, d'un caractère  
» droit et honnête, des plus nobles qualités de  
» cœur et d'esprit. Issu d'une vieille famille  
» luxembourgeoise, il avait la volonté tenace, les  
» mœurs simples, le culte de la liberté et la haine  
» du prussien dont l'esprit de domination et d'ex-  
» ploitation avait maintes fois émis les échos de  
» sa violence dans le voisinage de sa ville natale.

» Au cours de la campagne, Steinmetz fait  
» preuve, en toutes circonstances, des plus géné-  
» reuses qualités militaires : A Liège notamment,  
» séparé de sa compagnie, il dresse des barrica-  
» des de rues et s'y défend contre des forces su-  
» périeures. Sous Malines, le choix se porte sur  
» lui et deux de ses camarades, pris hors tour,  
» parmi les chefs de peloton les plus déterminés  
» du régiment, pour l'édification au Sud de la  
» ville, de postes isolés, non soutenus, de manière  
» à empêcher l'accès de la cité à l'ennemi. A  
» Haecht, lors de la seconde sortie d'Anvers, il  
» se trouve avec son peloton en un point décisif  
» de la ligne de feu, lorsqu'une balle lui laboure  
» toute la poitrine. Il est si grièvement blessé  
» qu'il aurait pu se considérer comme ayant fait

» tout son devoir et réclamer une place loin du  
» danger; mais il avait de l'amour-propre, de  
» l'ambition légitime et avait fait à son pays le  
» sacrifice de sa vie.

» Que dire de lui sur l'Yser: à 24 ans, après  
» un an de grade d'officier, il y commande une  
» compagnie pendant cinq mois, à l'entière sa-  
» tisfaction de ses chefs; il fut mon adjoint pen-  
» dant un an, le confidant sans réserves de toutes  
» mes pensées, de toutes mes opinions, de toutes  
» mes espérances patriotiques; il dirigea le mess  
» du bataillon qui devint rapidement un petit  
» cercle intime, tout amical, où les officiers, sé-  
» parés de leur famille, peuvent venir se retrem-  
» per physiquement et moralement.

» Mon cher lieutenant, nous t'aimions pour tes  
» nobles qualités, ton affabilité, ta courtoisie;  
» nous t'admirions pour ta vaillance, ton énergie,  
» ton activité, ton dévouement; nous te remer-  
» cions d'avoir géré nos intérêts avec un désinté-  
» ressement, une probité et une distinction dont  
» le souvenir restera gravé dans nos cœurs.

» Le destin n'a pas voulu que tu ressenties la  
» joie et la satisfaction de voir la Belgique déli-  
» vrée, libre et régénérée, glorieuse dans l'hon-  
» neur et la dignité, laborieuse dans la paix chè-  
» rement reconquise.

» Tu disparais avant l'heure dans ta splendide

» et fière jeunesse sans défauts; mais ton nom  
» sera buriné dans la gloire sur les fastes de la  
» Nation.

» Lorsque les générations futures feront l'appel  
» des braves qui ont tenu le pays par un coin  
» émergé des flots sombres de l'invasion, tu ne  
» seras pas oublié, car la reconnaissance chan-  
» tera le souvenir de tes actes.

» Adieu, mon cher lieutenant. »



## LE SOUS-LIEUTENANT VICTOR CALLEMEYN

Le sous-lieutenant Victor Callemeyn est un des héros légendaires de l'épopée 1914-1918.

Né à Courtrai, le 20 février 1895, d'une famille flamande très honorable, il en avait hérité les grandes qualités et particulièrement une ténacité sans bornes. Aussi termina-t-il avec fruit ses humanités au Collège Saint-Amand à Courtrai. Et, après s'être classé 6<sup>e</sup> en rhétorique, il obtint une mention spéciale au concours organisé entre tous les collèges épiscopaux de la Flandre Occidentale. L'idéal du jeune étudiant était de devenir médecin, afin de se consacrer entièrement au soulagement de la souffrance.

Mais la Providence en avait décidé autrement. Quand la guerre éclata, il n'hésita pas un moment à faire son devoir et c'est ainsi que, le 5 août 1914, il s'enrôla dans les rangs de notre petite armée. Après avoir signé son engagement à Bruxelles, il fut dirigé sur Malines pour y recevoir son instruction militaire.

Homme de principes, il resta en toutes circonstances un fervent chrétien et un soldat modèle.

Sous la pression des avant-gardes allemandes, Malines ne compte bientôt plus qu'une poignée de volontaires comme couverture de défense. Avec quelques camarades, Callemeyn est au premier rang et défend le terrain pied à pied contre un ennemi dix fois supérieur en nombre. Puis, il rejoint le gros de l'armée des volontaires à Melle. Là, les gardes-civiques ont dû abandonner aux mains de l'ennemi un canon que Victor décide de reprendre à tout prix. Il dresse son plan d'opération et, aidé de quelques hardis compagnons, il s'empare de la pièce d'artillerie. Ce fut son premier fait d'armes.

Comme de sombres nuages, les masses grises allemandes s'amoncellent à l'horizon. En colonnes serrées elles s'avancent à travers le pays, semant la ruine et le deuil sur leur passage. Partout les nôtres doivent céder sous l'irrésistible poussée. C'est le sauve-qui-peut général.

Il ne reste plus qu'à fuir et Callemeyn, resté un des derniers, gardant tout son sang-froid, prend place sur une auto. Mais, au moment de démarrer, le véhicule est arrêté par trois casques à pointe, qui mettent les occupants en joue. Victor ne se laisse cependant pas intimider et, saisissant son revolver, avec tout son calme et sa présence d'esprit, abat les trois Allemands.

Après ce deuxième exploit, il rejoint le gros

de son unité qui s'est regroupée en vue d'arrêter le flot envahisseur. Le choc fut terrible. Dans cette rencontre, le jeune volontaire fait preuve d'une grande bravoure et d'une énergie inébranlable. Grièvement blessé à la main droite, il est évacué sur la clinique du docteur Vercauteren, de Gand. Après six semaines de soins, il est renvoyé dans sa famille à Courtrai.

Victor Callemeyn ne peut rester inactif. Il a fait sienne la devise de Napoléon : « Repos ailleurs ». Malgré l'occupation de Bruges par les Allemands, il parvient à tromper leur vigilance et, bravant tous les dangers pour passer la frontière, il réussit à pénétrer en territoire hollandais. De là, il se hâte de rejoindre l'armée combattante. Il effectue la traversée, débarque en Angleterre et gagne sans encombre la France. Quelle satisfaction n'éprouve-t-il pas quand, arrivé à Carteret, il endosse à nouveau son uniforme de soldat !

Les chefs de Callemeyn ont, dès le premier contact, remarqué ses belles qualités militaires et ils l'engagent à suivre, à Bayeux, les cours de l'école des officiers auxiliaires.

Le jeune volontaire de guerre s'y signale par son intelligence, son esprit de discipline et ses aptitudes professionnelles. Aussi l'étoile d'adjudant le récompense-t-elle bientôt de ses efforts. Il est tout d'abord désigné pour donner l'instruction

à des recrues, mais le jeune chef de peloton s'aperçoit bientôt qu'il n'est pas là à sa place; car il estime que c'est au front qu'il pourra donner vraiment toute sa mesure. Il demande donc à rejoindre l'armée de campagne qui réclame des chefs courageux. Callemeyn est désigné pour le 10<sup>e</sup> régiment de ligne et part pour la ligne de feu, comme à une noce... Il sait, cependant, que la mort guette là les plus vaillants. Mais son courage et son audace grandissent en face du danger.

C'est pourquoi, il n'hésite pas à solliciter les missions les plus périlleuses et les postes les plus exposés. Patrouiller est pour lui une véritable passion. Chaque fois qu'on fait appel à des hommes de bonne volonté, il est le premier à répondre: présent! Risquer sa vie est pour lui un jeu.

Lorsqu'il débarque à Adinkerke, le 20 février 1916, son régiment défend Dixmude, secteur mouvementé où, de la Minoterie, l'ennemi domine nos positions de la digue Ouest. Des duels journaliers éclatent entre nos mortiers de tranchées et les lance-torpilles allemands séparés seulement par l'Yser. Du 2 au 9 mai, l'ennemi redouble d'activité et exécute des tirs par bombes d'une extrême violence sur nos tranchées de première ligne, bouleversant complètement les ouvrages, détruisant les abris, tuant et blessant les défenseurs de la

berge de l'Yser. Les pertes du régiment sont sérieuses.

Le sergent Callemeyn se montre stoïque sous les rafales d'obus de tous calibres et sauve d'une mort certaine plusieurs soldats que la mitraille ennemie a frappés.

Une citation à l'ordre du jour de la division du 30 mai l'en félicite en ces termes : « Sergent » courageux et dévoué, sous un violent bombar- » dement des premières lignes, s'est porté au se- » cours de soldats blessés et les a ramenés au » poste de secours. »

A Ramscapelle, du 25 mai 1916 au 20 mars 1917, il continue à se distinguer par sa bravoure et son extraordinaire présence d'esprit. Jamais il n'abuse de son autorité. Aussi est-il adoré de ses subordonnés. Par la force de sa parole convaincante, doublée d'une action entraînante, il reste l'animateur de ses soldats qui le considèrent comme un frère dévoué. Callemeyn est au fait un tendre, une âme sentimentale et généreuse qui sait se pencher sur les souffrances et les misères de ses petits soldats. C'est aussi un poète. Il nous a laissés, dans les deux langues nationales, de très beaux poèmes qui ont été publiés dans la brochure flamande que lui a consacré M.

l'abbé A. Dewilde, un de ses anciens professeurs au collège Saint-Amand, à Courtrai. (1)

L'amour de Dieu, qui est la pierre angulaire de sa grandeur d'âme et l'animateur de ses actes valeureux, rayonne dans la plupart de ses écrits. Ecoutez ce poème consacré au Christ mutilé du cimetière de Ramscapelle qui, en juin 1916, fut jeté en bas de sa croix par un obus sacrilège :

*Au fond d'un cimetière,  
Sur la ligne de feu,  
Se meurt un Christ de pierre,  
Planté par nos aïeux.*

*Les canons de la guerre  
Défonçaient les tombeaux,  
Et le vieux cimetière  
Blanchissait de leurs os.*

*Alors le Christ de pierre,  
Le bras gauche brisé  
Par la balle meurtrière,  
De sa croix est tombé.*

*Au fond d'un cimetière,  
Etendu sous la croix,  
Se meurt un Christ de pierre,  
Menaçant du poing droit.*

---

(1) In mémoriam: Victor Callemeyn.

En prose, Victor Callemeyn nous a laissés, dans son carnet de route, trois récits en flamand qui font penser aux meilleures pages de Styn Streuvels. Le premier de ces tableaux de guerre est l'enterrement, la nuit, d'un de nos soldats tombé sur les rives de l'Yser. Rien n'est plus émouvant que la relation de ces funérailles guerrières au clair de lune, tandis que le canon gronde et que les mitrailleuses, dans un tic-tac précipité, égrènent leurs balles homicides.

Voici, en français, la traduction aussi fidèle que possible de ce récit :

« Une nuit où scintillent mille étoiles. Une église en ruines où nichent des hiboux dont les ululements font penser à la mort, des rayons de lune filtrent à travers les vitraux brisés et éclairent de leur lumière blafarde une tombe ouverte.

» Sur deux rangs, cent soldats sont là, immobiles comme cent statues de marbre sur un tombeau de roi. Un homme, étoiles au collet et croix sur la poitrine, va et vient devant le front de sa troupe. Son sabre cliquette régulièrement sur le pavé de cendres. Un bruit, un mouvement à l'entrée du cimetière : ils sont là. Une forme blanche s'avance.

» Le sabre de l'officier brille au clair de lune.

» — Garde à vous !

» Les talons claquent, les statues grandissent.

» — Portez... armes!

» Trois coups secs rompent le silence.

» Un prêtre vêtu de l'aube blanche et de l'étole noire brodée d'or s'achemine en priant. Derrière lui quatre guerriers portent sur deux fusils un cadavre jambes et bras ballants. Le sabre de l'officier brille soudain de haut en bas. C'est le salut du chef dont les yeux, mouillés de larmes, scintillent comme des étoiles.

» — *De profundis clamavi ad te Domine...*

» — *Requiem æternam dona ei Domine...*

» — *Et Lux perpetua luceat ei!*

» Le commandant s'approche. Il soulève délicatement le héros et, tout à coup, dans un frisson, pose ses lèvres sur le front glacial. Les hommes tressaillent...

» Puis, le commandant descend avec son fardeau dans la tombe et l'y dépose comme un enfant dans son berceau.

» Tenant toujours la main du défunt, il parle ainsi à sa troupe: « Soldats! Rendez hommage » à la dépouille mortelle de votre camarade en » qui battait une âme de héros. Il est mort au » poste d'honneur pour la Patrie. Ici, jurons, vi- » vants et morts, la main dans la main: Victoire » ou la mort! »

» Puis s'adressant au glorieux disparu: « Héros

» tombé au champ d'honneur, nous avons souffert et combattu ensemble. Le commandant Van Holsbeek ne vous quitte pas. Il continuera votre œuvre jusqu'à ce que sonne sa dernière heure. »

» Et de nouveau à sa troupe : « Soldats ! nous allons combattre. N'oubliez pas votre camarade. »

» Le sabre brille à nouveau en s'abaissant.

» — Présentez armes !

» Un bruit sec et puis le silence...

» — *In Paradisum!*...

» Deux guerriers comblent la fosse. Puis, sur la tombe, ils plantent une petite croix de bois.

» — A droite... Droite !

» Les statues marchent sur le chemin de cendres. De leurs lourdes semelles elles frappent les morceaux de bronze des cloches brisées, âmes des tours abattues, qui, un instant, réveillées de leur sommeil de mort chantent à nouveau.

» Dans le lointain, une fusée jaune, pareille à une étoile filante, s'élève dans le ciel, papillonne et éclaire un instant les maisons en ruines, le cimetière aux croix renversées et les hommes qui retournent au combat.

» Au loin bougonnent les voix rauques des canons.

» Ce sont les cloches funèbres de la mort. »

Partout la mort qu'il nargue semble le fuir. Callemeyn le reconnaît dans ses lettres : « Depuis » deux ans, le Bon Dieu m'a protégé d'une façon » exceptionnelle. Même si j'étais à moitié mort » au milieu de l'Océan, je crois qu'il me sauve- » rait encore... »

Dieu allait cependant accepter le sacrifice de cette vie pleine de vertus et enrichie de qualités imprégnées du plus pur patriotisme.

On est en avril 1918. Le 10<sup>e</sup> régiment de ligne qui a l'honneur de compter dans ses rangs ce chef au caractère d'acier, mais au cœur profondément sensible, occupe le secteur d'Elverdinghe.

L'ennemi dispose de nombreuses mitrailleuses, dont l'emplacement n'est pas repéré, qui flanquent complètement le poste de la Ferme du Chien, en interdisant l'accès. Dans la nuit du 28 au 29 avril, vers 2 heures, l'ennemi commence à bombarder violemment Martin-Mill ainsi que toutes les communications du sous-secteur. Vers 3 heures 15, Martin-Mill est attaqué par l'ennemi, qui aborde la position de flanc. Le poste, fort d'un peloton d'une trentaine d'hommes de la 3<sup>e</sup> compagnie, commandé par le sous-lieutenant Callemeyn se défend énergiquement. Un combat violent est engagé. L'artillerie effectue pendant ce temps un barrage nourri d'artillerie et de minnenwerfers qui isole complètement le poste. Celui-ci se défend à outrance ainsi qu'il en a reçu l'ordre ;

l'officier qui le commande est grièvement blessé, mais il continue à combattre. Les Allemands sont repoussés, dans les premiers assauts à la grenade et au fusil; ils subissent des pertes considérables. Une fraction de contre-attaque, sous les ordres du sous-lieutenant Clabecq, rentré l'avant-veille de l'hôpital après guérison d'une blessure, s'efforce en vain de traverser le barrage ennemi afin de secourir la garnison de Martin-Mill. Le sous-lieutenant Clabecq est tué, ainsi que plusieurs de ses hommes.

Martin-Mill a succombé glorieusement; la plupart des occupants sont tués ou blessés, les autres faits prisonniers. Deux hommes du peloton échappèrent seuls à l'ennemi et purent rejoindre nos lignes. (1)

Qui décrira avec les mots qui conviennent les péripéties de la résistance épique déployée par les défenseurs de ce poste avancé, dont le sous-lieutenant Callemeyn fut l'âme?

C'est en vain qu'au moyen de fusées éclairantes il a réclamé du secours aux postes voisins. Aussi, quand ses hommes lui demandent ce qu'il reste à faire, il répond d'une voix de cristal: « Tenir ferme! Vaincre ou mourir! ». Et lorsque, après une défense opiniâtre, il est mortellement

---

(1) Historique du 10<sup>e</sup> de Ligne.

blessé aux jambes, il défend à ses hommes de le transporter en disant : « Inutile, je suis quand même perdu, assurez votre propre défense ». Il avait pressenti et quasi prophétisé sa fin.

Plein de sang-froid, saluant la mort d'un cri sublime qui est bien l'expression de son amour patriotique, le fier soldat qui est aussi un fils aimant écrit à ses parents, la veille de sa mort, dans le fracas de la mitraille, une lettre admirable, solennelle comme un testament. Cette lettre qui reflète toute la beauté d'une âme sereine et d'un cœur affectueux, il l'adresse aux siens en français. Car, bien que pur flamand, il ne considère pas comme une trahison le fait d'écrire cet ultime adieu dans une autre langue que celle de son enfance. Il estime, au contraire, que la langue française ne doit pas être pour lui une étrangère, puisqu'elle est une des langues nationales de la Patrie pour laquelle il va généreusement offrir sa vie.

« Dimanche, 28 avril 1918.

» Mes chers parents, mon cher frère,

» Quand vous recevrez cette lettre, je serai  
» mort. Les heures s'en vont avec une lenteur  
» désespérante ! Depuis deux jours je sais qu'il  
» faut mourir. Ce n'est pas amusant quand on  
» est jeune. Hier, j'étais triste. Je me suis res-

» saisi. Ce soir, nous partons en première ligne.  
» Quelques mètres à gauche du chemin de fer  
» Ypres-Thourout, un peu avant d'arriver à la  
» gare de Langemark, il y a une petite colline,  
» dans le temps surmontée par un moulin. C'est  
» là que je mourrai comme Sneyssens. Les bo-  
» ches ne m'auront jamais vivant, à moins que  
» je ne sois mortellement blessé avant de pouvoir  
» me défendre. Je mourrai le pistolet dans la  
» main droite, le poignard dans la main gauche.  
» La position est magnifique, je pourrai vendre  
» chèrement ma vie prise à 23 ans ! Adieu. Fai-  
» tes mes adieux à ma famille et à Bruges. Exté-  
» rieurement froid, je vous aimais beaucoup. Je  
» vois le soleil, je le salue, je l'aime. C'est une  
» des dernières fois que je le vois.

» Adieu la vie ! la jeunesse ! Adieu à 23 ans !

» Zut ! Je deviens sentimental !

» Ils m'auront ! Mais cela coûtera cher !

» Vous me pleurerez. Mais vous ne serez pas  
» les seuls. Beaucoup d'Allemandes pleureront  
» sur les berceaux, des fiancées pleureront leurs  
» fiancés, des pères et des mères leurs enfants !

» Et toi, mon frère Joseph, n'oublie jamais que  
» j'ai gagné au feu mon étoile d'officier et que  
» les frontières sont rouges de mon sang !

» Je me suis mis en grande tenue. Il faut mou-  
» rir proprement.

» Je me vois déjà engagé, heureux de mon cal-  
 » me devant la mort, froid comme une statue de  
 » fer. Adieu ! Priez pour mon âme qui a beau-  
 » coup souffert ! Je vous embrasse. Rendez-vous  
 » là-haut ! »

(Signé) V. Callemeyn,

*Sous-lieutenant, 10<sup>e</sup> régiment de ligne.*

« Fait ce 28 avril, sur la rive Est du canal de  
 » Boesinghe à 500 mètres au Sud du pont de  
 » Boesinghe (côte 14). »

Est-il, dites-moi, des paroles plus sublimes que  
 celles prononcées avant de mourir par ce jeune  
 héros, en ce clair dimanche d'avril 1918 ?

Traduites en action immédiatement après, el-  
 les se passent de tout commentaire, car elles  
 ébranlent les cœurs les plus durs.

La citation posthume qui octroie au sous-lieu-  
 tenant Callemeyn la Croix de Chevalier de l'Or-  
 dre de Léopold est une des plus belles de celles  
 inscrites au livre d'or de l'armée belge. Elle est  
 ainsi libellée :

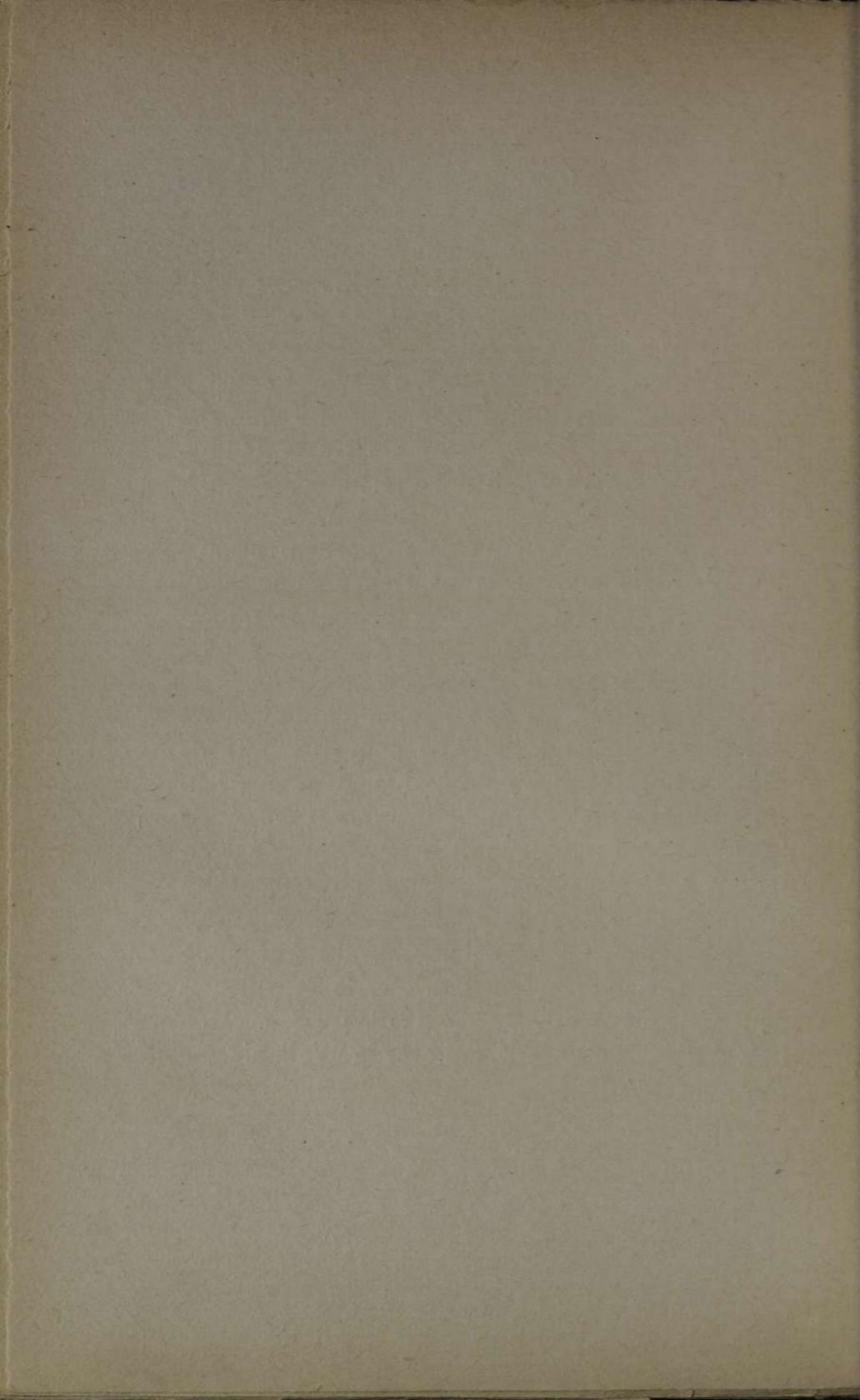
« Modèle de l'officier chef de peloton, d'un  
 » courage, d'un sang-froid et d'une énergie su-  
 » perbe. Ardent patriote, doué des belles qualités  
 » morales militaires, ayant sur ses hommes le  
 » plus grand ascendant conquis par la noblesse  
 » de son exemple.

» Le 29 avril 1918, commandant le poste avan-  
» cé de Martin-Mill (Langemarck), a défendu  
» sa position à outrance, repoussant plusieurs as-  
» sauts vigoureux des Allemands très supérieurs  
» en nombre. Bien que blessé, a continué de com-  
» battre face à l'ennemi, lui faisant subir des  
» pertes considérables. A refusé de se rendre,  
» répondant à l'ennemi par des paroles de mé-  
» pris.

» A poussé la défense de sa position jusqu'à  
» l'extrême limite de la résistance et jusqu'au  
» moment où il fut atteint une seconde fois, mor-  
» tellement. Deux hommes de son poste échap-  
» pèrent seuls aux Allemands. »

Le 10<sup>e</sup> régiment de ligne, aujourd'hui régiment  
des Chasseurs Ardennais, ne pouvait rendre de  
plus pieux et de plus durable hommage aux bel-  
les qualités morales et militaires de cet enfant de  
Flandre qu'en faisant buriner son nom et ses ci-  
tations à l'entrée de la caserne où servent les  
futurs officiers de réserve.

Modèle de chef de peloton, brillant exemple  
d'énergie, fier et ardent patriote, le sous-lieute-  
nant Callemeyn est, depuis 1918, un admirable  
trait d'union entre la Flandre et la Wallonie.



## LE SOUS-LIEUTENANT MAURICE DUPONT

Maurice Dupont naît à l'ombre du vieux clocher de Saint-Julien à Ath, le 12 juin 1896. Il essaye ses premiers pas au bord de la Dendre, dolente et riieuse, puis, à l'âge de cinq ans, il quitte la cité des « Goliath » pour aller habiter Leuze, où son père est nommé directeur de l'école moyenne. C'est dans cet établissement, sous la vigilante direction paternelle, que le jeune Maurice trace ses premières lettres et, quelques années plus tard, se passionne pour la littérature, l'histoire et la géographie. L'étude de notre histoire nationale est sa meilleure distraction. Pas de doute que cette lecture des hauts faits de nos anciens guerriers à Groeninghe, sur les hauteurs de Ste Walburge et sous les murs de Bruxelles ait jeté dans le cœur du futur héros les premières semences de l'idée de patrie, dont il sera l'admirable défenseur.

Opiniâtre à l'étude comme il le sera plus tard à la bataille, il participe, en août 1911, au concours général des écoles moyennes, remporte le premier prix de rédaction française, et obtient la

troisième place dans le classement général. Les années 1912, 1913 et 1914 le retrouvent à l'Athénée de sa ville natale, où il termine brillamment les 3<sup>e</sup>, 2<sup>e</sup> et 1<sup>re</sup> scientifiques. Au cours de ces années, il exprime à plusieurs reprises à son père le désir d'être officier. De très bonne heure du reste, presque de naissance, puisque Saint-Maurice son patron est un patron guerrier, Dupont avait, dans ses aspirations comme dans ses jeux, montré un grand attrait pour l'armée. Et c'est ainsi que, le 18 juin 1914, il obtient gain de cause auprès de ses parents et s'engage au 6<sup>e</sup> régiment de Ligne comme volontaire de carrière. Quelques semaines plus tard, il se présente à l'examen d'entrée à l'Ecole Militaire, examen que l'invasion ne permet pas de terminer. Dans le brouhaha de la mobilisation le jeune volontaire rejoint gaiement à Anvers ses camarades fantasmes, ceux pour qui la mort aura, pendant toute la guerre, une prédilection particulière. Avec son régiment, il prend part comme simple soldat aux combats de Haecht, Werchter et Wygmael. Aux combats de Wavre-Sainte Catherine, Pullaer, Nieuport et Ramscapelle on le retrouve comme agent de liaison de l'Etat-Major de la 6<sup>e</sup> brigade mixte. Cette fonction sans attrait et combien périlleuse, il la remplit avec un allant et un courage remarquables. Jour et nuit, on le voit à bicyclette

ou à pied parcourir la plaine labourée par les obus, les villages en ruines ou le dédale des tranchées portant les ordres et les contre-ordres aux unités dispersées par les combats inégaux et les retraites forcées. Il aime à s'offrir déjà pour les missions dangereuses et jamais son ardeur ne fléchit.

Dans son carnet de route, où il a copié un épisode : la prise de Ramscapelle, racontée dans le « Courrier de l'Armée » de l'époque par le capitaine-commandant J. Jacoby, Dupont clôt les pages où son régiment est à l'honneur par ces mots : « Honneur à ceux qui sont morts pour la Patrie... » Phrase caractéristique qui est l'épanouissement de tous les sentiments patriotiques que le courageux délégué porte en lui. Aussi, notre jeune combattant s'élève-t-il vite dans la hiérarchie ; les galons de caporal, de sous-officier, de sous-lieutenant viennent successivement récompenser ses exploits. Promu à ce dernier grade le 11 avril 1916, le nouvel officier est affecté à la 4/IV du 6<sup>e</sup> régiment de Ligne. Là, il se révèle bientôt dans la plénitude de sa valeur guerrière.

Dans l'âme frémissante du jeune chef, la guerre a conservé toute sa puissance d'idéal ; pas une journée qui ne lui fournisse l'occasion d'accomplir des choses grandioses et extraordinaires. La

bravoure est en lui comme une ardeur religieuse.

Durant de longs mois qui égrènent des jours décevants et sans gloire, il garde le feu sacré et continue à affronter le danger sans crainte et sans défaillance. La morne réalité, qui l'accable depuis deux ans, n'a pas brisé le ressort de son ambition glorieuse. On reste confondu devant cette abnégation persistante, devant cet héroïsme tenace que n'entame pas la vision aiguë de tant de scènes de carnage et de mort. Aussi, dans cette âme toujours vibrante et enflammée, ses subordonnés trouvent-ils le foyer lumineux et ardent vers lequel on se tourne quand le découragement assombrit ou que l'incertitude paralyse. Quel meilleur stimulant, en effet, que l'exemple d'un chef à qui on voudrait ressembler.

Dupont incarne en quelque sorte la religion du devoir et c'est pourquoi, après avoir été le soldat sans reproche, il sera le chef qui réalisera des prodiges. En ce cœur d'élite brûle la haine sainte qui n'est que l'envers de l'amour de la Patrie. Il hait de toute son âme ces ennemis qui ont voulu détruire les forces vitales de son pays et cette détestation de l'envahisseur lui inspire l'énergie nécessaire pour se battre magnifiquement. Comme tous les cœurs généreux, Dupont aime la guerre non pour elle-même, mais parce qu'elle

est la croisade sainte qui délivrera les siens du joug des traîtres.

C'est dire qu'il estime par dessus tout ses compagnons d'armes et qu'il le leur prouve en toutes circonstances. Sous la rude écorce du guerrier bat un cœur sensible et délicat à l'extrême. Le vaillant officier possède non seulement la sympathie de ses hommes et de ses chefs, mais encore leur confiance. Son attitude franche et ferme, celle de l'homme qui avance sans peur en dressant sa haute silhouette sur la plaine déchirée par les éclats d'obus et les balles, l'a vite rendu légendaire et tout le monde connaissait « le grand Dupont ».

Il est le volontaire des coups de main hardis et des missions aventureuses. Patrouilles douteuses dans le no man's land aux mille embûches, reconnaissances à travers les fils barbelés et les hautes herbes, incursions à coups de baïonnettes dans les organisations ennemies, telles sont les entreprises qu'aime et que recherche l'intrépide chef de peloton.

En juin 1916, en enlevant un poste allemand au sud du redan du passeur, le sous-lieutenant Dupont illumine le bataillon d'un magnifique rayon de gloire. Il est, pour ce fait d'armes, cité à l'ordre du jour de l'Armée du 5 octobre 1916

et décoré des croix de l'Ordre de la Couronne et de la Guerre en ces termes :

« Est nommé Chevalier de l'Ordre de la Couronne et décoré de la Croix de guerre : Dupont »  
» Maurice, sous-lieutenant auxiliaire. Jeune officier plein d'allant et de courage, chargé de »  
» diriger un coup de main contre un poste ennemi, a fait preuve, lors de la reconnaissance »  
» préliminaire et lors de l'opération elle-même, »  
» de décision, de coup d'œil et de sang-froid. »  
» Grâce aux judicieuses dispositions prises, a pu, »  
» sans subir la moindre perte, procéder à la destruction partielle du poste ennemi et en ramener prisonnière toute la garnison forte de 14 »  
» hommes. »

Dès ce moment, le renom de bravoure franchit le cadre du bataillon et le commandant du 16<sup>e</sup> de Ligne, où il est passé lors de la formation du régiment le 26 décembre 1916, l'attache à son Etat-Major en qualité d'officier de renseignements. Là, avec les sous-lieutenants Goethals et Verhaghen, il continue à se disputer l'honneur des missions audacieuses.

Dans ses nouvelles fonctions, Dupont reste le merveilleux excitateur d'ardeur guerrière qu'il fut à la troupe. Pondéré, méthodique, d'une ténacité inébranlable, il continue à se signaler dans la recherche du renseignement, l'une des plus

belles carrières ouvertes à l'héroïsme. Les renseignements il les moissonne à coups d'audace, car il n'est pas de raid auquel il ne prête généreusement son concours. Il oppose aux exemples légendaires du « de Viris illustribus » les traits admirables de l'officier de 1914.

Toujours impatient de courir à l'assaut, on le trouve à nouveau à Dixmude, le 19 octobre 1917, à la tête d'un peloton de la 10<sup>e</sup> compagnie du 16<sup>e</sup> de Ligne, celle du capitaine-commandant Mahy, lors d'une tentative d'incursion dans la fameuse minoterie de la B. 16. Sa brillante conduite au cours de cette opération lui vaut la citation suivante à l'ordre du jour n. 32 de la brigade en date du 25 octobre 1917 : « Sous-lieutenant Dupont Maurice, officier signaleur. Pour le grand calme et l'esprit d'abnégation habituels avec lesquels il a assuré la liaison entre plusieurs détachements de reconnaissance, luttant à la grenade et au fusil dans les tranchées ennemies de Dixmude. Avoir ramené son groupe avec ordre et sang-froid à travers un violent feu de barrage de l'artillerie ennemie. »

Le lendemain de cette belle citation, l'intrépide officier que rien ne rebute renouvelle son exploit sur cette redoute inabordable tant à cause de son organisation complexe que par l'acharnement avec lequel l'ennemi la défend. Nuit tra-

gique, vision grandiose et diabolique à la fois, que le temps ne parviendra pas à effacer de ma mémoire. De toutes parts, la mitraille en furie crache des gerbes de feu. Du côté ennemi comme du nôtre, les obus grondent, sifflent et hurlent semant la mort et l'effroi. La terre est secouée jusque dans ses entrailles et les abris eux-mêmes, à l'exemple de ceux qu'ils protègent, frissonnent et tremblent sous la menace. Et, tandis que les fusées vertes, blanches et rouges sillonnent le ciel et retombent en gerbes multicolores, des flots d'argent vif jaillissent des rives de l'Yser. Ils éclairent soudainement toute la plaine jusqu'aux maisons de Dixmude, dont les carcasses noircies se dressent comme des fantômes dans la nuit tout à coup dissipée. Jamais la terre des Flandres ne fut ainsi illuminée, et je me l'imagine pareille lorsqu'au jour de la résurrection dernière nos glorieux martyrs en surgiront pour la récompense éternelle. C'est une émission de liquide enflammé qui appuie notre attaque. A la faveur de cette pluie de lumière, on aperçoit nettement nos indomptables patrouilleurs montant en grappes serrées à l'assaut de la redoutable taupinière allemande, dont ils ne parviennent malheureusement pas à trouver l'entrée. Celle-ci n'a, en effet, qu'une seule issue du côté de Dixmude, vérita-

ble souterrain par où déjà arrivent les renforts ennemis.

Aussi, devant le nombre, nos valeureux soldats sont-ils obligés de se retirer. Et, bientôt, se détachant sur la lumière vacillante des dernières fusées-signaux, on n'aperçoit plus que quelques silhouettes ombreuses : une civière et un héros mortellement blessé que l'on transporte, en dehors de la zone de mort, en courant... C'est le lieutenant Dupont qu'accueillent quelques heures plus tard, à l'aube du jour, les dévouées infirmières de l'hôpital d'Hoogstade. Mais tous les soins dont le personnel entoure la chère victime sont vains et la belle âme du jeune lieutenant prend son vol vers le ciel des divins apaisements, dans l'après-midi du 27 octobre 1917 (1).

Le lendemain, après un service solennel dans la modeste église d'Alveringhem, à l'issue duquel le colonel Delfosse retrace la brillante carrière du vaillant officier, son régiment tout entier le conduit à son dernier poste, dans ce beau et reposant clos de martyrs qu'est le cimetière mi-

---

Cette opération, qui comprenait six détachements d'infanterie, était commandée par le Capitaine René Devyver du 6<sup>e</sup> de ligne. Celui-ci avait notamment sous ses ordres les sous-lieutenants Goethals, Bauduin, Verhaghen, Dupont et l'adjudant Maertens. De ces cinq chefs de peloton, seul le sous-lieutenant Verhaghen devait rentrer vivant du grand drame.

litaire d'Oeren. Et la douce terre de Flandre qu'il avait si âprement défendue l'accueille avec amour dans son sein, comme une mère son fils bien-aimé. Mais avant de le coucher dans sa tombe, la Patrie l'a élevé au rang des chevaliers du Grand Roi en termes particulièrement élogieux et émouvants :

« Est nommé Chevalier de l'Ordre de Léopold  
» Dupont Maurice, sous-lieutenant auxiliaire. Of-  
» ficier animé d'un grand esprit de sacrifice,  
» d'une crânerie et d'un entrain remarquables,  
» au front depuis trente-neuf mois. Assurant le  
» 27 octobre 1917, comme officier T. S., la liai-  
» son entre les différents groupements d'un dé-  
» tachement exécutant un raid dans les tranchées  
» ennemies à Dixmude et voyant que des groupes  
» voisins du sien étaient contraints à se replier,  
» sous un violent tir de barrage et de mitrailleu-  
» ses, s'est mis debout sur le parapet de la tran-  
» chée ennemie et, montrant du bras la Minote-  
» rie soumise à l'action de nos lance-flammes  
» s'est écrié : « Jamais, la victoire est à nous...  
» A moi les patrouilleurs... » Il fut frappé mor-  
» tellement au moment où il s'élançait à la tête  
» d'une poignée de braves. Evacué mourant, il  
» n'a cessé d'exhorter ses hommes à continuer  
» la mission qui avait été imposée. Est déjà Che-  
» valier de l'Ordre de la Couronne, porteur de la

» Croix de Guerre et de la Médaille de l'Yser. »

Qui trouvera jamais les mots pour dire jusqu'à quels sommets cette âme de jeune héros s'est haussée ? Ce chef de vingt ans appartient à cette lignée des vrais entraîneurs d'hommes qui pratiquent une grandeur morale supérieure à toutes les philosophies des Socrate et des Platon.

Honte aux intellectuels qui aux heures où il faut la grande collaboration ne comprennent pas qu'ils ont pour devoir de se trouver au premier rang des défenseurs du pays. Honneur, au contraire, à ceux qui, comme Dupont, ont la noble ambition de prolonger le prestige de la race et de perpétuer les gestes des aïeux. Car ils sont les gardiens de la tradition, les transmetteurs d'Idéal et les défenseurs de cette fierté nationale qui fait la beauté d'un peuple.

Puissent nos gars de Flandre et de Wallonie retenir la précieuse leçon que leur donne ce jeune adolescent aux grands yeux chargés de rêves, dont la jeunesse studieuse et les succès et les promesses d'avenir n'empêchent pas le dévouement jusqu'au sacrifice dans la brutalité des batailles les plus meurtrières.



## LE SOUS-LIEUTENANT MAGNEE

Né à Donceel, en Hesbaye, le 8 octobre 1891, Joseph, Florent, Magnée fit ses humanités anciennes au Collège St. Quirin, à Huy. Ensuite il se rendit à l'Université de Liège d'où il sortit, en juillet 1914, avec le diplôme de docteur en droit. Ce diplôme il le conquist avec distinction. Il fit son service militaire à la compagnie universitaire du 12° de ligne et, lors de la mobilisation, il fut versé au 6° régiment de ligne à Anvers. Avec son régiment il combat vaillamment : le 19 août à Werchter, les 25 et 26 août à Haecht, le 10 septembre à Rotselaer, le surlendemain à Wesemael, le 5 octobre à Pulaer, le 26 à St. Georges et le 31 à Ramscapelle. Au cours de ces sorties autour d'Anvers et de cette résistance héroïque sur l'Yser, Magnée se range parmi les plus vaillants de sa compagnie.

C'est que, dès la prime enfance, il fut nourri de cet amour de la Patrie qui prit toute son âme. Il aime profondément son pays, sa région et son petit village blotti au bord de l'Yerne capricieuse et chantante. Lorsque le 4 août il a appris que les calvaires et les humbles chapelles de Wal-

lonie avaient été renversés et profanés, son cœur de chrétien a tressailli d'une sainte indignation. Car, pour lui, Patrie et Religion sont inséparables, il les entoure de la même vénération et ce sentiment, durant toute sa carrière militaire, inspirera sa belle conduite. D'emblée et comme d'instinct, il subit l'attraction de l'idéal patriotique et il saisit l'occasion de le servir.

Ce fut de tout l'élan de son âme et de ses vingt ans que le jeune avocat s'en vint à cet idéal qui lui demande de s'élever au-dessus de lui-même et qui ouvre à son activité juvénile des horizons héroïques. Et c'est pourquoi, il s'expose sans hésiter à tous les périls nécessaires, car le mépris de la mort n'est chez lui qu'une explosion de vie. C'est aussi par besoin de vivre, qu'il meurt noblement; car il sait que c'est la vraie et indiscutable façon de prouver qu'on a tout donné pour la conservation et l'enrichissement des forces matérielles et morales de la Nation.

Sur la couverture de son carnet de campagne il a transcrit cette phrase de Chateaubriand:  
« Quel étrange mystère dans le sacrifice humain !  
» Pourquoi faut-il que le plus grand crime et la  
» plus grande gloire soit de verser le sang de  
» l'homme. »

Et après le premier combat, il écrit à ses parents cette autre phrase merveilleuse plus expres-

sive qu'une longue biographie : « Je ne crains pas » la mort, mon âme est aussi propre que le canon de mon fusil ».

Au cours de l'année 1915, les jours où son régiment est au repos, le sergent Magnée s'offre pour plaider la cause de ses camarades traduits en justice. A Hoogstade et à Loo, il assiste ainsi d'avril à juillet à plus de vingt séances du Conseil de Guerre. Dans ses plaidoiries, Magnée se révèle un avocat de talent et un frère d'armes admirable.

Le 9 août, il est détaché au centre des sous-lieutenants auxiliaires d'infanterie de Gaillon, d'où il sort avec le diplôme d'officier le 8 novembre. Après avoir passé 8 jours au cours de mitrailleuses à Criel, il rejoint la 6<sup>e</sup> compagnie du 16<sup>e</sup> de ligne aux tranchées de Steenstraete.

Ce fut au début de 1916, alors qu'en sa qualité de candidat sous-lieutenant, il était adjoint au chef du 1<sup>er</sup> peloton de cette unité, que je fis connaissance du futur officier. Magnée est, du reste, bientôt connu de tous au bataillon, car son courage, qui va jusqu'à la témérité, a tôt fait de le classer parmi ceux dont les expéditions hardies et les entreprises hasardeuses brisèrent à grands coups les attaques ennemies.

Dans les secteurs de Steenstraete, de Brielen et de Dixmude, partout où il se trouva engagé avec

son peloton, le vaillant officier apporte dans la mission qui lui est confiée, une conscience professionnelle remarquable. Le 6 octobre 1917, au lendemain d'un violent et meurtrier bombardement des tranchées de première ligne, le lieutenant-général Drubbel, commandant la 2<sup>e</sup> division, rendait hommage à sa bravoure en ces termes : « Je cite à l'ordre du jour de la Division : L'au-  
» mônier Eyckmans, les sous-lieutenants auxiliai-  
» res Magnée et Peremans, les médecins Cools et  
» Salme, les sergents Van Kerkhove et Decour,  
» les soldats Leys et Sneyers, tous du 11/16 qui  
» ont fait preuve d'esprit de dévouement en se  
» portant spontanément et avec empressement au  
» secours de blessés pendant un bombardement. »

Pas de physionomie plus attachante et de caractère plus droit que ce fils de la Hesbaye. Son chef de bataillon, le brave et regretté major Bontingh (1) l'a vite remarqué et il fait du jeune sous-lieutenant son adjoint ou pour mieux dire son homme de confiance.

Toujours prêt à rendre service, l'adjoint de bataillon Magnée ne compte bientôt que des camarades au 16<sup>e</sup> régiment de ligne. Mais c'est particulièrement avec le lieutenant Dewaele, son

---

(1) Tué par obus le 18 mars 1918 dans les baraquements d'avecappelle.

ancien chef de peloton, qu'il se lie d'amitié. Ces deux officiers, d'égale vaillance, s'aiment comme des frères; et, s'ils n'ont aucun secret l'un pour l'autre, c'est parce que tous deux ils appartiennent à cette famille spirituelle que crée l'idéal à la fois patriotique et chrétien. Chez ces deux frères d'armes un profond sentiment religieux magnifie, pendant toute la guerre, le moindre de leurs actes. Comme Dewaele, c'est en homme sérieux, réfléchi et convaincu, que Magnée exécute toute chose. Mais ce sérieux ne l'empêche pas d'auréoler sa nouvelle profession de cette joie, de cet optimisme et de cet enthousiasme si nécessaire pour dominer les abattements et les fatigues inséparables de cette guerre d'usure, dans la plaine monotone et déprimante de l'Yser. Dans la boue glacée et sanglante des tranchées, il garde cette bonne humeur, ce caractère jovial et ce rayonnement joyeux qui sont les qualités dominantes du soldat wallon.

En un mot, il a le courage gai. Comme M. Jean Claudin l'a écrit du capitaine-commandant Motte, « Magnée est un pur idéaliste. Il se » bat pour la Cause avec un grand C. Le cou- » rage, la vertu du sacrifice, la guerre portée sur » le plan de la métaphysique et du droit, voilà » les thèmes pour lesquels il s'exalte ». Cet enthousiasme qu'il a pour son métier, il l'a égale-

ment pour la religion de sa race. En première ligne, comme au cantonnement, il fait, chaque fois que c'est possible, honneur à l'éducation religieuse reçue en famille. Sa foi, en face du danger, de la souffrance et de la mort, n'en est que plus vive et que plus ardente.

Il ne manque aucune occasion de prouver qu'il a des principes et qu'il sait y conformer sa vie. Il y a chez ce jeune officier une réserve d'énergie et de fermeté d'âme qui lui fait accomplir ses devoirs journaliers de soldat et de chrétien sans respect humain, avec cette ténacité et cette constance propres aux âmes fortes. Du reste, la vie du front, vraie vie d'ascète et de martyr, fut pour la plupart des combattants l'école par excellence où ils retrouvèrent la simplicité de cœur, la fraîcheur d'âme et l'intelligence toute neuve d'un enfant. C'est, on peut l'affirmer en toute certitude, dans la fidélité religieuse que bon nombre de nos soldats trouvèrent l'esprit de sacrifice et le sens de l'héroïsme chevaleresque par quoi ils s'imposèrent à l'admiration de l'univers. La guerre fut le bouleversement qui remua jusque dans son fond la conscience nationale, ravivant la croyance à l'immortalité de l'âme et l'attachement aux traditions catholiques. Aussi doit-on féliciter ceux qui, avec le Père Martial Lekeux, ont pris la délicate et pieuse initiative de faire ériger

non loin du « Patelin de Notre-Dame », au centre de cette terre de Flandre où s'arrêta l'invasion, un mémorial rappelant les souffrances et les immolations librement consenties.

Le calvaire de Dixmude est le monument particulièrement significatif que l'on doit surtout à cette lignée de jeunes gens qui, comme Magnée, offrirent généreusement leur vie pour la défense des autels et des foyers.

La plus belle des batailles devait enfin offrir au modeste héros l'occasion de sceller de son sang les idées généreuses dont il s'était fait le défenseur. Car, lorsque les clairons sonnèrent de tous leurs cuivres, et à perdre haleine, la poussée décisive, le sous-lieutenant Magnée est de ceux qui se ruent à l'assaut des crêtes de Flandres. Adjoint au major Dorpe, commandant le II/16, il se dépense sans compter toute la journée du 28 septembre 1918 réalisant, aux moments les plus critiques et les plus âpres du combat, la liaison entre son chef et les compagnies de la première ligne. C'est dans la matinée du lendemain, en se portant à l'assaut de Moorslede, que le vaillant officier est mortellement blessé par un éclat d'obus qui lui sectionne les deux pieds. Transporté à l'Hôpital de l'Océan, à la Panne, il y expire dans la soirée. Et là, sur un lit blanc d'hôpital, je m'imagine volontiers le brave et re-

gretté camarade Magnée, le front illuminé déjà de l'auréole des martyrs, récitant pour la dernière fois la belle prière de Psichari : « Seigneur Dieu, » faites que je meure dans une grande victoire » et faites alors que je voie, au ciel, votre splendeur ».

Le II<sup>e</sup> bataillon du 16<sup>e</sup> de ligne se trouvant toujours engagé devant Moorslede lorsqu'eurent lieu les funérailles du lieutenant Magnée au cimetière d'Adinkerke, aucun des officiers qui l'avaient connu et aimé, ne put, au nom de la courageuse unité, lui apporter l'ultime au revoir.

Mais les lettres qu'on va lire et qui furent adressées au lendemain de l'offensive libératrice à la famille du cher disparu sont autant d'oraisons funèbres.

Voici tout d'abord celle qu'en sa qualité de chef de bataillon le capitaine-commandant Desmedt adressa, le 16 octobre 1918, au beau-père du lieutenant Magnée, commandant d'artillerie français :

« J'ai l'honneur de vous adresser au nom de »  
» tout le II<sup>e</sup> bataillon du 16<sup>e</sup> de ligne nos respec- »  
» tueuses et sincères condoléances.

» Notre chef de corps vous a appris la triste »  
» nouvelle du décès de notre pauvre ami Ma- »  
» gnée, Joseph, adjoint au chef de bataillon, tom-

» bé glorieusement des blessures reçues au champ  
» d'honneur.

» Partis à l'attaque le 28 septembre dernier,  
» nous avons accompli, ce jour, une avance de  
» 7 km. à travers les positions fortement organi-  
» sées par l'ennemi depuis plus de 4 années. J'ai  
» parcouru cette étape, toujours en compagnie du  
» major Dorpe et de notre infortuné Magnée, tout  
» ardent, plein de courage et d'intrépidité, selon  
» sa coutume.

» C'est par malheur, le 29 septembre, au cours  
» de notre attaque sur Moorslede que notre cher  
» major et notre brave Magnée furent atteints  
» par le même obus; le major blessé grièvement  
» à la main; Magnée aux jambes. Ils eurent la  
» bonne fortune d'être soignés immédiatement  
» sur place et tous nous avons la ferme convic-  
» tion de pouvoir, après relève, aller reconforter  
» nos deux glorieux blessés.

» Hélas, venus au repos après 13 jours de com-  
» bats meurtriers, nous apprîmes, avec douleur  
» et consternation profondes, la mort de notre  
» cher ami.

» Tous, officiers et soldats, nous pleurons ce  
» pauvre ami. Nous avons perdu en lui le meil-  
» leur des officiers et le meilleur des camarades.  
» Quel bel officier, si vaillant, si généreux, si  
» patriote et d'une rare intelligence. Avocat-sol-

» dat ayant la plus haute conception de ses de-  
» voirs ! Un exemple de vertu chrétienne. Je ne  
» trouve pas de mots pour faire le juste éloge de  
» notre infortuné camarade. Je conçois, mon  
» commandant, toute votre douleur ; la tristesse  
» de votre famille, le chagrin douloureux de votre  
» noble fille, Madame Magnée. Nous prenons  
» une large part à votre affliction.

» Le vide que ce merveilleux officier laisse  
» dans nos rangs ne se comblera jamais ; son  
» souvenir restera gravé dans nos cœurs.

» Je pleure, je suis bien ému, ayant eu Magnée  
» sous mes ordres pendant plus de deux ans et  
» le connaissant depuis plus de trois années.

» Mais il faut s'incliner devant la volonté de  
» Dieu.

» Veuillez agréer, mon Commandant, pour  
» vous et votre famille si éprouvée, avec l'expres-  
» sion réitérée de mes sincères condoléances, l'as-  
» surance de ma considération distinguée. »

Puis voici celle à la date du 11 décembre de  
M. Eykmans, aumônier du bataillon :

« Cher monsieur,

» Rentrant de permission, j'apprends par les  
» officiers du bataillon, que vous êtes venu à  
» Anvers, à la recherche de votre regretté fils ;  
» en même temps je trouve une lettre de sa Da-

» me, dans laquelle elle me demande de vous  
» donner des détails sur la mort du lieutenant.

» Je pense que Messieurs les officiers vous au-  
» ront donné tous les détails de sa mort, mais  
» je tiens à vous renseigner sur la vie de mon  
» meilleur ami. O Monsieur, vous perdez un fils  
» bien-aimé, un fils adoré, et moi, son aumônier,  
» je perds plus qu'un ami, j'y perds un camarade  
» intime, un de ces camarades comme il n'y en  
» a pas deux dans la vie.

» Combien d'heures nous avons passées en-  
» semble, en causant, nous communiquant nos  
» impressions, tout en étudiant le caractère des  
» hommes et tâchant d'en tirer notre profit.

» Joseph, permettez-moi que je le nomme de  
» la sorte, avait une si belle et haute conception  
» de la vie, tous ses actes étaient raisonnés et  
» provenaient d'un mobile profondément chré-  
» tien.

» Monsieur, vous le pleurez, ah ! oui, mais j'ose  
» presque affirmer que son âme était trop belle  
» pour qu'il reste plus longtemps sur cette terre.  
» Ce que j'écris est très sincère et profondément  
» senti. Si souvent je l'ai admiré !

» Sa mort n'a pas été instantanée, Joseph a  
» été administré et a courageusement supporté  
» les douleurs provoquées par sa blessure.

» Si vous désirez avoir d'autres détails, je

» m'empresserai de vous les donner; veuillez  
 » vous dire toujours que j'étais son grand ami  
 » et que par conséquent j'ai à cœur de vous être  
 » agréable dans ces tristes moments. Je prie pour  
 » vous pour que Dieu vous donne le courage  
 » nécessaire. Soumettons-nous chrétiennement à  
 » sa sainte volonté.

» Qu'il repose en paix. — Très respectueuse-  
 » ment. »

Et enfin ces pages à faire pleurer le plus rude soldat que le lieutenant Bruynseels, officier volontaire de guerre, étudiant en philologie germanique, adresse, le 19 décembre, de l'hôpital de Villiers-le-Sec au père de son meilleur ami :

« Cher Monsieur Magnée,

» Votre lettre du 10-12 que je viens de recevoir  
 » m'évoque, une fois de plus, la belle image —  
 » triste souvenir — de votre fils tombé au champ  
 » du devoir. Je comprends l'étendue des mal-  
 » heurs que doit vous causer sa mort précoce dont  
 » je partage sincèrement les navrantes conséquen-  
 » ces. Personne ne pouvait mieux que moi ap-  
 » précier la belle psychologie du cher José: En  
 » 1916 il m'était adjoint comme adjudant et après  
 » sa nomination à la fin de cette même année,  
 » nous vivions toujours ensemble. Nous étions  
 » trois au bataillon à nous entendre. Oh! si bien!

» un petit triumvirat inséparable, le troisième,  
» un avocat, et marié pendant la guerre, égale-  
» ment est tombé une semaine avant l'armistice.  
» Pourquoi dus-je moi seul, célibataire, survivre  
» à cette catastrophe ?

» Tant que j'ai connu José, ce fut une vie de  
» devoir; rien ne pouvait le soustraire, ne fut-ce  
» qu'une minute, de celui-ci. Que de fois nous  
» sommes-nous dit, Dewaele et moi : Si je pou-  
» vais avoir le caractère de Magnée, une fer-  
» mété d'âme comme José seul en avait. C'était  
» l'homme parfait : comme officier adjoint au  
» major c'était lui qui commandait le bataillon  
» et son chef savait qu'avec Magnée il pouvait  
» dormir sur les deux oreilles. Avec cela José  
» était un charmant camarade. J'entends dire un  
» commandant apprenant la mort de José : « C'é-  
» tait le plus chic type du régiment ». S'il avait  
» beaucoup de camarades et amis, nous trois  
» nous étions comme des frères. Tous les jours,  
» il me parlait de sa jeune, charmante épouse,  
» de Donceel, du temps où il écoutait son père  
» jouer du Chopin... il me parlait de ses frères,  
» il me causait tous les jours de ce qui lui était  
» cher. J'étais son confident et son professeur  
» de flamand et d'anglais.

» J'ai écrit à Madame Magnée et lui ai fourni  
» tous les renseignements qu'elle m'a demandés.

» Le 28 nous partions à l'offensive, à la fête.  
» « Nous sommes en route pour Donceel, Evariste... » Le succès dépassait toute espérance.  
» Le 29 nous partons à l'attaque de Moorslede...  
» dans la mêlée on se perd... l'après-midi Moorslede était entre nos mains non sans de lourdes pertes surtout dans les cadres d'officiers...  
» « Magnée est blessé... » Quinze jours nous restons à l'offensive... Magnée ? blessé aux pieds  
» ...gravement disent les uns... « mort » disent les autres... Magnée mort... Ce n'est pas possible ! Ainsi nous restons dans le doute pendant trois semaines... j'avais toujours l'espoir qu'il était en vie. Quand le 15 octobre on annonce officiellement : Magnée mort à l'hôpital de La Panne le 29 au soir et enterré entre La Panne et Adinkerke au cimetière militaire. J'ai pleuré... je ne pus le croire. Nous étions à ce moment pour trois jours au repos... je saute à vélo... je trouve la tombe du cher José... devant celle-ci, j'ai revu tout Magnée, toute sa vie, tout son grand bonheur... Hélas !

» Le lendemain nous nous entendons notre ami Dewaele et moi, pour aller déposer une couronne sur la tombe de notre ami intime... mais voilà : Il faut repartir à l'offensive... départ dans deux heures, on n'a pas le temps de

» faire ses malles. Dans cette offensive l'ami De-  
» waele tombe, moi je suis blessé.

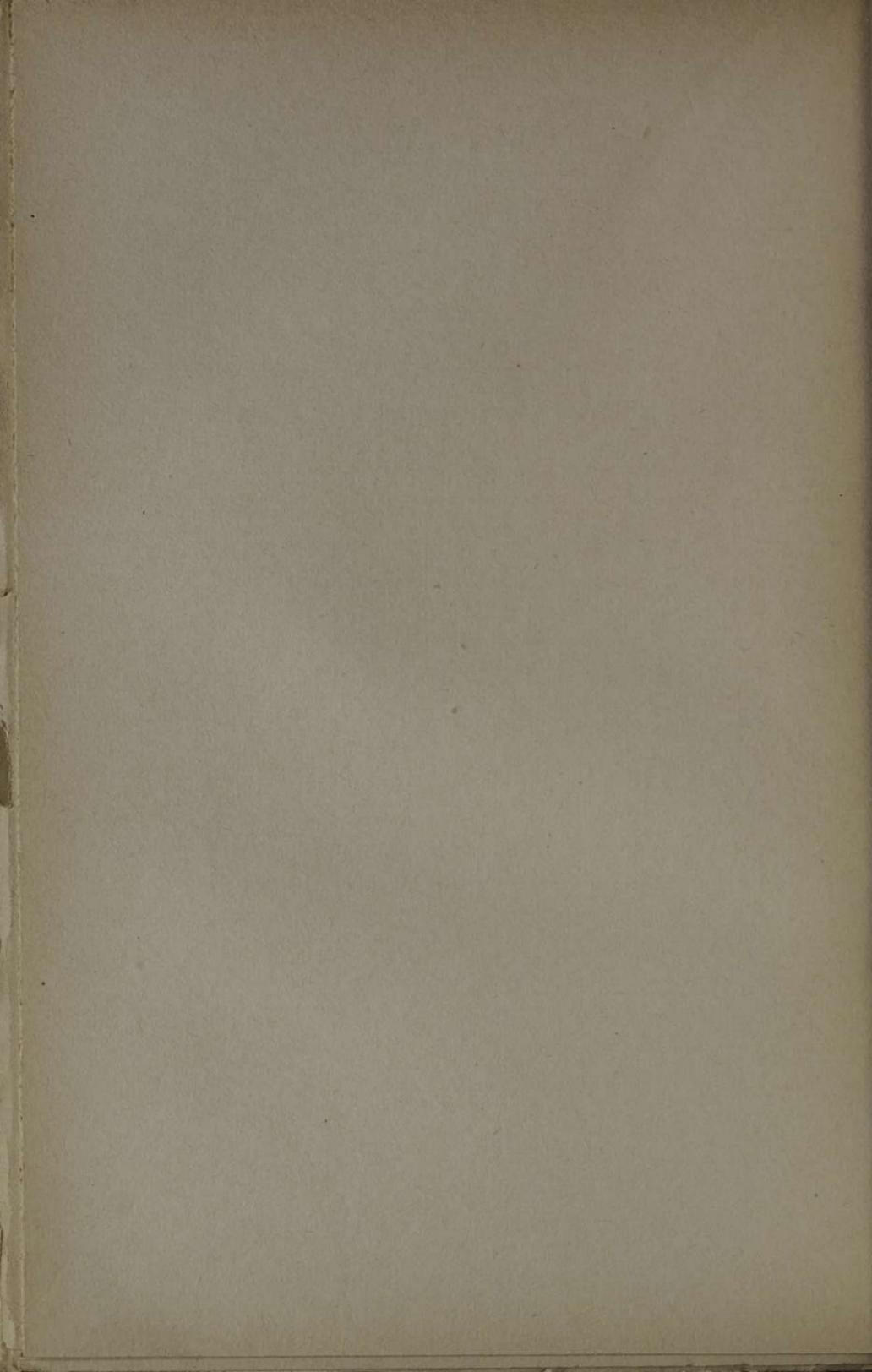
» Oh, oui, Monsieur tout cela est trop long à  
» écrire ; à la première occasion j'arrive à Don-  
» ceel pour vous parler de ce cher José, dont  
» le souvenir ne s'effacera guère de ma mémoire.

» Ma blessure est guérie, j'attends mon congé,  
» et le plus tôt que je le pourrai j'irai à Donceel  
» pour vous parler longuement de José.

» Magnée est mort... Non ! Magnée n'est pas  
» mort ! Son âme, son exemple vit en nous. Si  
» lui jouit à présent des récompenses célestes,  
» il a laissé aux survivants qui l'ont connu, l'hé-  
» ritage d'une des plus belles conceptions de  
» la vie, du plus bel exemple : ceux-ci ne sont  
» pas morts avec la matière... Magnée vit en  
» eux !

» Hélas ! les plus belles beautés souvent durent  
» le moins longtemps...

» Agréez, Monsieur, avec ma vive sympathie,  
» l'assurance de mes sentiments les plus sincè-  
» res. »



## LE SOUS-LIEUTENANT

ADOLPHE SOMERS

Le capitaine français Morel, tué au Maroc pendant la guerre du Rif, faisait en mourant, cette recommandation pour le fils qu'il laissait : « Dites-lui bien, plus tard, de vivre intensément ».

Admirable formule testamentaire qui fut exécutée par cette courageuse jeunesse de 1914 que nous eûmes la chance de voir à l'œuvre et dont les exploits rappellent ceux des anciens preux.

Vivre intensément !... « C'est, a écrit Henry » Bordeaux, vivre à plein cœur et à pleine volonté pour un but qui dure après nous et par là même nous dépasse : famille, pays, art, science, honneur, pour le souvenir qui nous survivra, pour cette flamme sacrée que nous devons emporter comme les coureurs d'autrefois sans l'éteindre et que nous devons transmettre plus brûlante et plus haute aux générations qui nous suivront. »

Parmi les jeunes, lancés dans l'action, non pas encombrés de ces lourds bagages que requiert le besoin de confort ou de luxe, mais animés des seuls sentiments qui éclairent la vie et lui assi-

gnent son vrai but, nous nous faisons un devoir de citer le sous-lieutenant Somers, Adolphe-Edmond-Auguste, du 6<sup>e</sup> chasseurs à pied.

Bien qu'orphelin dès son plus jeune âge, Somers manifesta, dès l'enfance, le goût, l'amour de la vie qu'il aima jusque dans ses plus durs labeurs et ses difficultés les plus pénibles. Il l'aima tous les jours parce que, tous les jours, elle lui offrit une occasion de lutte et de mérite, partant de triomphe et de joie. Elle ne lui fit jamais peur pas plus d'ailleurs que la mort.

Rappelons donc les traits exemplaires de cette vie courte dans le temps, mais longue par l'effort et le fruit.

Adolphe Somers naquit à Calonne-lez-Antoing, le 4 février 1895. Calonne, son cher Calonne ! Aucun nom ne revient aussi souvent sous la plume du jeune officier que celui de ce coquet village, posé comme un écrin sur les bords de l'Escaut, et qui lui gardait, groupés autour du foyer familial, des souvenirs riants et des amitiés fidèles. Et cet amour profond de la petite patrie dans la grande lui fera dire à ses sœurs dans une lettre qu'il leur adresse des tranchées de l'Yser : « Je » me donne tout entier à la Belgique et je ne » reculerai devant aucun sacrifice à la condition » de dormir à l'ombre de mon clocher natal. » Son vœu a été exaucé, car c'est là, dans le cime-

tière paroissial, entre son père et sa mère, qu'il repose depuis 1919.

Le futur officier fréquenta successivement l'école communale de Calonne dirigée par M. l'instituteur Lemoine, l'école primaire supérieure de Tournai dont M. Hector Michel était alors le distingué directeur, et enfin l'école normale de l'Etat, à Mons, dont M. Wilmet a fait un établissement de tout premier ordre. Parmi les professeurs, qui contribuèrent d'une façon toute particulière à sa formation intellectuelle et patriotique, citons notamment son cousin M. Gaston Connart.

A l'École normale Adolphe Somers fut un élève aimé de ses condisciples et de ses maîtres. Lorsque, au lendemain de l'armistice, on y apprit sa mort, les regrets furent unanimes et le corps professoral envoya à ses sœurs cette belle lettre de condoléances :

« C'est avec une bien vive émotion que nous  
» reçûmes hier, en réunion du corps professoral  
» de l'école normale, la nouvelle officielle de la  
» mort de votre cher frère, le sous-lieutenant So-  
» mers, notre élève regretté !

» Quand, quelque temps après la déclaration  
» de guerre, nous apprîmes par M. Connart que  
» Adolphe, dans un élan sublime, s'était engagé  
» volontairement pour défendre nos frontières  
» contre l'envahisseur, l'opinion que nous nous

» étions faite de lui pendant son séjour à l'école  
» normale se confirmait, et à partir de ce mo-  
» ment, nous étions persuadés qu'il ne resterait  
» pas dans l'ombre, et que même au prix de sa  
» vie, il remplirait son devoir en héros.

» Nous n'ignorions pas la force de l'amour qui  
» vous unissait; ensemble, vous alliez pouvoir  
» jouir du fruit de vos efforts réunis; et cepen-  
» dant, ce profond amour, la perspective d'un  
» bel avenir qui s'ouvre devant lui, rien ne l'ar-  
» rête et, sans hésiter, il court au service de la  
» Patrie outragée.

» Comme ils sont fiers de lui, vos chers pa-  
» rents qui, de Là-Haut, ont suivi tous ses ex-  
» ploits! Pleurez, chers enfants, la perte d'un  
» frère si bon et si dévoué, mais consolez-vous  
» cependant à la pensée que sa mort n'a pas été  
» vaine: il a rendu à la Patrie des services appré-  
» ciables et d'ailleurs reconnus puisque sa poitri-  
» ne fut couverte de la croix des Braves: C'est  
» un Héros. Nous nous inclinons respectueuse-  
» ment devant sa mémoire et, avec vous, nous le  
» pleurons...

» Son souvenir restera ineffaçable parmi nous  
» et, bien des fois, nous serons fiers de le citer  
» en exemple aux générations qui nous seront  
» confiées.

» Puissent ces quelques mots verser un baume

» sur votre douleur; c'est le vœu unanime des  
» professeurs de votre cher et regretté frère. »

Cette lettre datée du 29 mai 1919 est signée du directeur M. Romedenne, des professeurs MM. Connaert, Jeunieaux, Verheyen, Raucq, Wilmet, Wambersy, Neerdael, Beaumariage, Lambert, Bayart, Courtois, Hanset, Pélerin, Wauquièrs, Bos et du docteur de l'établissement, M. Huon.

Lorsque la guerre éclate, il y a trois jours que le jeune normalien a conquis ses diplômes d'instituteur et de professeur d'éducation physique. Le 3 août au matin, il quitte ses sœurs sans même leur dire adieu, pour éviter une scène de larmes, mais il leur laisse une lettre pleine de tendresse dans laquelle il déclare que la Patrie le réclame et qu'il va faire son devoir. Le jour même, il s'engage au 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs à pied comme volontaire pour la durée de la guerre. Deux cousins l'accompagnent à la caserne de Tournai et signent comme lui un engagement. Ce sont les volontaires de guerre Emile Delcourt, dont parle M. Fronville dans son livre « *Les Voleurs de Gloire* », et Charles Deroubaix qui, plus heureux que les deux autres, sortira vivant du grand drame.

Le soldat Somers entre en campagne avec le 4<sup>e</sup> régiment de volontaires. Il fait partie d'une compagnie cycliste qui a des engagements avec

les Allemands, à Schaffen le 4 septembre 1914, à Heppen le 13 et à Beeringen le 20. Puis, il est envoyé au camp d'Auvours pour y compléter son instruction militaire.

Caporal le 8 décembre 1914, il est promu au grade de sergent le 25 janvier 1915 et à celui de sergent-fourrier le 1<sup>er</sup> avril. Elève de la quatrième session d'instruction du C.I.S. L. A. I. de Bayeux, il y conquiert son brevet de sous-lieutenant le 4 novembre 1915. De là, il est envoyé au centre militaire de Parigné l'Evêque, d'où il sort le 25 novembre de la même année. Le 10 décembre, il est nommé adjudant. Somers réclame vainement, à plusieurs reprises, son envoi au front. Le 8 mai 1916, on daigne enfin donner suite à ses demandes; il est replacé sergent et, le lendemain, il rejoint le 3<sup>e</sup> régiment de chasseurs à pied qui, à cette époque, assure la défense des avancées de Boesinghe.

1916! Importante et glorieuse année. L'armée belge a pris enfin conscience de sa force et de sa valeur: elle s'accroche aux dunes de Nieuport, se fortifie au bord de l'Yser, se terre profondément dans le sol des Flandres auquel elle se cramponne de toutes ses forces. C'est alors que légendaire par son flegmatique « T'en fais pas! » et son sublime « On les aura » qu'il prononce, les dents serrées, ainsi qu'un serment, notre Jass

rejoint le poilu français dans la majesté pittoresque. Coiffé de sa bourguignotte, sa musette, son masque anti-gaz et sa gourde en bandoulière, bien d'aplomb sur ses godasses cloutées et les jambes bien serrées dans ses molletières, la cigarette au bec et le regard martial, il s'appuie fièrement sur sa canne de bois dur lors des relèves aux tranchées. Pourvus désormais de mitrailleuses en quantité efficace, de fusils mitrailleurs, de grenades, nos soldats cessent enfin de suppléer par le courage, mais aussi par leurs poitrines, à l'insuffisance de l'armement. Et tandis que sous son impulsion l'armée se prépare et s'arme pour le grand choc de la délivrance, le Roi-Soldat, dont l'immense popularité égale l'autorité, visite les tranchées, passe des revues, salue nos drapeaux lacérés, décore des officiers et des soldats héroïques et maintient au cœur de tous la foi stoïque et salutaire.

Dès les premiers jours aux tranchées, le sergent Somers se classe parmi les plus courageux combattants. Le 12 juillet, l'artillerie ennemie ravage les positions occupées par sa compagnie. Au cours de ce bombardement infernal, il fait preuve de la plus magnifique abnégation. Le 13, une citation à l'ordre journalier de la 5<sup>e</sup> division sanctionne en ces termes son admirable conduite : « Le capitaine-commandant Habrand, le sous-

» lieutenant Quivy, le sergent-fourrier Vandewal-  
» le, le sergent Somers et le soldat Martin du 3°  
» chasseurs sont cités à l'ordre du jour de la di-  
» vision pour s'être courageusement portés au  
» secours de blessés sous un violent bombarde-  
» ment. »

Puis c'est l'hiver. Emmitouflés dans leur passe-  
montagne, cuirassés de peaux de moutons, nos  
soldats montent la garde aux créneaux de sacs à  
terre, s'accroupissent aux postes d'écoute, s'entas-  
sent dans les abris qu'éclairent et réchauffent à  
peine quelques braseros fumeux. Somers est au  
milieu d'eux. Jeune chef plein de fougue, d'ar-  
deur et de gaieté, il se consacre tout entier à en-  
traîner et aguerrir sa petite troupe, à la pénétrer  
d'une confiance qui lui permette d'opposer aux  
pires événements une sérénité inaltérable. Il aime  
ses soldats et il en est aimé. C'est dire qu'ils sont  
de bons outils dans sa main. La réputation du  
petit sergent est faite et il la confirmera singulière-  
ment dans les années qui suivront. Le 22 dé-  
cembre 1916, il est cité à l'ordre journalier de  
son régiment pour sa belle conduite habituelle  
et la médaille en métal doré de la ville de Pétro-  
grad lui est octroyée.

Le 23 du même mois, le 6° chasseurs à pied est  
reconstitué et le lieutenant-colonel Hoornaert en  
prend le commandement. Somers passe à la 6°

compagnie du nouveau régiment commandée par le capitaine Fauconnier. Derrière l'Yser et l'Yperlée c'est, des mois durant, la rude et monotone existence des gourbis, des cagnas où on est du moins à l'abri des fusées éclairantes et des balles. Mais c'est aussi, à cause de cette sécurité, la période où nos patrouilles escaladent le parapet pour des reconnaissances, des embuscades, des coups de main, des attaques. Le sergent Somers et sa section ne sont pas les derniers à tenter ces incursions dans le no man's land et les lignes ennemies. Le 1<sup>er</sup> février 1917, le vaillant chef de section est promu adjudant et, quinze jours plus tard, cité de nouveau à l'ordre du jour de son régiment. La Croix de Guerre brille sur sa noble poitrine.

Steenstraete, la Maison du Passeur, la Tranchée des Machabées, Roode Poort, Nieucapelle... autant de noms fameux, qu'on rappelle sans cesse. Nous les avons si souvent répétés dans l'angoisse ou l'espérance que nous sommes encore émus rien qu'à les écrire. Partout, au cours de l'année 1917, nos vaillantes unités résistent aux attaques allemandes.

Arrive l'année 1918. Toutes les forces de l'armée sont tendues vers la victoire finale. L'armée est enfin pourvue de l'outillage nécessaire. A partir du 18 janvier, le 6<sup>e</sup> régiment de chasseurs à

piéd occupe le secteur de Dixmude, occupation très mouvementée qui lui vaut une fois de plus les éloges du commandant de la V<sup>e</sup> division et au cours de laquelle le courageux chef de peloton se révèle un patrouilleur de tout premier ordre. Le 6 mars, il prend volontairement part au raid sur la tranchée de l'Etang, point 31 m. et sur la tranchée 17. Le lieutenant patrouilleur Viseur, R. qui commandait l'opération nous en a fait ainsi le récit :

« En ce qui concerne Somers, depuis mars  
» 1916, date de son arrivée au front, il fut de  
» toutes les patrouilles et reconnaissances que  
» j'eus mission d'effectuer. Primesautier, jovial,  
» excellent camarade, d'une bravoure entraînan-  
» te, conscient de son métier militaire et brave  
» soldat, c'était un entraîneur d'hommes.

» Lors du raid sur les tranchées de Dixmude,  
» il s'offrit à nouveau comme volontaire. Ordinairement un raid était méthodiquement préparé :  
» reconnaissance du terrain, étude des tranchées  
» ennemies et de leur occupation, embuscades  
» préliminaires pour déceler les habitudes de l'ennemi, etc... Cette fois, l'ordre nous vint sans  
» préavis d'attaquer dans la nuit du 6 mars. Une  
» reconnaissance rapide du terrain fut faite par  
» Somers et moi.

» Le plan d'attaque était ainsi conçu : Un grou-

» pe de 30 hommes sous les ordres de Somers,  
» devait attaquer le point 31 M. Un autre égale-  
» ment de 30 hommes, commandé par l'adjudant  
» De Bois, devait faire irruption dans la tranchée  
» de l'Étang. Un troisième détachement de mê-  
» me composition entre les mains de l'adju-  
» dant Sauvage devait se poster à 100 m. au N.-  
» E. du poste A pour assurer en flanc la protec-  
» tion des deux autres groupes. Les bombardiers  
» devaient ouvrir le feu sur les points 31 M et la  
» tranchée de l'Étang; les canons de 75 sur les  
» deuxième et troisième lignes ennemies, et l'ar-  
» tillerie lourde sur divers points importants plus  
» en arrière. L'heure H serait annoncée aux exé-  
» cutants par un projecteur dressant son faisceau  
» de lumière verticalement vers le ciel.

» L'exécution de l'opération eut lieu par une  
» nuit très noire. Seuls quelques coups de fusil  
» strient la nuit de leur éclat bref. Les groupes  
» gagnent leur point de départ en silence. A 50  
» mètres de l'ennemi, ils se terrent. Puis, c'est  
» l'attente... Soudain le ciel s'illumine de lueurs  
» brèves. Mille feux-follets gigantesques dansent  
» sur l'horizon ami, longs ululements au-dessus  
» de nos têtes, tonnerres dans les tranchées enne-  
» mies qui s'embrasent de toutes parts. Les bom-  
» bes pilonnent la première ligne, les mitrailleur-  
» ses crépitent. De toute la ligne ennemie jaillis-

» sent des flammes. Un feu d'artifice de fusées  
» multicolores montent vers le ciel. L'ennemi  
» bientôt réagit ; il lance des bombes.

» Enfin le projecteur s'allume et projette son  
» long et étroit faisceau de lumière blanche vers  
» le ciel. Déjà Somers s'est élancé. Revolver au  
» poing il dégringole avec ses hommes dans la  
» tranchée ennemie. Dans l'assourdissement des  
» éclatements des bombes, des obus et des gre-  
» nades, j'entends les cris de victoire des hommes  
» qui progressent.

» L'ennemi reste invisible. Somers revient. Il a  
» trouvé les abris inoccupés. L'ennemi a fui et  
» s'est réfugié dans la Minoterie. Nous décidons  
» d'attaquer la deuxième ligne. Une fusée à l'ar-  
» tillerie, qui aussitôt allonge son tir, et les grou-  
» pes Somers et De Bois s'élancent en avant. Seu-  
» les les bombes entravent leur marche. Les Alle-  
» mands ont disparu. Les 11 abris en béton explo-  
» rés sont vides d'occupants. Dangereusement  
» exposé en flèche, je donne le signal du retour  
» qui s'effectue en bon ordre sous la protection  
» du peloton Sauvage.

» Le général Coppejans nous attend en pre-  
» mière ligne. Nous lui exprimons nos regrets  
» et notre déconvenue de ne pas avoir rencontré  
» d'ennemis. Deux des nôtres ont de leur sang  
» généreux jalonné les étapes de cette incursion

» dans les lignes adverses. Le caporal Alfred Pic-  
» kaer, de la 10<sup>e</sup> compagnie, a été tué, et le sol-  
» dat Bernard, de la 9<sup>e</sup>, a été blessé.

» Le lendemain soir Somers, 10 hommes et moi,  
» sous prétexte de reconnaissance, nous refaisons  
» le chemin parcouru la veille et bondissons dans  
» la tranchée 31 M. Elle est inoccupée, mais nous  
» entendons fuir quelques hommes. Cette tran-  
» chée, et celle de l'Etang, n'étaient occupées  
» que par des sentinelles, en liaison par une pa-  
» trouille qui se retirait à la première alerte. »

Disons ici, en passant, que douze jours plus tard le sous-lieutenant Galichet, avec ses patrouilleurs, se porta résolument sur le flanc d'un détachement allemand qui était entré par trois passerelles, jetées la nuit sur l'Yser, dans les tranchées du 3<sup>e</sup> chasseurs. C'est grâce à ce coup de main subit et inattendu que l'ennemi put être facilement délogé de notre première ligne. (1)

Le 14 mars, la Croix de Guerre de l'adjudant Somers s'orne d'une palme nouvelle avec cette citation à l'O. J. de la 5<sup>e</sup> D. A. : « Pour la bra-

---

(1) Le lieutenant Vre de G. Galichet, Pierre-Léon, né à Ostende, le 22 juillet 1892, devait tomber au champ d'Honneur, au cours d'un raid à Nieuport le 16 août 1918. On trouvera le récit de cette hardie opération dans le livre: « Ce n'est qu'un bout de sol... », de Albéric de Fraipont, officier patrouilleur du 5<sup>e</sup> chasseurs à pied.

» vous dont il a fait preuve au cours de recon-  
» naissances hardies au milieu des lignes enne-  
» mies. »

Le 27, les étoiles d'officier récompensent l'audace sans détour, le dévouement sans borne et le sang-froid à toute épreuve du beau conducteur d'hommes qu'est Adolphe Somers.

En juin 1918, le régiment est de garde dans la région de Drie-Grachten, sous-secteur de Hoekske. Dans la nuit du 10 au 11 juin, entre 2 heures 56 et 2 heures 58, les groupes de patrouilleurs régimentaires, sous les ordres du sous-lieutenant Viseur, sautent dans la tranchée située à l'Est de A. 8. En un tournemain le groupe de cet officier s'empare de deux mitrailleuses. Il est rejoint aussitôt par le groupe du lieutenant Galichet de la 10<sup>e</sup> compagnie. Le sous-lieutenant Matheys qui ne peut résister au désir de prendre une part active à l'opération, s'y trouve bientôt également. Il est suivi de ses braves patrouilleurs : le sergent Noël, E. ; les caporaux Lejeune, A. et Dricot, L. ; les soldats Bogaert, P., Van Troostenberghe, G., Bresseleers, J., De Poerk, F., Waelgraef, M., Ottelet, A., Grundey, G., Bouquegneau, F., Deplechin, A., Wauters, D. et Theunissen ; les brancardiers Raus, V., Van Hooydonck, D., et Ghekière, B.

Quant aux hommes du lieutenant Decarpentrie, ils constituent la flanc-garde de l'opération.

Des 86 acteurs de ce raid sur Kloostermolen, au cours duquel une mitrailleuse lourde, deux mitrailleuses légères et 70 prisonniers furent capturés, citons encore : les adjudants De Bois et Driessen, le sergent Frédéric, le caporal Crombez et les soldats Craen, Glorieux, Cornil, Uytendael et Aerts. Et, parmi ceux qui cette nuit là rougirent de leur sang les tranchées allemandes, nommons : le caporal Withofs, mortellement blessé, décédé à son arrivée au poste de secours ; le soldat Pluys tué par obus ; le soldat Perquit blessé à la tête ; le caporal Crombez blessé au bras gauche par éclats d'obus, et l'adjudant De Bois blessé à la main d'un coup de baïonnette.

Le 28 septembre, la 8<sup>e</sup> division d'infanterie (7<sup>e</sup>, 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> de ligne) formant la droite du groupement du général Biebuyck, atteignait, non sans pertes, au cours de l'assaut libérateur, les lisières Ouest de Moorslede. Le lendemain, le 6<sup>e</sup> chasseurs à pied envoyait son 3<sup>e</sup> bataillon, ainsi que ses 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> compagnies, soutenir l'effort des vaillants lignards.

Le mur allemand est partout ébranlé. Le voilà même qui croule sur certains points. La fameuse ligne « Flanderstellung » est franchie. Démoralisé l'envahisseur se retire. En maints endroits, il

brandit avec angoisse le drapeau blanc de la capitulation. Le 29 au soir, Moorslede en ruines est libéré. Pendant quatre jours nos soldats et leurs chefs, prodigieux, triomphent au prix de souffrances ininterrompues et de sacrifices très lourds. Les stations de leur calvaire sont jalonnées de cadavres : Koekuihoek, Kastelhoek, St. Pieter et Beythem.

C'est le 30, au cours de l'avant dernière journée de ce premier effort offensif, que le sous-lieutenant Somers trouva une mort héroïque. Parti, ce jour là, à 5 heures du matin à la tête de sa compagnie, il a reçu pour mission d'occuper Beythem. Après une première reconnaissance, il constate la résistance allemande et il envoie à son commandant de compagnie, le capitaine Ledoc, le bulletin d'information suivant : « Positions allemandes redoutables, difficiles à enlever sans appui de l'artillerie ». Vers 7 heures un second essai est tenté. Ses hommes tombent. Il ramène un blessé. Lui-même a un mollet traversé par une balle. Il panse sommairement sa blessure et refuse de se laisser évacuer. Il transmet à son chef un second avis ainsi libellé : « Sans artillerie tout progrès est impossible ». On lui répond que l'ordre de prendre la position coûte que coûte est formel. Alors le sous-lieutenant Somers jette ces mots à son peloton : « Mes amis, l'heure

» est venue, en avant pour la Belgique et son Roi. » Et l'on repart en rampant. Ses hommes aperçoivent le premier nid de mitrailleuses. Va-t-on le prendre à la grenade ? Alors, c'est la compagnie décimée ! A dix minutes de là, le clocher de Beythem profile sa flèche sur le ciel en feu et les domine. Somers le désigne comme objectif à son peloton : il faut l'encercler. Mais à peine a-t-il donné cette indication qu'il tombe frappé à mort par une mitrailleuse allemande dont l'abri est là à vingt mètres. La mort de leur chef a électrisé les hommes qui, dans un élan sublime, sous les ordres de l'adjudant Nossent, s'élancent à l'assaut du blockhaus, de « la boîte à pillules » comme ils l'ont surnommé. Celui-ci est bientôt encerclé et son défenseur poignardé. La mort du sous-lieutenant Somers est vengée.

Ce fait d'armes est le plus bel hommage que nos braves soldats pouvaient rendre à la mémoire de leur lieutenant bien-aimé.

Dans une lettre qu'il a adressée aux sœurs du sous-lieutenant Adolphe Somers, le 15 février 1919, l'ordonnance Joseph Pierret, de Alle-sur-Semois, raconte ainsi la fin de son lieutenant :

« Le 29 septembre nous partons à l'offensive. » Jusqu'au 30 tout va bien. Ce jour-là, à 7 heures du matin, nous devons nous emparer du village de Beythem. Malheureusement votre

» frère ne devait pas en revenir. Au moment où  
» il criait à ses hommes : « En avant. Vive le  
» Roi ! », il fut touché d'une balle à la tête et  
» expira sur le champ. Il n'a pas souffert. Son  
» cadavre fut relevé par ses braves soldats qui  
» l'aimaient comme un frère. Ceux-ci l'enterrè-  
» rent la nuit, en avant du village de Beythem. »

De son peloton il ne restait, en fin de journée, que vingt hommes valides.

Au souvenir du Sous-lieutenant Somers associations ici celui de ses frères d'armes les lieutenants Bécquet, Gérard et Leroy, Henri, et les sous-lieutenants Demets, Georges, Romainville, Joseph, Groslot, Gustave et Du Mortier, Charles, respectivement originaires d'Ixelles, Floreffe, La Glanerie, Flostoy, Malines et Tournai, tombés également au champ d'honneur au cours des attaques libératrices de Moorslede et de Beythem.

Par arrêté royal du 17 novembre 1920, le sous-lieutenant Somers a été, à titre posthume, fait Chevalier de l'Ordre de Léopold avec palme. Une sixième et magnifique citation consacre les qualités exceptionnelles de soldat et de chef de cet officier de 23 ans. Elle est ainsi libellée au Livre d'Or du 6<sup>e</sup> chasseurs à pied :

« Officier de grande valeur, courageux, très  
» énergique, ayant une volonté de fer, esclave du  
» devoir et animé d'un ardent patriotisme. A

» manifesté ses qualités comme chef dans de  
» nombreuses incursions faites dans les lignes en-  
» nemies. S'est particulièrement distingué par  
» son ardeur au combat dans les journées des 29  
» et 30 septembre 1918 dans la région de Moors-  
» lede. Le 30 septembre devant Beythem, il exé-  
» cute, sous des rafales violentes de mitrailleuses,  
» une reconnaissance des positions ennemies; un  
» de ses hommes étant tombé, il revient vers lui,  
» le soigne sommairement et, le saisissant par la  
» main, l'entraîne vers l'avant pour achever la  
» mission reçue. Quelques moments plus tard, il  
» repart à la tête de son peloton et tombe en  
» héros au cri de « En avant, vive le Roi ». Au  
» front depuis trente-sept mois. Est porteur de la  
» Croix de Guerre. Trois citations à l'O. J. R.,  
» deux citations à l'O. J./D.A. »

Cette citation posthume montre bien le brillant officier dans son rôle: servir jusqu'à la mort. Par son audace, qui s'accompagne d'une grande simplicité, il nous ramène à l'idéal de la bravoure chevaleresque. Volontaire de guerre, soldat intrépide, chef entraînant et dévoué, il mérite que l'on recueille pieusement son souvenir et qu'on l'offre en modèle à la jeunesse des écoles et des casernes.



## LE CAPORAL DONAT SPIERS

Comme l'arbre vit du sol que fouillent ses racines, ainsi un peuple puise dans son passé la sève qui l'anime. Voilà pourquoi il convient de fixer, pour les générations nouvelles, certaines figures marquées d'une exceptionnelle beauté morale.

Parmi ces physionomies si attachantes de grands subalternes de la dernière guerre, se distingue celle du caporal Donat Spiers. Il naquit à Renaix le 17 février 1895. C'était un grand garçon à la figure fine et au regard très doux. Ses grands yeux d'une intense clarté reflétaient la profonde limpidité de son âme. Il appartenait à une famille de quatorze enfants. Elevé dans des sentiments profondément religieux, dans le culte du devoir et de l'honneur, dans le respect de l'autorité, il a au cœur deux amours qui seront les principaux stimulants de sa vie guerrière : celui de la Patrie et celui de sa famille.

Il était élève au collège de sa ville natale lorsque la guerre fut proclamée. Sans hésiter, il sollicita de son père l'autorisation de s'enrôler au 2<sup>e</sup> régiment de volontaires. En tête de son jour-

nal de campagne, nous lisons à la date du 4 août 1914 :

« Je me présente à l'hôtel de ville de Renaix,  
» accompagné de mon père, pour y signer un  
» engagement pour la durée de la guerre. Mon  
» père me demande une dernière fois si j'ai bien  
» réfléchi et si je suis toujours bien décidé. Sur  
» ma réponse affirmative, je signe le formulaire  
» qui m'est présenté. Mon père doit le signer éga-  
» lement pour attester son consentement. Je re-  
» marque que de grosses larmes lui coulent des  
» yeux. Pauvre père ! reverrez-vous encore votre  
» Donat ? Mais le devoir m'appelle ! »

Fils tendre et délicat, de sensibilité exquise et de piété profonde, il sera à l'armée un militaire modèle. Dès le premier jour de son entrée dans les rangs, il s'est remis entièrement entre les mains de la Providence et il a fait le sacrifice de sa vie.

« Je suis, écrit-il le 9 août à ses sœurs, au dépôt  
» de St. Bernard, à Hemixem-lez-Anvers, avec  
» environ 5.000 volontaires, dont une vingtaine  
» de Renaisiens qui se distinguent tous par leur  
» bonne conduite. Nous sommes complètement  
» équipés et nous nous exerçons au maniement  
» du fusil et aux marches.

» D'ici quelques jours, nous espérons rejoindre  
» l'armée à la frontière. Mon cœur bat bien fort

» à cette idée. Je suis impatient d'aller au feu  
 » et d'offrir ma vie pour la défense de notre Bel-  
 » gique bien-aimée. Je ne crains pas la mort et  
 » saurai la regarder en face.

» C'est plein d'espoir dans le succès de nos  
 » armes que je vous écris... Ma lettre pourrait  
 » être la dernière... Je vous dis adieu en me re-  
 » commandant, ainsi que mes frères d'armes, à  
 » vos bonnes prières. »

Et quelques jours après, il exprime à ses pa-  
 rents le même ardent patriotisme :

« Nous entendons la voix de nos aïeux qui nous  
 » dit : « Partez, petits pioupious et, s'il le faut,  
 » donnez votre vie pour notre patrie et du haut  
 » du ciel nous vous bénirons... »

... ..

» Bénissez votre fils qui mourra pour la Patrie. »

Plein d'enthousiasme, il aspire à la bataille,  
 car c'est là, il le sait, qu'il pourra réellement dé-  
 penser l'énergie merveilleuse de ses dix-neuf ans.  
 Le 17 septembre, il écrit à sa famille :

« Je suis toujours à Eecloo et n'ai donc pas  
 » encore eu l'honneur d'aller au feu. Cette at-  
 » tente est bien longue ! Je ne désespère pas ce-  
 » pendant et me résigne, car je devine que la  
 » guerre sera longue... L'hiver sera bien vite là  
 » avec ses mauvais jours, mais cela n'est rien.

» Nous saurons résister aux intempéries comme  
» nous saurons résister à l'ennemi!... »

Et le 6 octobre d'Eecloo, où son régiment cantonne :

« Je désire ardemment partir au feu, le plus  
» tôt possible. Je dois bien partir en patrouille  
» cette nuit, mais cela ne me satisfait pas com-  
» plètement. C'est au combat que je désire al-  
» ler... »

La guerre! C'est, après l'instruction militaire dans les dépôts, les premiers engagements, la vie rude et incertaine du troupier, la retraite précipitée vers les Flandres, la vision douloureuse des civils fuyant devant l'invasion. On est accablé de fatigue, avec la tête vide et les membres rompus; mais on n'a cependant jusqu'ici qu'entrevu la bataille.

Et Spiers écrit dans son carnet de route, le 10 octobre :

« Je suis de faction sur la grand'place d'Eecloo.  
» Il passe continuellement des troupes de cava-  
» lerie et d'artillerie que suivent des civils, vieil-  
» lards, femmes et enfants qui fuient, voulant  
» échapper aux atrocités des hordes allemandes.  
» Quel pénible spectacle!... Belges, souvenez-  
» vous et apprenez à vos enfants la haine du  
» boche!

» Il est midi. La tête me fait bien mal. Je me  
» sens malade. »

Le lendemain, il ajoute :

« Quand j'ai voulu me lever, je me suis éva-  
» noui. On m'a transporté à l'infirmierie où j'ai  
» repris connaissance. Je veux guérir. Je ne me  
» suis pas engagé pour être malade. J'ai 38, puis  
» 38 1/2, puis 39° de température. On m'a cou-  
» ché dans un bon lit où je me repose bien. Mes  
» amis Achille Beghin et Gilbert Maës, de Re-  
» naix, viennent me voir. Il est question, dit-on,  
» que notre régiment pourrait peut-être partir de-  
» main. Il faut que je sois rétabli. »

Et le lundi 12 octobre, il complète ainsi ces confidences :

« A mon réveil on m'annonce que mon régi-  
» ment a quitté Eecloo. Je voudrais aller le re-  
» joindre, mais je suis toujours si fiévreux. A  
» midi, je n'y tiens plus, je me lève, remercie  
» les bonnes sœurs qui veulent me retenir pré-  
» tendant que je ne suis pas en état de m'en  
» aller. Je m'en vais tout chancelant, le front  
» bandé de linges humides, à la recherche de  
» mon régiment. Personne ne peut me renseigner.  
» Que faire ? Un train de soldats est en gare  
» d'Eecloo. Je m'achemine vers la gare et y  
» prends place. J'arrive ainsi à Ostende. Je suis  
» à bout. J'ai une nouvelle syncope. Des dames

» de la Croix-Rouge me font prendre place dans  
» un train de malades en partance pour Dunker-  
» que. J'ai un fort mal de gorge.  
» Arrivés à Dunkerque nous sommes embar-  
» qués sur un navire qui a servi précédemment au  
» transport de chevaux et qui est infect. Les blessés  
» et les malades ne reçoivent la visite d'au-  
» cun médecin. Nous ne recevons pour toute  
» nourriture que quelques biscuits. Nous passons  
» ainsi plusieurs jours en mer, en va et vient con-  
» tinuels. On ne sait où l'on va ! Heureusement,  
» je vais mieux, mais suis toujours bien faible.  
» A Southampton, on nous fait changer de navire  
» pour monter sur le «*Cetrian*» qui est aussi sale  
» que le premier ! Nous revenons vers la France.  
» Sommes restés en rade de Boulogne, puis de  
» Calais. Finalement on nous débarque à Calais.  
» Nous passons la nuit à la Citadelle, couchés  
» sur les pavés ! Le matin, je m'achète un pain,  
» car j'ai grand faim. Où aller ? Je suis d'abord  
» un groupe de soldats. Après avoir erré toute  
» la journée, j'arrive le soir à Offekerke. Rencon-  
» trant un officier, je me renseigne auprès de lui  
» et lui demande s'il ne sait pas où se trouve le  
» 3<sup>e</sup> régiment de volontaires. Il n'en sait rien,  
» mais me conseille d'aller à Audruicq, où des  
» troupes belges sont cantonnées. J'y arrive à la  
» nuit tombante.

» Je demande à un officier que je rencontre de  
» vouloir bien m'accepter à son unité. Il remet  
» la chose au lendemain et m'envoie dormir à  
» l'école, où sont d'autres soldats qui me parais-  
» sent bien vieux. Je ne suis qu'un enfant au mi-  
» lieu d'eux. Ces braves gens me font bon ac-  
» cueil. Je passe la nuit sur une botte de paille  
» qui me semble bien douce. »

Enfin, après bien des péripéties que la plupart des volontaires de guerre ont connues, le soldat Spiers arrive au 4<sup>e</sup> régiment de ligne de forteresse.

Il note successivement dans son journal de guerre : le 21 octobre :

« Je demande au sergent-major de m'inscrire  
» à sa compagnie. Il me fait un tas d'objections,  
» il n'a pas ceci, il lui manque cela... ! Je ne res-  
» te pas ici. On me dit que des compagnies du  
» 4<sup>e</sup> de ligne sont dans les environs. Allons voir !  
» J'arrive ainsi à la IV/3 du 4<sup>e</sup> de ligne et m'y  
» présente. Demain, je serai soldat du 4<sup>e</sup>. »

Le 22 :

« Je casse la croûte, puis vais à la recherche  
» du sergent-major de la compagnie. Je lui ex-  
» plique mon cas et lui demande de m'accepter.  
» Ce bon type veut bien et m'inscrit à sa com-  
» pagnie.

» L'après-midi, on forme un bataillon qui par-

» tira incessamment pour le front. J'en suis heu-  
 » reusement. Le soir, je vais au Salut, tout con-  
 » tent d'entendre les orgues et de revoir une  
 » église. »

Le 24 :

« Ma compagnie quitte Audruicq pour aller à  
 » Noordkerke. Je suis logé dans une grange. Les  
 » gens de la ferme sont très bons pour nous.  
 » Plusieurs de nos officiers partent ce soir pour  
 » le front. A quand notre tour ? »

Le 25 :

« Messe militaire. Emouvant sermon de l'Au-  
 » mônier. Vais visiter le cimetière, y prier et y  
 » rêver ! Le soir, j'assiste au Salut. »

Le 26 :

« Marche d'entraînement. Changement de can-  
 » tonnement. Nous sommes installés dans une  
 » ferme-brasserie au village même. »

Le dimanche 1<sup>er</sup> novembre. — Fête de la Tous-  
 saint :

« Nous partons aujourd'hui pour le front. Nous  
 » allons à pied par Audruicq, Hennium, St. Ni-  
 » colas, Ste Mariakerke pour arriver à Bourbourg  
 » où nous prenons un train qui nous conduit à  
 » Furnes par Dunkerque. Nous voici sur le sol  
 » belge. Quel bonheur ! Que je me sens heureux  
 » d'être ici ! Un courage nouveau m'anime. Tous  
 » nous sommes joyeux ! »

Enfin, Spiers prend place dans l'escouade, sa seule famille désormais, famille où tant de fois il évoquera l'image du foyer familial, de tous les siens qu'il a laissés au pays et qu'il aime si tendrement, de sa mère qui l'a quitté pour le Ciel.

Le jour des morts, il écrit dans son journal :

« Nous sommes à Wulpen. Je suis désigné pour »  
» la 3<sup>e</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon du 4<sup>e</sup> de ligne,  
» Je suis si content d'être au front ! Ce soir, nous  
» partons pour Ramscapelle où ma compagnie  
» est de piquet. »

Puis c'est l'initiation soudaine, terrible.

Et le jeune volontaire raconte comme suit sa garde aux tranchées de Ramscapelle, la nuit de Noël :

« Je suis aux tranchées. Il fait froid. La nuit »  
» est calme. A 11 heures de la nuit, je suis de »  
» sentinelle sur le talus du chemin de fer. Que »  
» cette nuit est triste pour moi ! Je songe à tous »  
» les miens, je revois ma petite sœur Martha, »  
» religieuse Clarisse qui, à cette heure, veille »  
» aussi, et prie sûrement pour moi... Il est mi- »  
» nuit. Au loin quelques coups de canon trou- »  
» blent le silence de cette nuit sacrée. Je ne sais »  
» plus me contenir... j'entonne *Minuit, Chrétiens,* »  
» *c'est l'heure solennelle...* »

Spiers semble cependant échapper à l'inquiétude et à la dépression qui traverse les rangs. Il

est fluet plus qu'il ne le fut jamais; dans sa frimousse encore réduite les yeux sont agrandis; mais il demeure ferme sans trouble, sans émoi.

Le commandement décide qu'il faut, dans la nuit du 5 au 6 janvier 1915, s'emparer de la ferme Violette, occupée par les Allemands et qui se trouve en avant du secteur du 4<sup>e</sup> de ligne.

Il faut pour cela une centaine de volontaires audacieux. Tout naturellement le soldat Spiers se présente. Et voici comment il relate cette première expédition dans les lignes ennemies :

« On a demandé des hommes de bonne volonté pour aller à l'attaque de la ferme Violette. Je me présente et suis admis à faire partie de l'expédition. Nous sommes une quarantaine, pour la plupart volontaires de guerre. Le chef de l'expédition est le lieutenant Weyemberg qui... n'a pas froid aux yeux.

» Nous sommes à la ferme Jockveld. Nous recevons des vivres de réserve, des souliers. Nous aiguisons nos baïonnettes. A 6 heures du soir... rassemblement. Personne ne manque à l'appel. Les camarades qui ne sont pas de l'expédition viennent nous serrer la main et nous souhaiter bonne chance. Nous nous mettons en route à la file indienne. Nous passons par Ramscapel-le où chaque homme reçoit une pelle et un sac de terre. Nous continuons par la route de Dix-

» mude jusqu'à une ferme où un autre groupe  
» doit venir se joindre au nôtre. Personne ne ve-  
» nant, nous reprenons notre marche... Je songe  
» à ma petite ville de Renaix, à ma famille que  
» je ne reverrai peut-être plus. Je murmure quel-  
» ques prières, puis... je chante avec les autres.

» Nous traversons bientôt le chemin de fer et  
» arrivons aux avant-postes de la ferme Oosthof  
» qui sera notre point de départ pour l'attaque.  
» Nous y attendons jusque 8 heures et nous y re-  
» posons. Je m'étends sur un peu de paille. Je  
» pense aux miens sans pouvoir chasser de ma  
» tête les visions qui me sont chères. Quel sup-  
» plice que ces heures d'inaction avant l'attaque.

» 8 heures du soir ! Allons les hommes de la  
» Violette, debout ! Nous voilà prêts. Le lieute-  
» nant nous encourage et nous recommande  
» d'avoir beaucoup de sang-froid. Nous devons  
» prendre la ferme d'assaut à la baïonnette.

» Assaut ! baïonnette ! Ces deux mots me don-  
» nent le frisson. Aurais-je peur ? Allons donc,  
» moi... avoir peur ? Jamais ! Mais je vois les  
» scènes que nous allons vivre bientôt, à minuit...  
» Je me vois courant, l'arme en mains, criant,  
» hurlant ! C'est le corps-à-corps !... J'entends les  
» cris des blessés et des mourants... Je suis tou-  
» ché moi-même et transpercé d'un coup de  
» baïonnette... Je meurs loin de toute consola-

» tion, loin de ceux qui me sont chers... Mais,  
» chassons ces idées ! A la grâce de Dieu !  
» Nous avançons à la file indienne, sans faire  
» aucun bruit. Le soldat qui me précède tombe  
» dans un trou d'obus. Je ne puis m'empêcher  
» de rire... et, tout en riant..., tombe à mon tour !  
» Nous arrivons au Beverdijck où nous prenons  
» un petit repos. Le franchissement du vaart est  
» bien pénible. Nous approchons de la ferme  
» Violette. Nous avançons par bonds, divisés en  
» deux groupes. Notre progression est très diffi-  
» cile à cause du mauvais état du terrain. Nous  
» rampons dans la boue. Le sergent Basyn est  
» envoyé en avant. Quelques coups de feu ! Le  
» sergent revient en courant. Les boches sont là,  
» dit-il, dans la grange, droit devant nous, en  
» entrant par la grille ! C'est bon, dit le lieute-  
» nant, en avant ! Nous rampons en tirailleurs, à  
» plat ventre, fusil en mains, baïonnette au ca-  
» non. Mon fusil est tout couvert de boue. Nous  
» arrivons enfin au bout de la route qui conduit  
» à la ferme. Un fossé nous sépare du chemin.  
» Nous y attendons le signal de départ. Il sera  
» Bientôt minuit.  
» Tout-à-coup, le lieutenant crie « en avant ! ».  
» Nous bondissons, l'arme en mains. Nous som-  
» mes accueillis par des feux de salves de l'en-  
» nemi. Plusieurs des nôtres tombent. Nous bon-

» dissons une seconde fois. Le tir des boches  
» continue... plus moyen d'avancer. L'ennemi  
» lance une fusée rouge. Les boches tirent de  
» partout : de derrière la haie, par la porte de la  
» grange, à travers des créneaux pratiqués dans  
» les murs, par la toiture...

» Bientôt des renforts boches arrivent, es-  
» sayant de nous contourner... Nous sommes ain-  
» si obligés de nous retirer en rampant.

» Nous nous rassemblons à quelques centaines  
» de mètres de là. Sous la conduite du sergent  
» Basyn on va à la recherche des blessés. Nous  
» les transportons à l'aide de nos fusils qui font  
» l'office des brancards. Je suis vraiment à bout,  
» mais je veux tout de même continuer à porter  
» ces malheureux. Nous arrivons enfin à nos  
» avant-postes, puis à un poste de secours où on  
» panse les blessés ! Nous tombons exténués de  
» fatigue. Il faut se remettre en route à travers  
» l'eau et la boue. Je me repose un instant sur  
» une charrue abandonnée. J'arrive enfin à la  
» ferme « Oosthof », où je reprends mon havre-  
» sac et, avec mes compagnons, rejoignons la  
» compagnie. Le commandant Weyler nous en-  
» voie nous sécher à la cuisine où je m'endors. »

Et quand vient la période plus rude encore de la stabilisation dans la boue de l'Yser, le petit troupier travaille, patrouille ou se bat avec la

même intrépidité calme, avec la même foi rayonnante.

Cependant, à certaines heures, l'intensité tragique de la guerre l'émeut et sa pensée tout naturellement va vers les siens. Le 21 février, il écrit à sa famille :

« Je me sens si seul parfois !... Cependant, je  
» me rends compte que du haut du Ciel, maman  
» me guide et notre petite Elisabeth me sourit...  
» Quand vous allez sur leurs tombes, priez pour  
» moi ! »

Le 19 avril, à la veille des combats de Steenstraete, les effectifs des unités sont égalisés et il note dans son carnet de route :

« Je suis désigné pour passer à la 2<sup>e</sup> compagnie  
» du 1<sup>er</sup> bataillon. Je me vois ainsi forcé de quitter  
» une compagnie que j'aimais. »

Et, le soir de son arrivée dans sa nouvelle unité, il écrit à sa famille :

« Mon moral est toujours excellent. J'ai toujours  
» bon courage. Je reste pieux comme autrefois.  
» Je respecte mes chefs qui sont très contents de moi.  
» Plus tard, s'il plaît à Dieu de me conserver à votre  
» affection, vous serez fiers de votre Donat... Je mène  
» la rude vie de soldat, sans me plaindre, avec bonne  
» humeur même. N'est-ce pas pour vous et pour notre  
» chère Patrie que je me bats ?

» Je n'ai pas quitté le front, et, grâce à Dieu,  
» je n'ai pas encore été blessé. J'ai déjà vu la  
» mort de près cependant... Je suppose que vous  
» aurez reçu le morceau de chemise que je vous  
» ai envoyé il y a un petit temps : une balle avait  
» traversé ma veste, un bouquin que j'avais en  
» poche et... ma chemise, sans me toucher. C'est  
» la troisième fois que je frôle la mort de si près...  
» ... ..

» Je fais tout mon devoir et le ferai jusqu'au  
» bout. Je considérerais comme un honte de fai-  
» blir, de manquer de courage. S'il faut mourir,  
» je fais volontiers le sacrifice de ma vie. »

Après les rudes combats de Steenstraete où le  
4<sup>e</sup> de ligne avec les grenadiers arrêta l'offensive  
allemande sur Calais, il raconte aux siens sa par-  
ticipation à ces combats :

« Ma compagnie a participé aux derniers évé-  
» nements de Steenstraete. Les boches y ont eu  
» de lourdes pertes. Pour ma part, j'ai bien cru  
» y laisser la vie ; j'en suis cependant sorti in-  
» demne. Plusieurs obus et schrapnels ont éclaté  
» à côté de moi. Ma couverture enroulée au-des-  
» sus de mon havre-sac a été traversée de part  
» en part par plusieurs éclats : j'y compte 58  
» trous ! La semelle d'un des souliers attachés à  
» mon havre-sac a également été transpercée,  
» ainsi que mon écharpe. Plusieurs de mes com-

» pagnons ont été tués à mes côtés. Je parlais  
 » avec l'un d'eux, quand une balle de schrapnel  
 » le toucha en plein cœur. Je remercie Dieu de  
 » m'avoir préservé jusque maintenant.

» ... ..  
 » J'ai l'ambition de faire toujours mon devoir  
 » et suis toujours si heureux de pouvoir me pré-  
 » senter quand on demande des hommes de bon-  
 » ne volonté pour une mission plus ou moins  
 » dangereuse. Je ne crains pas la mort et suis  
 » prêt à donner ma vie pour Dieu, le Roi et la  
 » Patrie.

» ... ..  
 » Je suis content de me savoir estimé de mes  
 » chefs. Je m'efforce de donner le bon exemple  
 » autour de moi. Mes compagnons me respec-  
 » tent... »

En Spiers l'idée militaire et l'idée religieuse  
 sont étroitement liées; elles ne font qu'un.

« Pour le moment, écrit-il le 17 mai à sa famil-  
 » le, j'ai une petite blessure au pied qui me fait  
 » assez bien souffrir, mais cela ne m'empêche  
 » pas de continuer comme les autres. Souffrir est  
 » d'ailleurs si peu de chose quand c'est pour une  
 » grande cause!

» ... ..  
 » Chaque fois que nous allons aux tranchées,  
 » nous y laissons des morts... Mais, j'en suis sûr,

» Dieu a pitié de ces âmes et récompense leur  
» courage par son Paradis. »

Du 1<sup>er</sup> juillet 1915 au 1<sup>er</sup> mars 1916, le 4<sup>e</sup> de ligne participe à la défense du secteur « Drie-Grachten-Steestraete ». Le 7 juillet 1915, Spiers monte en ligne avec sa compagnie et il écrit :

« Depuis hier, nous sommes en « Kaki » ! Nous  
» partons pour les tranchées. En cours de route,  
» je pense à ma chère famille et à ma bonne  
» ville de Renaix que je ne reverrai peut-être  
» plus. »

Le 8, des rafales serrées d'obus de gros calibres et de torpilles s'abattent sur nos troupes immobilisées et mal protégées. Tout le front du régiment est embrasé, crépitant.

Le soldat Spiers en fait ainsi le récit :

« Toute la journée, violent bombardement de  
» nos tranchées. Il devient plus intense au soir.  
» Les boches attaquent nos avant-postes. Notre  
» capitaine (1) est blessé. Plusieurs soldats sont  
» tués ou blessés. On demande des hommes pour  
» transporter le capitaine au poste de secours.  
» Je me présente. Nous plaçons notre capitaine  
» sur un brancard et le transportons. J'avertis  
» M. l'Aumônier Nobels qu'il y a plusieurs bles-  
» sés à la tranchée. Il y court immédiatement.

---

(1) Le Capitaine-Commandant Père.

» Je reviens à la tranchée et transporte encore  
 » plusieurs blessés au poste de secours. Le poste  
 » est maintenant rempli de blessés. J'y vois mon  
 » ami le caporal Dumont qui est mort, le capo-  
 » ral Wille aussi qui a eu la jambe arrachée et  
 » avait eu le courage de panser lui-même son  
 » horrible blessure ! J'apprends aussi que mon  
 » ami le sous-lieutenant Basyn (1) avec qui j'a-  
 » vais fait l'expédition de la Violette, quand il  
 » était encore sergent, est mort également. »

Le 13, il écrit à sa famille :

« Il y a trois nuits, j'ai eu l'honneur de porter  
 » mon capitaine blessé hors de la zone du feu.  
 » Ce fut une nuit épouvantable. »

Si parfois l'obsession lui vient des horreurs accumulées, le jeune volontaire conte sans passion les événements douloureux auxquels il participe, comme si ceux-ci étaient un tribut naturel à quelque loi fatale. Aux heures d'accalmies, aux tranchées et au cantonnement surtout, il s'écoute vivre doucement dans la détente bénie. Il laisse même chanter sa muse qui, sur l'attente morne et l'inquiétude obsédante, jette un rayon de gaieté, le délassement, l'oubli.

Des poèmes qu'il écrivit pour les revues du front ou qu'il publia dans le journal *Notre Belgique*, transcrivons celui-ci :

(1) Basyn, Joseph, né à Bruges le 14 août 1891.

## MORNES TOMBES

*Une petite croix, sans nom, et si fragile,  
Que les gros vents parfois inclinent de côté,  
Surmonte tristement quelques mottes d'argile  
Où meurent les débris d'un vieux bouquet fané.*

*Un peu de sable gris entouré d'herbe verte,  
C'est le pauvre décor de ces tristes tombeaux,  
Qui gisent ça et là dans la plaine déserte  
Où ne frémissent plus les doux chants des oiseaux!*

*Un héros y repose... O soldat, c'est un frère,  
Et la nuit bien souvent de son pas nonchalant  
Un des nôtres y va poser une prière  
Qu'il cueillit tout petit des lèvres de maman.*

*Que de fois, m'égarant le long de ces Calvaires,  
J'ai senti dans mon cœur tout bas sonner le glas  
Et j'ai senti des pleurs qui mouillaient mes  
[paupières,  
En songeant aux Mamans qui n'avaient plus de  
[gas!*



» tombes de nos morts. On n'entendait que la  
» voix rauque et brutale des canons.

» ... J'ai compris, mieux que jamais, mon sacri-  
» fice et... je l'avoue, j'ai dû étouffer un sanglot...

» Mais pourquoi pleurer... n'est-ce pas pour vous  
» et le salut de notre Patrie bien-aimée que je suis  
» ici ? Le devoir avant tout ! »

Et le 1<sup>er</sup> janvier, il note cette réflexion dans laquelle, une fois de plus, il accepte l'ultime sacrifice :

« Que nous apportera cette année ? Combien  
» d'entre-nous tomberont encore pour le salut de  
» leur pays ? Serai-je du nombre ? Si oui, j'ac-  
» cepte la mort sans broncher, pour Dieu, la  
» liberté et ma famille... »

Quinze jours plus tard, il remercie cependant le bon Dieu de l'avoir épargné :

« Je suis désigné pour le poste de signaleurs au  
» P. C. du major. Pour mieux voir, je monte sur  
» le parapet de la tranchée. Je ne prête pas at-  
» tention à quelques balles qui sifflent. Tout-à-  
» coup, je me sens frappé au côté gauche... un  
» choc violent... Suis-je touché ? J'entr'ouvre  
» mes vêtements... je ne vois aucune trace de  
» sang. Une balle tombe de mes vêtements ! Elle  
» a traversé ma veste, un carnet, ma chemise...  
» Je n'ai rien, pas même une petite égratignure...  
» Mon Dieu ! Merci ! »

Le 12 avril 1916, le 4<sup>e</sup> de ligne se déplace vers Eggewaertscapelle. A partir du 14, il coopère à la garde des tranchées de la ligne du chemin de fer de Nieupoort-Dixmude. Dans ce secteur de Pervyse-Oudstuyvekeuskerke, le soldat Spiers continue à apporter à sa compagnie toute la force vive, tout l'énergie, tout le calme enthousiasme de ses vingt ans.

C'est surtout dans ses principes religieux qu'il continue à puiser la force nécessaire pour supporter courageusement la vie si pénible des tranchées.

Le 30 août, il écrit dans son carnet :

« Le soir, je vais prier à la chapelle du cou-  
 » vent d'Avecapelle. Je me confesse et commu-  
 » nie.. Je passe la soirée avec M. l'Aumônier  
 » Nobels qui est si heureux d'apprendre ma dé-  
 » cision de ne pas passer au 13<sup>e</sup> de ligne où Tho-  
 » mas (1) aurait tant voulu que j'aie le rejoin-  
 » dre. M. Nobels me donne la bénédiction et  
 » je regagne mon cantonnement. »

Et le 3 septembre, dans une lettre aux siens, il laisse parler sa tendresse :

« Oui, j'ai un cœur de soldat. Mais qui donc  
 » n'a jamais pleuré en silence ? Maintenant, le  
 » soir tombe. Oh, pauvres chers parents, peut-

---

(1) Son beau-frère, le capitaine Lamy.

» être pensez-vous à votre fils, à votre Donat, qui  
 » dans un coin perdu des Flandres, dans un ha-  
 » meau en ruines, assis sur la terre dure, derrière  
 » quelques sacs de terre, songe à vous tous qu'il  
 » aime... Bien souvent mon regard se perd à l'ho-  
 » rizon, dans la direction de mes bois et de mes  
 » collines... Oh ! je souffre... mais je supporte  
 » ma peine sans maugréer. N'est-ce pas pour  
 » vous tous que je fais ce sacrifice ? »

Mais les jours passent lentement. Un rigoureux hiver vient de faire son apparition. Dans la boue glacée qui englue et pénètre jusqu'aux os, c'est l'âpre guerre sans trêve ni merci.

Dans l'incertitude d'une lutte inégale les cœurs ont un frémissement d'inquiétude, presque d'effroi. Les nerfs sont tendus, presque brisés.

Dans son carnet de campagne, le vaillant soldat reprend ses confidences et il écrit, le 1<sup>er</sup> octobre :

« Notre cantonnement est désert. Les soldats  
 » sont au village. Un soldat, resté comme moi  
 » au cantonnement, joue quelques airs plaintifs.  
 » Que je suis triste ce soir !... et les vers de Vic-  
 » tor Hugo me reviennent à la mémoire :

*Oh ! comme je suis triste au fond de ma pensée...  
 Et tandis que je songe et que le gouffre noir  
 M'entre dans l'âme avec tous les frissons du soir.*

» Allons, Donat, sois fort et courageux ! Ne te

» laisse pas abattre. Comme par le passé, reste  
 » austèrement fidèle à ton devoir. Tes parents  
 » seront fiers de toi, un jour. Un jour?... »

Le 5 octobre :

« Je songe à mes parents, à mes amis, à Re-  
 » naix. Les reverrai-je ? Mais à quoi bon y son-  
 » ger ? Le Devoir et l'Honneur exigent que je  
 » sois ici... »

Le 11 octobre :

« ... Cette nuit la 1<sup>re</sup> compagnie — ou plutôt  
 » deux pelotons de cette compagnie — doit at-  
 » taquer le poste de l' « arbre fourchu ». Comme  
 » je voudrais faire partie de la mission ! »

Le 30 octobre :

« Ce soir, je suis allé au Salut chercher dans le  
 » recueillement et la prière, un peu de courage et  
 » des forces de caractère. Après cela, j'ai passé  
 » quelques bons moments avec mon cher Aumô-  
 » nier Nobels. Je vais me coucher, espérant rêver  
 » de chez moi... »

Dans ce secteur de boue qu'est celui d'Oud-  
 stuyvekenskerke, la camaraderie de combat, scel-  
 lée au long des jours par les efforts communs et  
 les misères partagées, s'affermir encore.

Et le soldat Spiers, tout en priant pour les siens,  
 pense aussi à ses camarades de combat. Le 1<sup>er</sup> no-  
 vembre, il écrit dans son journal :

« C'est la troisième fête de Toussaint, depuis

» le commencement de la guerre. Je vais à la  
» messe prier pour ma pauvre mère défunte, mes  
» sœurs et filleule qui l'ont déjà rejointe, ainsi  
» que pour mes frères d'armes tombés si nom-  
» breux au champ d'honneur. »

Et le jour des Morts, il y ajoute.

« Je vais à confesse et communie pour mes frè-  
» res d'armes tués pendant la guerre. Il y a au-  
» jourd'hui deux ans que je suis arrivé au 4<sup>e</sup> de  
» ligne. Combien de fois la mort ne m'a-t-elle  
» pas frôlé ? C'est à en trembler quand j'y songe !  
» Mais je ne crains pas ; je suis prêt à donner ma  
» vie s'il le faut. Il y a longtemps que j'en ai  
» fait le sacrifice. Si je dois mourir, je suis prêt.  
» Je retourne à la messe de 11 heures qui est  
» chantée pour nos morts. Je songe à tous ceux  
» que j'ai vu tuer à mes côtés, si jeunes encore.  
» Pauvres mères qui pleurez vos fils, soyez-en  
» fières, ils sont morts en héros... »

» A quand mon tour ? Sera-ce cette année ?  
» Qu'importe ! je veux faire mon devoir jusqu'au  
» bout. Si je meurs, d'autres me remplaceront  
» et profiteront de mes souffrances... »

» Je vais me coucher en pensant à tous ceux  
» que j'aime. Demain, nous partons aux avant-  
» postes. »

Le soldat Spiers aime et respecte ses chefs.

« Nous sommes, écrit-il le 31 décembre, au can-  
 » tonnement. A midi, le major Leconte qui part  
 » pour l'arrière vient nous faire ses adieux et  
 » nous exprimer ses regrets de nous quitter. Il  
 » nous remercie pour notre conduite et notre vail-  
 » lance. C'était un brave homme que j'estimais.»

Le 17 janvier 1917, le 4<sup>e</sup> de ligne monte dans la zone Noordschoote-Boesinghe.

Le 23 mars, Spiers est nommé caporal. Jusqu'à cette date, il a fait la guerre tout simplement. Il a été pendant des mois l'homme du rang, celui qui compte à l'escouade formée de « Jass » tous pareils. Pendant trois ans, l'héroïsme a été chez lui simple et naturel. Comme caporal, il est décidé à se conduire mieux encore et à forcer, s'il le faut, l'admiration de ses soldats par son intrépidité, par le don de soi prodigué de jour et de nuit. Il sera digne de la confiance que ses chefs viennent de lui accorder :

« On m'annonce que je suis nommé caporal.  
 » Papa sera content et fier de moi. Mes camara-  
 » des me félicitent; plusieurs me disent que je  
 » l'ai bien mérité. Au fait, j'ai 2 1/2 ans de  
 » guerre sans quitter le front. Je serai bon pour  
 » mes hommes, je les respecterai, mais je saurai  
 » me faire obéir pour le service.

» Cet après-midi, vers 3 heures, rassemblement  
 » et départ pour 6 jours de travail. Je présente

» mes respects au capitaine Long qui commande  
 » ma compagnie et lui promets de bien remplir  
 » mes fonctions de caporal. « Spiers, me dit le  
 » capitaine, j'ai toujours été très content de vous  
 » comme soldat. Ce m'est un plaisir, et je vous  
 » remercie, de vous entendre parler de la sorte. »

Avec son escouade, Spiers veille, travaille, court à ses sentinelles et séjourne des jours et des nuits dans les postes d'écoute. Mais avec elle aussi, il apporte le divertissement capable de chasser « le cafard ».

Le dimanche 15 avril, il note dans son journal :

« Le matin, je vais à la messe militaire. Après  
 » douze heures, je m'apprête pour la représentation  
 » que nous donnons à 2 heures d'abord, puis  
 » à 5 heures. Je suis encore « demoiselle ». Grand  
 » succès.

» Le général, le colonel, le major... assistent  
 » à la fête, nous félicitent et nous serrent la main.  
 » Je suis heureux d'avoir pu procurer quelques  
 » moments de plaisir à nos braves soldats.

» ... ..

» Me voici à la dernière page de mon premier  
 » carnet de campagne ! Qu'il est loin déjà le jour  
 » où j'ai quitté ma famille pour aller défendre  
 » ma Patrie ! Que de peines, de souffrances et de  
 » privations n'ai-je pas connues depuis ! Parfois,  
 » en cachette, je l'avoue sans en rougir, abattu

» par la fatigue et les souffrances morales... j'ai  
» pleuré. Et pourtant, après toutes ces misères,  
» je me sens toujours du courage. Je suis prêt à  
» mourir s'il le faut, pour Dieu, nos foyers, la  
» Patrie. »

Le 30 juin, le 4<sup>e</sup> de ligne prend la garde des tranchées de Dixmude. L'immobilité cruelle de cette guerre de stabilisation pèse au jeune gradé. Il voudrait, coûte que coûte, sortir du sépulcre des tranchées :

« Les Français et les Anglais ont progressé de  
» trois kilomètres dans la région d'Ypres, Steen-  
» straete. Espérons... Peut-être dans quelques  
» jours sera-ce notre tour d'attaquer. Oh ! vite,  
» vite et que ce cauchemar de la guerre finisse. »

Dixmude ! La Minoterie ! Le Boyau de la Mort ! autant de noms qui font trembler les plus forts. Là, journallement, les mitrailleuses ennemies qui dominent notre position, déchaînent sur nos fractions à découvert, dans les tranchées nivelées au préalable par les bombes et les torpilles, leur sinistre rafale. Spiers a connu ces journées d'horreur où, sous les éclatements serrés, parmi les éclairs d'acier des obus rasant les parapets, on se tapissait derrière la boue servant de rempart, on priait, on saignait, on agonisait, on mourait.

Voici, comment dans son carnet de campagne,

il relate une de ces journées pareilles à tant d'autres, celle du 26 octobre 1917 :

« Je suis avec mes hommes de garde au « boyau » de la mort » et au « cavalier ». Un de mes » fusils-mitrailleurs est à la tranchée de la Sardine, un au Cavalier et un derrière le redan » que nous n'occupons pas ce soir à cause de » l'attaque que doit faire le 3<sup>e</sup> de ligne.

» La nuit s'annonçait belle... Soudain notre » artillerie déclanche un violent bombardement » des tranchées ennemies. A 11 heures, nous sommes priés de nous tenir sur nos gardes et de » préparer nos masques, notre artillerie devant » tirer à obus à gaz. Que c'est long de tenir ce » masque une heure sur la figure ! Une heure sans » fumer ! Je quitte un instant ma tranchée et me » hasarde sur les passerelles. Mon masque m'em- » pêche de voir et je tombe. Je distingue un hom- » me non loin de moi. Je m'approche et lui crie » à travers mon masque : « Ça va, mon vieux, » avec ton masque sur la figure ? » « Mais oui, » ça va », me répond-il. A sa voix, je crois re- » connaître mon capitaine. Je retourne d'où je » viens, tout penaud !

» Minuit. Le bombardement continue toujours. » Vers 1 1/2 h. le tir de l'artillerie redouble de » violence ; les positions ennemies paraissent être » en feu ! C'est terrible. J'observe attentivement,

» car c'est l'heure de l'attaque. A présent, le  
» 3<sup>e</sup> de ligne doit être dans les tranchées boches,  
» car le tir s'allonge.

» Tout-à-coup, des centaines de bombes,  
» schrapnels, brisants... tombent sur notre tran-  
» chée. Autour de nous ce n'est qu'éclatements.  
» Je suis auprès du fusil-mitrailleur, prêt à tirer.  
» Je cours sous le bombardement voir si mon  
» équipe de fusiliers-mitrailleurs du poste du Ca-  
» valier est toujours en place. Je reviens à mon  
» poste. Le bombardement se fait de plus en plus  
» violent. Cette fois, c'en est fini de nous ! La  
» tranchée est déjà toute bouleversée. Quelle  
» fournaise ! Je songe à mes chers parents et à  
» tous ceux que j'aime ; je murmure un acte de  
» contrition. Je suis prêt, si je dois mourir.

» Il est 2 h. 10. Le bombardement devient de  
» plus en plus terrible, la tranchée est toute dé-  
» truite. Quel enfer ! Depuis 3 ans que je fais la  
» guerre, je n'ai jamais rien vu d'aussi épouvan-  
» table. Nous courons d'une traverse à l'autre  
» pour nous abriter et nous protéger des bombes.  
» Un obus éclate à 2 mètres de moi. Je suis pro-  
» jeté par terre par suite du déplacement d'air,  
» mais je ne suis pas touché. Tantôt, un autre  
» obus est tombé à côté de moi et n'a pas éclaté.  
» Je suis sourd et les oreilles me font mal ! J'en-  
» courage mes hommes, De Backer, Dardenne et

» Gabriël qui restent d'ailleurs vaillamment à  
» leur poste. Une torpille tombe à proximité de  
» notre groupe. Nous nous jetons par terre, per-  
» sonne n'est blessé. Je ne vois plus De Backer,  
» qui était, il y a quelques instants, sur la passe-  
» relle. D'autres bombes suivent. Dardenne est  
» projeté à mes pieds et jette un grand cri. Il n'est  
» pas touché. Gabriël tombe blessé aux genoux.  
» Je l'aide et le conduis à l'abri du capitaine.  
» Plusieurs morts sont là, étendus dans la boue.  
» Parmi eux, je crois reconnaître mon ami le  
» caporal Boulvin, mais je ne distingue pas bien.  
» Mon cœur bat bien fort. Le lieutenant Closset  
» me demande de l'aider à déplacer les cadavres.  
» Ma main pénètre dans une plaie profonde. Je  
» suis glacé d'horreur ! Je cherche des brancards ;  
» il n'y en a plus. Je reviens. Près de là, notre  
» aumônier, M. Nobels s'empresse auprès des  
» blessés et des mourants. Il est sublime sous le  
» bombardement !

» Dans un moment d'accalmie, je cherche par-  
» mi les morts si mon camarade Boulvin n'y est  
» pas. J'avais cru le reconnaître tantôt. Je ne  
» remarque aucun galon, ce n'était donc pas lui.  
» Je ne suis cependant pas encore rassuré. Le  
» bombardement continue. Je retourne à mon  
» poste, puisque je ne puis plus être utile auprès  
» des morts. En cours de route, je rencontre mon

» ami Doms. Nous nous jetons dans les bras l'un  
» de l'autre, heureux de nous revoir en vie. Nous  
» échangeons quelques mots. J'arrive à mon pos-  
» te.

» Je cours au « Cavalier ». Les hommes se sont  
» un peu écartés. Je reste à la pièce jusqu'à leur  
» retour. Le bombardement semble être terminé,  
» puis recommence.

» La nuit avance. Pendant une accalmie, je  
» veux revoir nos morts. Ils sont là, les uns à  
» côté des autres ; la lune les éclaire lugubrement.  
» C'est poignant. Pauvres camarades ! Je salue  
» une dernière fois leurs dépouilles et retourne  
» bien tristement à mon poste. Je suis las, abattu !  
» Pleurer, me ferait tant de bien !

» Je retrouve De Backer au poste. Une bombe  
» était tombée tantôt près de lui et l'avait pro-  
» jeté en l'air. Il est resté longtemps étendu sans  
» connaissance, sous le bombardement. Il est  
» sain et sauf et en a été quitte à bon compte...  
» Mon Dieu, merci ! De Backer est un si brave  
» garçon, si courageux, si dévoué. Le bombar-  
» dement cesse peu à peu.

» J'apprends que l'attaque a réussi : les assail-  
» lants ont capturé 17 à 18 prisonniers et une  
» mitrailleuse. Ils ont tué plusieurs boches.

» Parmi nos morts de cette nuit, le sergent  
» Gervais, rentré depuis midi de congé. Il était

» allé voir sa fiancée. Pauvre garçon va ! Dieu  
» lui aura accordé la récompense des braves. »

A la mi-décembre, le 4<sup>e</sup> de ligne organise et défend les avancées de Nieucapelle et de Saint-Jacques-Capelle. Le 10 juillet, il quitte ce secteur pour celui de Merckem.

Le caporal Spiers devait trouver là, six semaines avant l'offensive libératrice, la mort des héros. Le 9 août, dans la matinée, on le trouve gisant inerte dans un des postes qu'il a mission de défendre avec une poignée de braves, la tête trouée d'une balle. Il ne sourit plus, mais il n'aura pas une plainte sur le brancard heurté cent fois qui le transportera à l'hôpital de Beveren-sur-Yser. C'est là que dans l'après-midi « le petit volontaire qui ne craignait pas une balle dans la tête » rendit sa belle âme à Dieu.

Pieusement, les gradés et soldats de la 2<sup>e</sup> compagnie du 4<sup>e</sup> de ligne conduisirent, le lendemain, au champ de repos de Beveren (1), le meilleur d'entre eux. Le commandant de cette unité, le capitaine Long, y prononça devant la dépouille mortelle du chef d'escouade modèle, ces belles paroles :

---

(1) En 1922 son corps fut transporté dans le caveau de famille à Renaix.

« Messieurs,

» Le caporal Spiers va être rendu à la terre,  
» à cette terre belge pour laquelle il a souffert,  
» pour laquelle il est mort.

» Volontaire de guerre, de la première heure,  
» âme noble et vibrante, âme de poète et de sol-  
» dat, il a maintenu intact, à travers quatre an-  
» nées de guerre, l'Idéal et la fierté qu'il com-  
» mande.

» Narguant la mort, surmontant la fatigue, il  
» allait l'enthousiasme au cœur et les rimes sur  
» les lèvres. Et dans son âme, la guerre et son  
» orgie de destruction et de massacre, se trans-  
» figurait en beauté. La tâche obscure de soldat  
» lui était lumineuse !

» Mais la mort s'est vengée du mépris que, de-  
» puis quatre ans, il professait pour elle. Il est  
» tombé, un jour à l'aube, sur le vieux sol fla-  
» mand qu'il avait tant aimé, sur le champ de  
» bataille chaotique, près des ruines pulvérisées  
» de fermes aux noms sonores de victoires, et  
» son sang s'est mêlé au sang des soldats alliés,  
» pour nous garder la terre qu'ils avaient recon-  
» quise.

» Il est mort, comme on meurt dans les épo-  
» pées, en prononçant de sublimes paroles. Dans  
» le petit poste, en butte au tir rageur des mi-

» trailleuses ennemies, voulant reconforter une  
» sentinelle qui se tapissait derrière le parapet,  
» il se hissa sur la banquette en disant : « Un  
» belge n'a pas peur du feu des mitrailleuses,  
» il ose mourir d'une balle dans la tête ! » Et,  
» aussitôt, il tombait foudroyé !

» Et l'aube qui se levait sur son agonie et blan-  
» chissait le ciel, tandis que ses yeux mourants  
» se fermaient, lui versa la pitié suprême d'une  
» promesse de lumière, comme un reflet de l'au-  
» rore immense que son sacrifice, joint à celui de  
» tous nos morts, fait lever sur les Destinées... »

Quelques jours plus tard, *Notre Belgique* annonçait en ces termes la mort du petit caporal :

« Nous apprenons que le caporal Donat Spiers,  
» de Renaix, volontaire de guerre, vient d'être  
» tué à un avant-poste où il montait la garde. Il  
» avait mené, sans interruption, durant ces qua-  
» tre longues années de guerre, la dure vie du  
» fantassin.

» Fils d'une famille très nombreuse et très chré-  
» tienne, il s'était imprégné, au foyer paternel, de  
» ces principes de sacrifice, d'abnégation et de  
» charité qui attirent tous les cœurs. Aussi, tous  
» les soldats du bataillon pleurent en lui un idéal  
» de jeunesse, d'entrain et de beauté morale.

» Toujours plein de verve, il supportait avec  
» courage les plus dures épreuves, mais défendait

» énergiquement les intérêts légitimes de ses frères d'armes.

» Acteur d'une grande finesse, il mimait à s'y méprendre, la grâce féminine, et le nom de « Fientje », que lui donnaient les soldats exprimait dans leur bouche, avec l'admiration pour son talent, une sympathie profonde pour son caractère.

» Dans les postes les plus dangereux, comme dans les cantonnements, son cœur de poète chantait toujours, car ce cœur doué d'une sentimentalité des plus délicates, était un cœur de héros.

» J'aime à croire que le Bon Dieu qu'il aimait avec tant de simplicité, qu'il servait si fidèlement et qu'il reçut si souvent dans son cœur, a déjà placé sur ce front encore tout empourpré de son sang généreux, l'éternelle couronne des martyrs. »

Et le 16 août, le *Belgische Standaard* écrivait à son tour :

« Ons Fientje.

» Il est mort le 9 août. On le rapporta des avant-postes et l'aurore naissante illumina une dernière fois son pâle visage auréolé de bandages empourprés du sang le plus pur et le plus généreux. Puis, vers midi, il exhala le dernier soupir des braves !

» De poste en poste se répercuta la triste nouvelle : « Le caporal Donat Spiers, de Renaix, n'est plus ». Engagé comme volontaire dans son cher bataillon, il ne le quitta jamais même dans les durs combats de l'Yser; aussi sa disparition navre le cœur de tous ses compagnons d'armes.

» Depuis la revue « Ontploft » on l'appela « Fientje », nom qu'il conserva dans la suite et qui devint synonyme de sympathie. C'est qu'en effet, nul mieux que lui ne savait interprêter le rôle féminin. Son caractère du reste s'y prêtait; physionomie souriante, voix douce et captivante, il rappelait à chacun la sollicitude maternelle et la tendresse fraternelle.

» Sa délicatesse de sentiments, son esprit poétique formaient de cette riche nature un arbre dont les fleurons produisaient des vertus mâles et héroïques, capables de tenir allègrement durant quatre années de vie si simple et pourtant si dure de « lignard », sans faillir un seul jour au milieu de la boue matérielle et morale de l'Yser, tout en conservant un idéal si élevé d'être fidèle à son Dieu et à son Roi.

» « Fientje » vous qui nous avez si souvent divertis : vous qui avez célébré nos souffrances et nos peines dans vos chants poétiques; vous qui n'avez jamais accepté de charges glorieu-

» ses, qui, avant chaque combat de l'Yser alliez  
» puiser la force dans l'Eucharistie, vous qui avez  
» consacré vos derniers jours à la Vierge Imma-  
» culée de Lourdes, (1) soyez Là-Haut, l'ange  
» protecteur de notre bataillon, comme vous en  
» étiez ici-bas l'immortel idéal. »

En témoignage de la Patrie reconnaissante, le caporal Donat Spiers a, par Arrêté Royal n° 6383 du 10 décembre 1919, été fait Chevalier de l'Ordre de Léopold II avec palme à titre posthume.

Au 4<sup>e</sup> régiment de ligne on n'a pas oublié. Une plaque en bronze apposée sur la porte du magasin d'armement de la 2<sup>e</sup> compagnie, à la caserne Colonel Rademakers, rappelle aux jeunes soldats que le petit volontaire de guerre tombé à Lange-marck est un de leurs modèles définitifs.

---

(1) Etait rentré la veille de sa mort d'un congé passé à Lourdes.

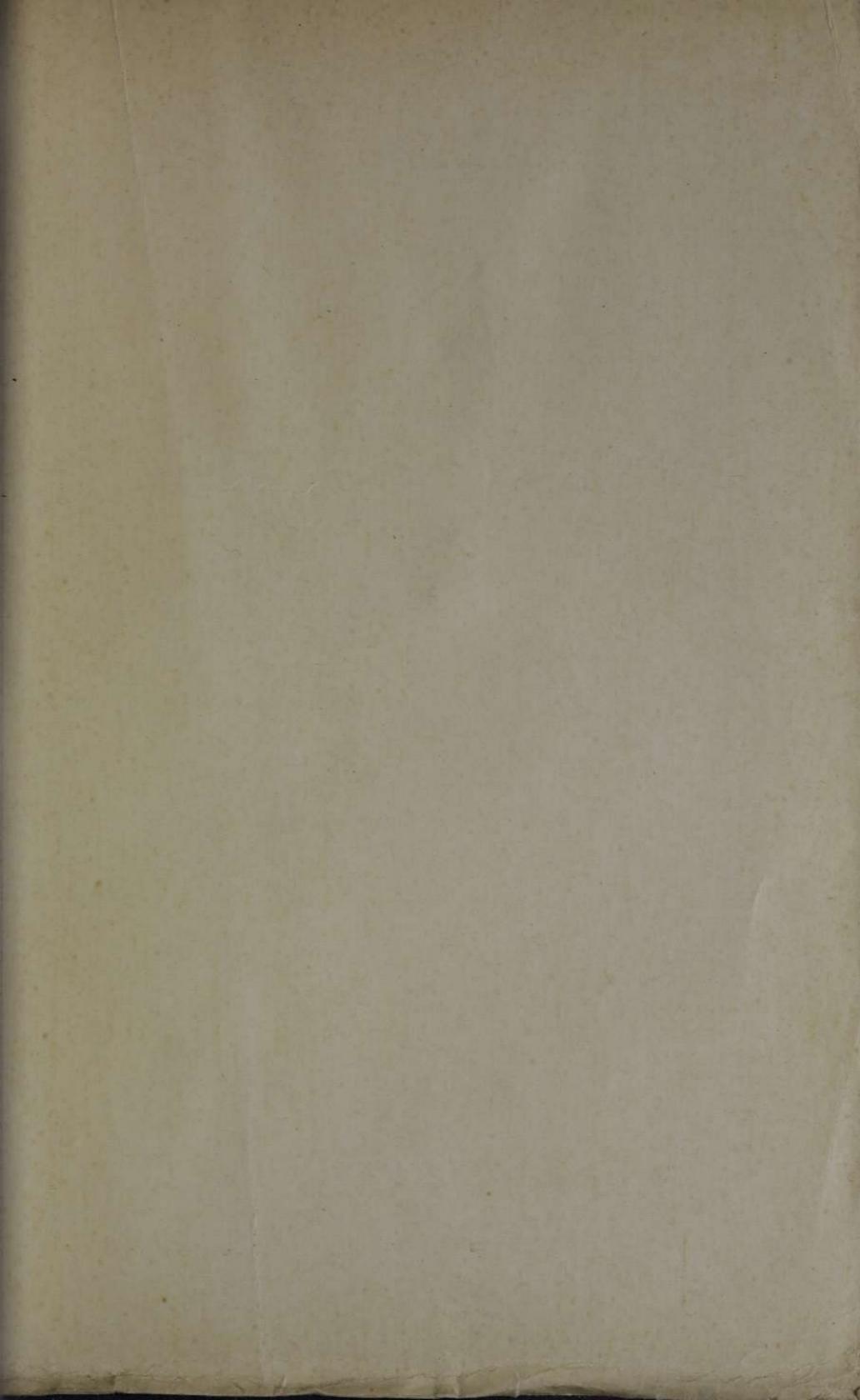
## TABLE DES MATIERES.

---

Préface de Martial Lekeux .....	7
Le Roi-Héros .....	11
Le colonel Rademakers .....	21
Le Major Veranneman de Watervliet .....	39
Le Capitaine-Commandant Tinant .....	49
Le Capitaine Garnir .....	69
Le Capitaine Kervin de Meerendre .....	97
Le Capitaine Georges Maroy .....	111
Le Lieutenant de Villers de Waroux .....	129
Le Lieutenant Meeus .....	145
Le Lieutenant Norbert Steinmetz .....	165
Le sous-Lieutenant Victor Callemeyn .....	177
Le sous-Lieutenant Maurice Dupont .....	193
Le sous-Lieutenant Magnée .....	205
Le sous-Lieutenant Adolphe Somers .....	221
Le Caporal Donat Spiers .....	241

---

Achévé d'imprimer  
le 10 décembre 1934  
sur les presses de l'Imprimerie des  
EDITIONS DE BELGIQUE  
20, Avenue Jean Volders,  
BRUXELLES.



# Les Éditions de Belgique

ont publié

R. AVERMAETE	Rubens.
Constant BURNIAUX	La Quinzaine du Plaisir.
Georges DELIZEE	Beutaillis.
Fernand DEMANY	Poison.
D. DENUIT	Au Beau Pays de Portugal.
	John Cockerill.
	Georges Duhamel.
	Albert, Roi des Belges.
D.-J. d'ORBAIX	Le Don du Maître.
Maurice des OMBIAUX	La Farce du Potie.
	Liège qui Bout.
	Une Fille de Meuse.
	Les Verres et les Vins.
	Namur la Gaillarde.
	Le Maugré.
	Liège à la France.
	Au Repos des Artistes.
	Froissart.
	Sophie, Faible Cœur.
Raoul-H. DUMONT.	Kivu, Terre Promise.
Ph. DUTRON	L'Envers de la Gloire.
Marcelle ELCO	La Dime.
Julia FREZIN	Le Viatique.
	Terre Mozabite.
José GERS	L'Apostat.
Robert GOFFIN	La Danse de Salomé.
Léon GREGOIRE	Le Pêché sans Pardon.
Robert HIGGUET	Ada.
Maurice KUNEL	Les Contrebandiers.
LARIN-KYOSTI	Indépendante.
Charlotte LILIUS	La Maman Nue.
Maurice MARCINEL	Le Roman de l'Abbé Jaloux.
Jean MEUNIER	Le Secret de Roquemaure.
Marcel MILLET	Croix de Feu.
Gaston SMEYERS	Grétry.
Justin SAUVENIER	La Mouette.
Jean TOUSSEUL	La Rafale.
	Les Oiseaux de Passage.
	Aimer.
	De Venise à Gênes.
René VAES	
A. VIERSET	